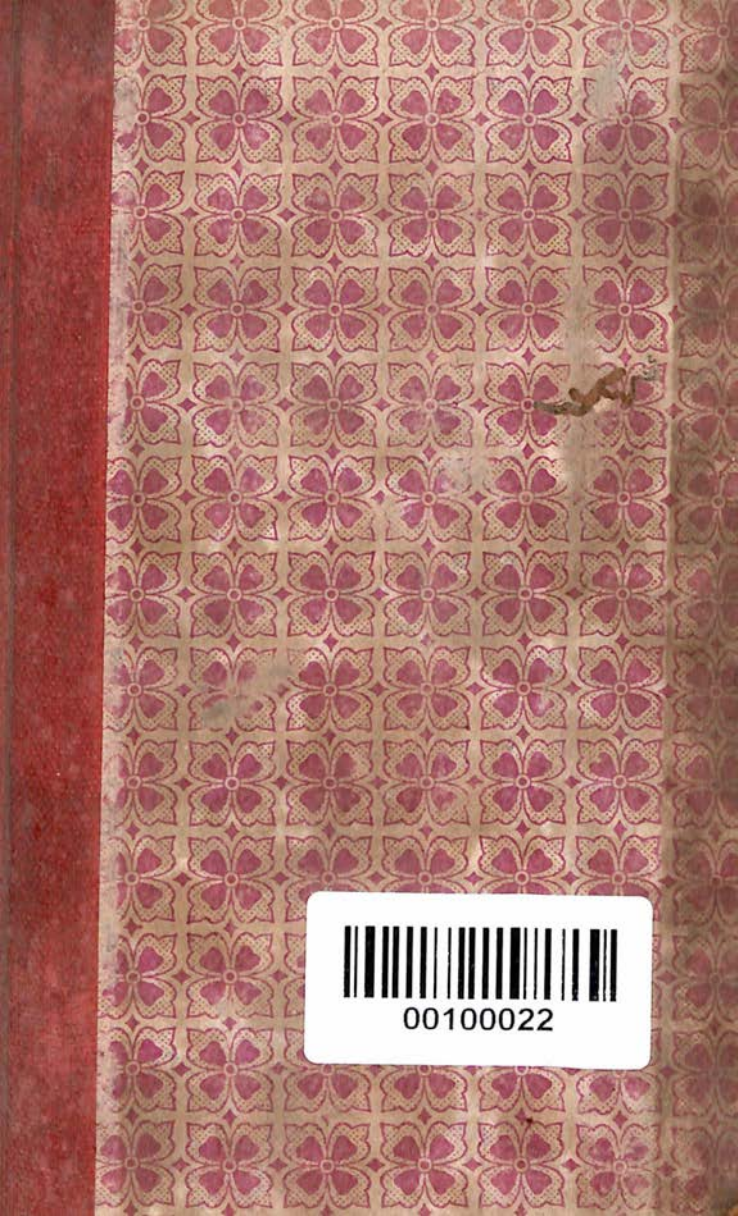

00100022

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

( Glouvet, J. de (pseud)
Le Berger
Beaurepaire, Jules
Quesnay de (auth)

Quesnay de Beaurepaire
Jules 1881
100022

106022

00100022

# LE BERGER

100022

## I

### L'HOMME DES PLAINES

### I

### SUR LA FRICHE

Le grand berger s'arrête au sommet de la colline. Les roches grises, coiffées de lichen, ont allongé hors du sol leurs têtes difformes, et l'environnent. Çà et là, quelques genévriers chétifs s'inclinent sous la griffe des ronces; l'herbe étiolée des friches rampe dans la poussière. Cependant, au-dessus, l'alouette poursuit l'alouette dans les airs, d'une aile amoureuse ; et, près de l'homme aux cheveux blancs, le soleil de mai

couvre de feuilles nouvelles un buisson nain, d'où s'échappe le cri monotone des cigales.

Le grand berger s'arrête, les mains croisées sur sa houlette au bout de fer. Le bonnet à raies bleues, rejeté en arrière, laisse compter les rides du front. Les sourcils touffus se rejoignent, le menton retroussé tressaille. L'âge a racorni le parchemin de la face, les lèvres entr'ouvertes ne connaissent pas le sourire. Un fouet au manche court s'enroule sur la blouse flottante; de hautes guêtres en toile grise serrent les jambes maigres, couvrant à demi le sabot. Il a posé près de lui, sur une pierre, sa longue limousine; la panne-tière pend en bricole à son côté, avec la corne recourbée dans laquelle les pâtres ont coutume de souffler à l'approche du loup.

A quelques pas de lui, son bouc familier qui, dressé contre un bouleau grêle, ronge l'écorce d'un chèvrefeuille. La barbe épaisse de l'animal retombe en crinière croissante sur son poitrail. Il éraille le tronc lisse de son pied fourchu; à chaque mouvement, sa croupe étale jusqu'à terre une toison impure où les épines demeurent suspendues. Il aspire l'air avec force, comme fier de sa repoussante odeur; sous sa dent bruyante la

brindille se tord et gémit; il se repose et fixe sur son maître un œil étrange.

Devant le grand berger, le sol ondule et s'affaisse; et, dans les plis de la pente abrupte, le gazon ras, le serpolet, se mêlent au thym fleuri. C'est là que paissent à mi-côte les cent vingt moutons roux. Les béliers rôdent d'un groupe à l'autre, repus, inquiets, frappant les cailloux d'un pied sonore. La jeune brebis, à cet appel, relève la tête, et, l'oreille oblique, allonge au vent ses lèvres grimaçantes. Des agneaux, égarés dans la mêlée, bondissent, bêlent et cherchent parmi ces mères semblables la mamelle accoutumée. Cette masse chemine d'une allure insensible, au cours du repas sans fin. Sur les flancs du troupeau, deux chèvres errent à la découverte, autour des broussailles verdoyantes. Au-dessous, non loin d'un bosquet de trembles, le chien efflanqué flaire et veille, tantôt rasé dans l'herbe, tantôt d'un trot rapide traçant la ligne permise, tantôt d'une dent prudente ramenant les égarés.

Le grand berger, immobile promène ses regards au delà. C'est la vallée de Tessé, ravin étroit où, sous les aunes clairsemés, les genêts aux fleurs d'or et les roseaux légers balancent leurs tiges.

Un faible murmure s'élève derrière les arbres : ici coule une rivière, le Rutin, qui voisin de sa source n'est encore qu'un ruisseau paisible dont la gaule des pêcheurs d'écrevisses mesure sans peine la largeur. Mais le nénufar y trouve place pour ses feuilles superbes; la reine des prés couvre les bords de ses panaches floconneux, et les buissons prochains ont assez de mystère pour que la fauvette y vienne soupirer ses plus mignards gazouillements. Aussi le Rutin, aux rives pleines de parfums, de fleurs et de bruits charmants, est-il gracieux s'il est humble ; et les viornes l'enveloppent en jalouses, comme un trésor disputé.

Une ligne de pierres, inégalement semées dans le marais, permet au pied des hommes de gagner en sûreté la petite planche qui sert de pont.

Sur l'autre bord, le terrain brusquement remonte en steppe aride et rocailleux; la rivière coule vers le couchant, emprisonnée entre ces escarpements symétriques. Et ces deux stérilités mornes se contemplent par-dessus le val, telles que des géants assis en face l'un de l'autre au bord d'une fontaine enchantée.

Ici la crête est couronnée d'un vaste plateau défriché. Les champs succèdent aux champs,

seigles verts ou trèfles incarnats, clos également de haies de cytise. Mais la plaine est nue. Un seul grand arbre, dans le lointain : l'orme aux fées, centenaire frissonnant que le vent du nord a courbé et dont la tête chauve s'incline comme celle d'un être qui songe au passé. Les plus anciens du pays ne se souviennent pas d'avoir vu oiseau, fût-ce pie ou corneille, se poser une seulefois sur cet arbre-là.

A deux portées de fusil plus loin, une vallée sans eau, sous les massifs de laquelle s'abrite la ferme de la Jamette. Puis l'horizon onduleux se déroule, avec sa perpétuelle succession de mamelons et de ravines, masquant derrière ses premières rangées de pommiers la ville de Mamers, qui dort à l'ombre des coteaux.

Le grand berger suit, d'un œil vague, le cours de la rivière. Elle serpente à sa droite jusqu'aux peupliers du moulin. A cet endroit, les deux buttes houleuses décrivent une courbe rapide et s'enfoncent au midi pour s'affaisser peu à peu et se changer en cultures. Sur le dernier contrefort, voisin du val de la Jamette, repose le petit village de Saint-Longis, dont l'église sans clocher s'adosse à une tour carrée. Le Rutin a suivi la gorge, dé-

sormais moins étroite, et roule ses eaux délivrées entre deux rubans de prairies. La vallée, alors, couverte d'arbres luxuriants, découpée en damier par les haies d'épine blanche, avec son tapis d'herbes hautes et ses gerbes de pâquerettes, fleure le vrai printemps et respire la vie féconde. Un chemin la cotoie, qui conduit au bourg; et, à l'extrémité de la grande *prée*, un sentier formé d'échaliers traverse d'une colline à l'autre, avec un ponceau rustique au milieu des ormoies.

Des deux côtés de l'oasis, les friches sombres.

Le berger se détourne. Son pays, à lui, n'est pas du côté où la jeunesse chante en battant la faux. Il considère la rive droite, où le désert sauvage élève ses pitons décharnés. Par là, si loin que l'œil embrasse, rien que les pimprenelles pâlissant sur l'arête crayeuse, rien que les arbustes malingres, mourant de faim dans les fissures. Voilà ce qu'aiment les moutons roux.

Les fleurs qui poussent là — puisque la nature n'en refuse nulle part — sont si ténues, si décolorées, qu'on dirait du sourire entrevu sur les lèvres d'un moribond. Et, dans cette solitude farouche, l'épervier plane à toute heure, immobile,

sans craindre la venue d'un chrétien. Voilà ce qu'aime le berger.

A l'extrémité de la vaste lande, qui se prolonge en forme de croissant, derrière ces genévriers qui de loin semblent noirs, une brusque dépression du sol cache un toit solitaire, enfoui dans l'escarpement. C'est la cabane de mauvais renom : le Puits-à-l'Anglais, le logis du berger, l'abri du troupeau. Pas d'autre habitation humaine sur le plateau triste. Il faudrait une demi-heure de marche pour atteindre, en face, le coteau boisé au pied duquel l'œil découvre la maisonnette de Ronce-Fleurie.

Le grand berger a modulé tout à coup un long sifflement et agité deux fois sa houlette au-dessus de sa tête. Le chien aussitôt s'élance, rassemble les ouailles en colonne serrée et les pousse, en suivant le bas de la côte, vers un creux de la noue, sorte de mare naturelle où l'eau d'une source s'égoutte. Les animaux s'approchent hésitants : leurs pieds s'enfoncent dans la vase, l'ajonc rude les pique au ventre; ils se rejettent, effarés, les uns sur les autres. Le chien achève sa ronde, les refoule en avant, les fait boire à tour de rôle; boit le dernier, à part, dans le trou formé par le pas d'un cheval, et les ramène. Mais les moutons sont

souillés d'eau et de boue : il faut que le soleil les sèche. Allons; plus haut, vers les roches. Il aperçoit sur un tertre à gauche les boules violacées des scabieuses, mord le jarret d'une vieille brebis qui trotte niaisement à l'avant-garde, l'excite, la dirige : tout suit. Soudain le voici qui fait face à la ligne, sur son séant : tout s'arrête. Le conducteur secoue la tête; la boule en fer du collier grelotte; il s'allonge sur une pierre plate, le museau tendu et l'œil à demi clos : les moutons s'éparpillent paisiblement et font entendre un bruit sourd de feuilles broyées.

Le berger alors se retourne et dit d'une voix gutturale :

— Noiraud!

Il a prononcé ce mot avec lenteur, presque bas, comme s'il lui en coûtait de parler. Son bouc abandonne le buisson et vient se placer derrière lui. Tous deux descendent jusqu'à la rivière. L'ombre des émousses marque quatre heures. Le vieillard coupe et lie un menu fagot, fait de baguettes et de fougères; il l'aplatit en coussinet, cherche un affaissement de la rive et s'assoit au bord de l'eau. Ramenant son sac sur sa poitrine, il en sort une tasse en bois, à l'anse contournée;

se penche, l'emplît et la pose au pied d'un arbre. Son repas commence. Le morceau de pain noir est coupé en deux parts égales; le couteau, planté droit dans la main osseuse, tranche la pointe d'une gousse d'ail; et le vieillard frotte, d'un long mouvement régulier, la portion choisie. Chaque bouchée, taillée en carré, fait gonfler la joue du côté où quelques dents restent; et l'émiettement imperceptible, suivi de mâchonnements cadencés, fait douter si cet homme-là mange ou s'il rumine. Il boit, se désaltère doucement, égoutte sa tasse, ferme son couteau à manche jaune. Une bouchée lui reste; il la place dans le creux de sa main ouverte et appelle :

— Noiraud!

Le bouc s'approche sans surprise et la grignotte. Et le berger, de son autre main, caresse les poils trépidants.

L'étroite vallée, cependant, est pleine de mystérieux murmures. Les insectes, nés du matin, grimpent à la cime des herbes et essayent leurs ailes bourdonnantes; ici, le bourgeon fait éclater son enveloppe avec une détonation étouffée; là-bas, entre deux racines, c'est le tapage rapide d'un rat d'eau qui plonge. Mais qui marche ainsi dans

le sentier couvert? Ces froissements de feuilles mortes, l'agitation des ronces frôlées, tout annonce l'arrivée hâtive d'un être vivant. Le berger écoute, tourne la tête : un visiteur bizarre lui apparaît. La taille de cet hôte du vallon ne dépasse pas une coudée; sa robe fauve à reflets pâles miroite au soleil. Il court, incertain, déhanché, l'œil oblique; ralentit son allure, flaire; s'arrête brusquement sous un dôme d'églantiers; arc-bouté sur ses jarrets tremblants, il avance sa lèvre fendue et sa moustache hérissée.

L'homme a repris sa pose méditative. Ce n'est rien, c'est un lièvre. Le timide animal demeure une seconde en son effarement; redresse une de ses oreilles, couche l'autre sur sa nuque rousse, bondit légèrement, s'évanouit comme une ombre. Le vieillard s'était d'abord inquiété de ce bruit par instinct, car on a besoin de savoir, quand il passe quelque chose dans une solitude; mais une pensée aussi l'avait ému : les friches de Tessé ont le renom d'être visitées par des êtres surnaturels. Suivant les récits du temps jadis, les buttes sont creuses, et, dans ces souterrains immenses, il y a des fées... On en voit quelquefois la nuit, en robe blanche, dans les brouillards de la vallée; d'autres fois,

elles sont assises dans un carrefour, quand les gens reviennent de la veillée; et, bien quelles ne soient pas malfaisantes, on fait un grand détour afin de ne point passer dans leur air. Louise de la Ronce-Fleurie, la nièce du berger, lorsqu'elle était petite fille, se trouvant un jour sur la lande à garder sa vache et s'étant couchée pour dormir, l'oreille dans l'herbe, entendit clairement *les dames* qui parlaient sous terre. Ces fées ont des maris, toutes nos mères-grand's tiennent la chose pour certaine. Ce sont des petits hommes habillés de velours, avec une plume de pigeon ramier sur leur chapeau vert, qui se promènent où il n'y a personne et coupent des bouquets, pour leurs amies, avec une faucille d'or. Qui s'emparerait de cette faucille aurait le pouvoir d'acheter les deux moulins de la rivière, les huit fermes de la plaine et le château de Louvigny; mais les hommes-fées ont des cachettes sûres, et ceux qui ont pu les surprendre dans leurs voyages à travers la rosée ne se comptent pas par douzaines! Cette croyance, néanmoins, est générale : l'endroit est hanté. Voilà pourquoi le berger avait levé le tête, entendant marcher un petit être à l'orée des aunes.

Il remonte la colline, de son pas lent, avec le même visage impassible et recueilli. Ses moindres gestes sont empreints d'une étonnante solennité. S'arrêtant à mi-côte, il crie :

— Matinal !

Le chien, à cet appel, abandonne ses moutons, accourt, s'arrête à quelques pas du maître ; rejeté sur son train de derrière, à la fois désireux et craintif, il avance la tête, et l'extrémité de sa queue frétille rapidement. Celui-là est un type achevé de la race pure conservée parmi les bergers du Maine. De taille médiocre, mais haut sur pattes; court de reins et effilé, il a les membres nerveux, la tête fine et les allures tortueuses d'une bête sauvage. Sa robe à poils ras est d'une couleur lie-de-vin bigarrée de mouchetures brunâtres. Les oreilles sont verticales, mais l'extrémité tend à fléchir, marque certaine de servage. Ses yeux vairons donnent à Matinal une physionomie extraordinaire. Sa lèvre supérieure, retroussée par la pointe aiguë des dents, dessine un rictus étonnant. Il n'ose s'approcher, tourne avec humilité, rampe... Le berger lui jette la moitié conservée de son pain et s'éloigne. Matinal va se coucher à l'écart, serre la pitance entre ses pattes

étendues et la ronge, tout en suivant son maître du regard.

Le berger a regagné l'éminence. Assis entre deux bosses moussues de granit, les pieds pendants, sa houlette plantée en terre près de lui, le vieillard étend avec soin sur sa blouse des herbes diverses, les observe et les nomme tout bas.

Ce berger, c'est André Fleuse. Tout le monde le connaît, beaucoup l'ont surnommé : l'*Innocent*. Si peu qu'il parle, il dit à peu près son âge :

— J'ai aux environs de septante.

Il est né là, au Puits-à-l'Anglais. Qui a connu sa mère? Lui, non. Avant que le garçon ait su la tirer par sa jupe à l'heure du souper, les porteurs l'avaient déjà conduite au bourg dans une boîte clouée. Et la petite sœur, qui bêlait dans le logis par envie de teter ? Une femme en noir l'avait saisie à brassée et emmenée autre part. Quand la gamine put tenir toute seule son écuelle, on la mit pastoure dans les fermes, où elle devint grandelette à force de cueillir des orties pour les dindons.

Quand ce monde-là fut parti, la maison resta pleine tout de même, parce qu'il y avait le père, un rude homme sans cesse en mouvement, et aussi le chien Matinal de ce temps-là, avec sa chienne Louvette et leurs trois petits; et encore le gros Cadet qui portait un collier garni de pointes, et ce n'était pas de trop, car, à l'époque dont il est question, les loups faisaient grande montre de leur arrogance et hautaineté.

Notez que la bergerie, garnie en toute saison, fournissait presque chaque jour des hôtes au logis : tantôt un agneau trop piètre qu'on enveloppait d'une couverture près de l'âtre; tantôt un bélier qu'une corne jalouse avait décousu et dont il s'agissait de laver la plaie à l'eau de guimauve; d'autres fois, les bêtes que le *piétin* rendait boiteuses et qu'on frottait près de la huche, avec des capillaires et du sirop de limaçon. L'enfant s'élevait tout seul au milieu de cette ménagerie grouillante, à moitié nu, se colletant avec la chenaille, apprenant des moutons à donner le coup de tête, se roulant dans la poussière durant que le vieux coq lui tirait les cheveux, ou s'efforçant de grimper sur le bouc ombrageux dont ses bras enveloppaient l'échine pointue. Il fabri-

quait de beaux moulins avec des rognures de planchettes croisées et les hissait sur le toit où le vent les faisait grincer. Il y avait aussi, dans la cour, un cerisier non greffé, de ceux qui portent ces petits fruits amers nommés babioles. Pour en éloigner les oiseaux maraudeurs, le mioche y accrochait entre deux branches une vieille culotte bourrée de foin, qu'il couronnait d'un débris de chapeau. Il écartait laborieusement les jambes du *bonhomme*, étudiait la pose du feutre, ajoutait une loque incohérente à la place du buste; et plus l'image lui semblait singulière, plus son plaisir devenait intense. A la fin, il grimpait plus haut, guignait à travers les feuilles; considérait la campagne dénudée, les friches, les ravins sinueux, la bande de vanneaux volant par saccades au-dessus d'un guéret, les nuages bleuâtres pareils à des troupeaux en marche... Tout à coup il se laissait choir et courait au hasard sur le flanc du coteau chauve : l'arbre le gênait *pour voir partout*. L'habitant de la plaine n'a pas les instincts du forestier; le bois n'est que la solitude, et il a faim du désert. Il lui faut aller dans le vide, en plein soleil, avoir la compagnie de son ombre. Les arbres, *ça empêche*; c'est déjà bien assez de

se cacher dessous pendant les pluies d'orage.

Le gars Fleuse allait devant lui, à son gré, explorant. Il arrachait aux fleurs du chardon leurs étamines légères ; soufflait dessus, la main haute, et les cherchait dans l'espace. Où donc allait ce papillon en si belle robe de fête? Il se lançait à sa poursuite, l'abattait d'un coup de bonnet et se couchait auprès, sur le ventre. Ce corps doux et velu, ces gros yeux ronds, cette bouche en forme de vieilles tenailles, lui inspiraient la conception de choses extraordinaires.

Il aimait à voir passer dans les sentiers, à l'heure du crépuscule, les crapauds à la voix plaintive, au regard qui charme, dont la peau réduite en poudre guérit du mal caduc. Que faisaient-ils de la sorte, au fond de l'ombre? On lui avait appris que ces bêtes-là, si l'homme les lance vers le ciel, n'en redescendent jamais. Il avait tenté l'expérience en plaçant une planche en équilibre sur l'arête d'une roche. Il avait juché un crapaud à l'une des extrémités, et par un coup frappé sur le bout opposé avec la mailloche ferrée de son père, opéré un furieux mouvement de bascule. Et il n'avait rien vu retomber. Il y pensait souvent.

Les fleurs le laissaient indifférent ; il ne s'in-

quiétait que de certaines herbes, lorsque son père les cueillait devant lui afin de composer des remèdes secrets. De même pour les oiseaux, pour tout ce qui mène une existence facilement explicable. Mais, dès qu'il voyait sans comprendre, dès qu'il entendait sans voir, son esprit travaillait. Dans cette vie intense que le soleil développe sur cette terre chaude, tant d'êtres imperceptibles pullulent, bruissent et bourdonnent; tant de corps inaperçus rampent sur les écorces et sous les racines; tant de voix s'élèvent sans qu'on sache d'où elles partent! On découvre des entrées secrètes entre deux grains de sable; des peaux de petits êtres à cent pattes gisent parfois, sèches et intactes, au pied des monticules, comme un vêtement délaissé... Voilà ce qui excitait les réflexions enfantines d'André. Seul, il sentait des millions de vivants autour de lui, sous la terre, dans l'air, au milieu des moindres brins de mousse; moins il voyait, plus il croyait à cet énorme invisible; et, lorsque le vent soufflait du nord sur la lande, il contemplait les tiges balancées, songeant à *ceux* qui venaient de passer.

Son père le laissait croître ainsi à l'aventure, tout en ayant soin de lui. Cet homme aurait dû

pourtant y prendre garde, car la défunte mère avait passé dans son temps pour être sujette à des extases; mais Julien-René Fleuse, marchand de moutons et guérisseur de bestiaux, bien que rempli d'amitié pour son garçon, n'avait guère le loisir de lui redresser l'entendement, outre que telle besogne eût dépassé sa capacité. N'avait-il pas cherché, comme tant d'autres, aux heures de sa jeunesse, les pertuis mystérieux qui donnent accès sous les buttes et conduisent au palais des fées?... Savant dans la découverte et l'emploi des herbes, pénétré d'une confiance aveugle en leur puissance, ne descendait-il pas en ligne droite du berger antique dont Virgile a chanté les croyances? « Méris m'a fait présent de ces plantes cueillies dans le Pont, où elles croissent nombreuses. J'ai vu Méris, par la vertu de telles herbes, se changer en loup et traverser d'un bond les longues forêts, ou faire sortir les morts de leurs tombeaux; je l'ai vu de même transporter les moissons d'un champ dans un autre... »

Julien-René se démenait sans répit ni trêve, moins par envie de s'enrichir que par passion des bêtes et mépris du repos. Au mois de mars, il louait une journalière pour garder la maison, les chè-

vres, le gars et les poules ; bouclait sous sa blouse la ceinture de cuir gonflée d'écus, se passait autour du poignet la lanière du bâton d'épine; sifflait Matinal et Cadet, et, marchant quinze heures par journée, arrivait aux foires du Berri. Il en ramenait, le mois suivant, un millier de moutons. Les gros marchands le connaissaient pour franc et solvable et lui faisaient crédit de moitié, d'une année sur l'autre. Nul ne s'y connaissait mieux que lui : ses bêtes rousses (ainsi nommées parce que leur tête et leurs pattes, dépourvues de laine, sont mouchetées de taches brunes) étaient toutes de race pure, élancées, nerveuses et sobres, amoureuses de menthe, créées pour les pays maigres. Leur viande valait deux sous de plus pour son goût de venaison, sans compter que la toison de chacune pesait, haut la main, ses quatre livres à la Saint-Jean. Dès que le retour de Fleuse était signalé, les fermiers d'arriver au Puits-à-l'Anglais. Il leur en cédait huit cents et gardait le surplus pour lui-même. A cet époque-là, les plateaux n'étaient pas encore défrichés ; les communaux, vendus depuis, tenaient un large espace ; aussi trouvait-il sans peine le parcours de ses deux cent têtes nouvelles. Il en vendait cent cin-

quante au mois de septembre pour la boucherie et gardait les autres pour l'hivernage. N'eussent été la clavelée et les coups de sang, il aurait gagné gros; mais sa médecine trop souvent le perdait. Parfois on le surprenait à enfouir dans la lande les brebis crevées.

— Vos herbes n'ont ren fait, *de c'te fois-ci?* disait-on.

Il répondait avec un hochement de tête convaincu :

— Le lézard vert avait sans doute enfanté dessus : ça leur ôte la force.

Il faut qu'une plante n'ait jamais été touchée que par ce qui vient du ciel, vent ou pluie, pour posséder sa puissance.

Il initiait insensiblement son fils à ses occupations et à ses goûts. Bien qu'il le trouvât encore trop jeune et un peu extravagant, il l'instruisait.

— Le bouc, vois-tu, lui disait-il, c'est le bon ami de l'homme et le vrai conducteur d'un troupeau. On répète partout que ça pue ; je ne dis pas non, mais ça ne sent pas mauvais tout de même. Rien de plus sain dans une étable. Et puis, concluait-il en baissant la voix, ces bêtes-là pré-

servent des mauvaises rencontres. Elles en savent plus long que nous !

André Fleuse, dès l'âge de quatorze ans, fit le métier de berger. Il n'aimait rien, il songeait. Le troupeau était nécessaire à son existence, le désert de Tessé faisait partie de son être; mais le sentiment chez lui était passif, et ses accoutumances complétaient son cadre sans émouvoir sa pensée. Son père n'avait pu lui inculquer le goût des foires ni du trafic, ni l'habitude des déplacements; toute chose d'ordre actif, fût-ce même le commerce de chiens auquel Julien-René s'adonnait sur place, lui répugnait. Sa nature, par suite du milieu où elle s'était développée, s'adaptait merveilleusement aux côtés dominants de cette vie physique : le culte du troupeau, la croyance aux simples, l'isolement des landes; mais il avait conservé, dans cette existence, des penchants propres demeurés invincibles : le père bruyant avait engendré un silencieux, de l'homme sans cesse en mouvement était issu un immobile.

Quelquefois le marchand de moutons prenait ce recueillement pour une marque de paresse ou d'imbécillité et se sentait saisi de découragement à la vue du gars. Pourtant il aurait dû savoir, lui

paysan, que le plus apathique des campagnards a des réveils instinctifs, des soubresauts involontaires aux heures où un appétit le sollicite. Cette vie latente n'a rien de commun avec la mort; l'homme des champs, semblable à la nature qui l'entoure, conserve la sève en sa léthargie.

Un jour, André, chassé des friches par une bourrasque, avait ramené son troupeau. La bergerie était ouverte, le chien y poussait vivement les bêtes. Le jeune homme cependant, adossé contre la muraille, s'oubliait dans une méditation machinale et laissait pesamment tomber sa tête sur sa poitrine. Le père, penché à la lucarne du grenier, l'observait avec tristesse. Soudain, une brebis retardataire se prit à sauter deci, delà dans la cour, en proie au *tournis*. Ses quatre pieds frappaient en même temps le sol; elle s'épuisait en bonds convulsifs, puis pivotait sur elle-même comme à la poursuite de sa queue. Le petit berger, sans hésitation et sans hâte, s'avança vers le logis, s'arma d'une serpe déposée sur l'appui de la fenêtre, poussa du genou un billot; arrêta et serra la bête entre ses jambes, lui appliqua l'arrière-train sur le bois lisse et d'un coup sûr abattit un nœud de la queue. Le sang jaillit du

tronçon. Il laissa couler; les élans furieux cessèrent. Cinq minutes plus tard, il sortait de la maison, muni d'une pelle rougie au feu, et cautérisait la plaie.

— Guérie, fit-il. Ramène.

Tandis que le chien tournait la brebis, André revint au mur et se remit à nigauder.

Julien-René ne put y résister : il se laissa glisser dans la cour et accola son enfant.

— Mon brave gars... et moi qui te prenais pour un pacaut ! Ah ! tu es mon sang, un vrai gardien de moutons ! Et un homme de moutons, vois-tu bien, c'est tout; le reste du monde ne vaut pas une poignée de prunelles !

A dater de cette heure, le père eut son fils en grande estime, lui enseigna les dernières ruses et papelardises du métier, ouvrit pour lui les arcanes de sa botanique superstitieuse. Le grand garçon, toujours enseveli dans son mutisme, écoutait gravement sans laisser rien paraître. Ses répugnances, toutefois, se manifestaient s'il était question de courir le pays. Néanmoins, à l'âge de dix-huit ans, il consentit à voir une foire, « pour connaître les cours. » Ils se rendirent donc de compagnie à Alençon, où papa Fleuse avait idée

de vendre un lot de moutons gras. Un voyage de six lieues et demie, une vraie promenade. Le gros Cadet menait la brebiaille en suivant les berges; mais cela ne marchait qu'à moitié bien, car le chien était grimaud, avait l'œil chassieux et s'adentait à toutes les côtes pour souffler. Le marchand de moutons lui cinglait les cuisses de sa lanière, tout en maugréant :

— Hue donc, feignant! Faut-il que je te mène en brouette?

Enfin ils arrivèrent, achetèrent un hareng dans le faubourg et mirent leurs bêtes en cercle sur le Champ-du-Roi, autour d'un acacia. Les grands bestiaux occupaient tout le milieu de la place; des Normands agiles, la blouse rentrée dans leurs pantalons, les coudes hauts et le torse renversé, faisaient trotter leurs bidets de l'autre côté des lices. A trois heures de relevée, un manchot de de Saint-Céneri, qui jouait l'homme ivre pour mieux piper son monde, accorda deux pistoles de profit et emmena le troupeau à l'auberge du *Coq-Hardy*.

Cadet se jeta sur le chien de l'acheteur, un petit noir à poils bourrus, que celui-ci appelait *Barbichon*.

André eut grand'peine à les séparer. Les flancs de Cadet s'aplatissaient, l'écume moussait sur ses babines. Il n'avait pas grogné en se harpaillant, comme d'habitude. Fleuse, grandement surpris, l'attacha avec son fouet et le tint en laisse, afin d'éviter les disputes.

N'ayant plus rien à faire en ville, il s'achemina avec le garçon au milieu des bœufs et des vaches, pour gagner le large. Mais voilà qu'un chien de toucheur se faufila dans leurs jambes, éventant son maître. Cadet, avec une fureur croissante, essaya de se ruer sur le pauvre hère. Fleuse le refoula d'un violent coup de pied.

— *Qué qu'il* à donc à-nuit, ce carcan-là? s'écria-t-il.

Il n'avait pas achevé, que le mâtin, l'œil sanglant et la langue pendante, brisait d'une même secousse le fouet et son collier, bondissait en silence, mordait au vol le bras de Julien et disparaissait à travers les bestiaux.

Le marchand de moutons, blême et tremblant, porta la main avec terreur sur sa manche déchirée, et s'exclama :

— Vingt bons dieux ! il est enragé !

Presque aussitôt un mouvement extraordinaire

se produisit. Une vache beugla comme si on l'eût égorgée; plusieurs autres se mirent à piétiner; trois ou quatre juments cassèrent leurs licols en reculant dans les palissades, pendant que leurs poulins trottaient vivement autour d'elles. Un taureau, qu'on tenait à l'aide du torche-nez, baissa la tête en mugissant, promena ses cornes dans le vide, tout à coup leva sa queue droite en l'air, et terrassant son conducteur partit à fond de train. Le bétail en masse renifla, se bouscula et s'enfuit dans toutes les directions. Ce fut un affolement général, une avalanche de dos bombés, de cornes mêlées aux crinières, de poitrails fauves heurtés contre les flancs pies. Les sabots, fouettant la boue, faisaient un sourd tapage, au-dessus duquel on démêlait le bruit des souffles haletants. Des cris humains perçaient le grondement sinistre. Ici, une vache galopait en ruant, butant dans sa longe flottante que lâchait une femme renversée; là, deux bœufs liés au joug cherchaient à se frapper en courant; d'autres, comprimés dans la presse, se cabraient et retombaient debout sur des croupes. On vit un homme, qui ne fuyait pas assez vite, faire le moulinet avec son bâton et disparaître sous la forêt de jambes. Au coin de la place,

une fermière d'Ancinnes fut projetée en l'air avec son panier d'œufs ; le vent gonfla son cotillon, et elle retomba mollement devant une pouliche percheronne.

L'épouvante des bestiaux était si forte, que d'aucuns détalèrent sans reprendre haleine jusqu'à deux lieues. La baraque du marchand de rilles, dont pourtant les quatre maîtresses planches étaient clouées, fut mise en miettes.

Ces paniques, jadis assez fréquentes sur les champs de foire, sont diversement expliquées par les paysans. La croyance la plus répandue est qu'un *physicien*, poussé par quelque rancœur ou par la seule envie de nuire, sème sous les pieds du bétail une traînée de fiel de loup ; cette odeur abhorrée suffit pour jeter l'effroi et déterminer une débandade irrésistible. D'autres attribuent la terreur soudaine du bétail à la seule apparition d'un chien enragé, qu'il reconnaît aux émanations particulières de sa bave.

C'est à cette dernière opinion qu'on s'arrêta lorsque Fleuse, se traînant sur les genoux au milieu des éclopés, cria d'une voix rauque :

— Aux fourches et aux crocs ! Il y a un chien *fou* par ici ; rentrez la marmaille dans les maisons !

Il serra le bras de son fils, qui, sorti sain et sauf de la cohue, s'efforçait de le relever, et lui glissa à l'oreille :

— Ne dis pas que c'est notre Cadet, et ne raconte à personne qu'il m'a mordu.

On s'empressait autour de lui.

— Seigneur! par où va-t-il? comment est-il fait?

— Un chien *gâté*, oui; grand, moucheté de brun, avec les jambes de devant quasi blanches. Il a filé vers Montsort. C'est quand ils l'ont senti, que les bestiaux se sont *afelonnés*.

Ce terme du vieux patois, communément employé dans les campagnes, justifie à lui seul la légende, car il a sans contredit pour racine le mot latin *fel* (fiel ou poison), et indique dès lors, dans sa terminaison actuelle, l'action accomplie sous l'influence du *fel*.

L'habitant des friches était en mauvais point. Les animaux l'avaient foulé aux pieds; sa hanche droite, labourée d'un coup de corne, lui refusait tout service. Les boursouflures de sa face terreuse le rendaient méconnaissable.

Il murmura au jeune garçon :

— Tire-moi vite d'ici. S'ils savaient que c'est

mon chien, on me ferait payer. Et puis le guérisseur viendrait; et ça coûte, tout ça!

André le chargea sur ses épaules et l'emporta. Dès qu'ils furent hors de la ville :

— Père, faudrait sécher la morsure au fer rouge.

— Es-tu bête! Et mes herbes donc! Il n'y a que ça de sûr. Je connais un mélange de trois feuilles contre la rage; infaillible, quoi! Filons.

Lorsque le fils était trop las, il déposait son fardeau pendant quelques minutes contre le revers d'un talus, passait la main sur son visage et secouait ses doigts dégouttants de sueur. Puis le blessé se faisait frotter le ventre et le bras avec une poignée de douce-amère, pour calmer les élancements.

Ils arrivèrent un peu avant minuit. Fleuse alluma sa lanterne sourde et rampa jusqu'aux buttes où poussent les bonnes herbes. Si l'on veut que les simples conservent toute leur vertu, il faut être seul, à jeun, et les cueillir de la main gauche en prononçant des paroles que nul ne puisse entendre. Il revint se coucher, et fit lui-même tous les pansements. Il souffrait moins, s'ébouffait de rire entre les crises, parlait de repartir. André s'occupait du troupeau.

Le neuvième jour, la gorge du malade devint sèche et sa respiration sifflante. Ses yeux s'agrandirent.

— J'ai mal dormi, balbutia-t-il. A plusieurs reprises, m'est avis qu'une voix clamait dans le puits, et m'appelait.

Le fils, à cette parole, eut froid dans le dos, car le puits est mal réputé, et tout le monde sait qu'il s'y passe des choses nocturnes.

Vers trois heures du soir, les yeux de Fleuse prirent la couleur d'une tôle chauffée; il commença à baver. Ses mains s'agitèrent; il fit le geste de boucler le collier d'un chien; puis il lança au plancher sa couverture. André s'approcha pour la remettre en place.

Tout à coup le marchand de moutons, les traits décomposés et le regard épouvantable, se dressa sur sa couche.

— Sauve-toi, sauve-toi! hurla-t-il, et pousse le verrou : la rage me tient.

L'infortuné jetait des cris terribles, comparables à des aboiements; il mordait le bois de lit, rampait par la chambre; et, malgré sa hanche déboitée, sautait par-dessus la huche.

Si fort était le tumulte, qu'un garçon meunier,

qui non loin passait allant à la poche, fut amplement ébahi et vint voir. La terreur le mit en fuite plus vite que la curiosité ne l'avait amené; mais la nouvelle se répandit et l'on accourut des fermes voisines.

André rentra derrière les métayers, et le spectacle auquel il assista ne sortit jamais de sa mémoire. Le père n'avait plus visage humain, son regard donnait le frisson; il écumait, ses dents cliquetaient, sa bouche exhalait des râles effroyables; ce n'était pas assez de quatre hommes robustes pour le tenir. On voulut le faire boire; il repoussa le verre avec horreur. A un certain moment, on ne vit plus que le blanc de ses yeux, et il eut une voix de petit enfant pour s'écrier comme cela :

— Je brûle, je brûle, je brûle...

Le maire vint au cours de la veillée, et, un peu plus tard, l'officier de santé. On tint conciliabule, et, au soleil levant, deux garçons laboureurs lui comprimèrent les lèvres avec l'oreiller, ce qui était permis dans ce temps-là.

III

## LA VISION DE LA FEMME

André Fleuse était désormais tout seul sur la terre. Un parent éloigné consentit de mauvaise grâce à lui servir de tuteur et vendit les ouailles avec les chiens pour solder l'arriéré du défunt. La succession, tout compte fait, n'était pas mauvaise : les dettes une fois payées, la garcette, pour lors pastoure dans la vallée, eut pour sa part trois cents écus que le notaire plaça sur hypothèque; le garçon reçut somme égale; resta comme locataire, avec ses biques, au Puits-à-l'Anglais, dont le meunier s'était rendu adjuditaire; et, dès qu'il eut atteint sa majorité, racheta la bicoque et les deux arpents. Il épierra le fonds, y piqua des pommes de terre et vécut comme il put sans bouger. Il filait ou tricotait, taillait des

manches de fouet pour le bourrelier et fabriquait des fromages aigres.

Il tira un bon numéro, c'était vers 1818; ne fut point soldat et vécut de la sorte jusqu'à la vingt-quatrième année de son âge. Il ne parlait presque jamais; les gens du voisinage commençaient à le trouver *pas comme tout le monde*. Déjà l'on n'osait plus lui faire de méchantes farces ainsi qu'aux autres. A sa façon de regarder attentivement dans le ciel ou à travers les buissons, les plus avisés eussent juré qu'il voyait quelqu'un. Son instinct se révoltait contre toute destruction d'un être vivant. Lorsque les rats l'incommodaient, il les prenait dans des boîtes à trappe et les portait au loin sur le chemin. Il n'aurait pas colleté une alouette dans la neige, même quand il manquait de *graissage* pour son pain. D'ordinaire, l'Innocent passait sa soirée assis sur la butte : les gens de journée apercevaient, en rentrant après leur besogne, le bout de son bonnet de coton entre deux pointes de genièvre. Puis, quand le crépuscule était chaud, vers le commencement du mois de juin, il descendait pas à pas jusqu'au marécage et s'accroupissait au-dessus de la source, afin d'écouter les grenouilles.

Un brin de jonc tressaillait faiblement et une tête ronde saillait à la surface. Plus loin, deux pattes s'appuyaient sur une tige cassée d'iris, et dans la plaque nue surgissaient plusieurs dos verts. Des bulles montaient de la vase et à leur suite les nageuses. Bientôt d'autres grenouilles venaient et allongeaient sur le gazon de la rive leurs cuisses marbrées. De toutes parts elles prenaient place, par sauts ou par glissades; d'aucunes se hissant sur le dos d'une voisine qui sombrait; celles-là escarmouchant, avec un cri de vieille femme qui tousse, pour la possession d'un radeau de bois mort. Puis une nouvelle venue, plus grosse, se calait au centre de l'assemblée, sur une feuille plate, et fredonnait un coassement sonore et grave. Quelques-unes ébauchaient en réponse des sons plus aigus. Un silence. La grosse jetait les yeux autour d'elle.

— C'est la maîtresse, ça, songeait André.

Elle reprenait et répétait plusieurs fois son prélude. D'autres s'essayaient à leur tour derrière les roseaux, par-dessus la canetée, de tous côtés. Après quoi, comme si la bande entière eût fait connaître qu'elle était prête, la grosse gonflait une troisième fois sa gorge blanche et égrenait sa

chanson rapide. Pas une alors n'y manquait : voix fortes ou menues, fraîches ou cassées, tout se confondait dans le roulement continu du chœur étrange. La dame grenouille changeait-elle d'air et de mesure : les chanteuses de lui obéir. Elle redoublait : elles redoublaient. Puis elle s'arrêtait tout court, ainsi qu'à la fin d'un couplet; et le concert cessait brusquement. Si le garçon se levait au milieu d'un refrain général, la reine donnait alors le signal d'avoir peur; et toutes, devenues muettes, s'enfonçaient derrière elle dans la bourbe noire.

Le gars s'éloignait, les mains derrière le dos, se demandant ce que sont ces petites bêtes-là qui vivent en peuple, s'assemblent pour chanter, et, à l'heure de dormir, montrent un esprit si subtil, dans ce vallon où les anciens ont vu des fées.

André Fleuse, grâce à son étonnante frugalité, aurait peut-être pu vivre de la sorte jusqu'au bout; mais son esprit était trop simple et son existence trop vide pour que la suppression d'une habitude ne devînt pas à la longue un mal aigu ; il fut pris de la nostalgie du mouton. Ne possédant ni l'argent nécessaire à l'achat d'un troupeau, ni l'ingéniosité commerciale de feu son

père, il demeurait réduit à son bouc et à ses quatre chèvres. Et pourtant, dites, comment se sentir heureux sur les friches, sans avoir autour de soi les reins blancs qui se pressent; les têtes busquées qui se relèvent avec une touffe de serpolet dansant sur les lèvres mobiles; les agneaux dont la queue traîne à terre et les béliers vigoureux qui cossent? Quoi! jamais un bèlement, jamais un flocon de laine pendu aux ronces du sentier; pas de beau nuage de poussière dans le chemin creux, quand on revient à pas comptés vers son gîte; et, dans l'étable, plus de piétinements confus sur la litière de bruyères sèches?

Que fera le berger sans moutons? Ira-t-il, se souvenant des récits de Julien, dans les contrées sans maisons, où des hommes comme lui gouvernent librement les grandes bergeries? Ira-t-il dans le Berry, où les pasteurs, en gravissant la montagne, trouvent pour abri des cavernes fraîches et allument leur feu de tourbe entre deux pierres noires? Ira-t-il vers la Beauce aux plaines immenses, où les bergers traînant leurs parcs mobiles habitent dans la cabane roulante à trois roues? Non, ce ne serait pas le Puits-à-l'Anglais, la friche non plus; et dans ces lieux

lointains, la petite cloche de Saint-Longis ne se ferait plus entendre, elle qui sonne si doucement l'*Angelus* accoutumé. Certes, il n'aime rien de toutes ces choses et n'y pense guère, si tant est qu'il pense ! Mais il éprouve le besoin physique de les voir, de les ouïr; c'est l'enveloppe de sa vie, et il ne veut pas plus en sortir qu'il ne consentirait à troquer sa blouse contre un habit d'étranger. Un arbre qu'on transplante n'a pas de chagrin, mais il perd ses feuilles tout de même...

Eh bien, il se louera comme berger dans quelque ferme des défrichements.

A cette époque, l'industrie du mouton demi-sauvage était fort en honneur au pays de Mamers.

Tout chef d'exploitation rurale possédait un troupeau. Chacun, à l'arrivée des marchands du Berry, au moment de la pousse des herbes, achetait cent bêtes à laine. A l'automne, la bande était réduite de moitié, mais le parcours durait toute l'année. Les bêtes vivaient dehors, le berger aussi, même en temps de neige; car les moutons trouvent à toute époque quelque chose à tondre, et la pluie seule leur est contraire.

On partait à trois heures du matin pour ne rentrer que vers minuit à la bergerie, où l'homme

couchait près de ses brebis, dans un lit suspendu. Il achevait son somme à l'ombre, au pied des landes, pendant les heures chaudes. Si le pacage était peu distant, ou si le temps se faisait humide, le pasteur regagnait la ferme, et, ce jour-là, par exception, vivait avec ses semblables.

Un berger occupait dans sa ferme une situation à part. Supérieur aux valets, même au premier laboureur; tenu à l'écart par les maîtres; la plupart du temps idiot ou infirme, véhémentement soupçonné de magie, il ne mangeait pas à table, n'était admis à tutoyer personne, lavait lui-même son écuelle et sa cuiller dont nul n'aurait consenti à faire usage; et dans aucune circonstance on ne l'invitait, soit au logis, soit dans la grange, à jouer de son hautbois, compagnon inséparable qui charmait, au cours de la journée, son oisiveté solitaire sur les plateaux.

Les pâtres gardant plus de cent têtes formaient une confrérie et se réunissaient trois fois par an pour faire des échanges de chiens, se signaler mutuellement les retraites des fauves et se révéler mutuellement les remèdes nouveaux qu'ils avaient pu découvrir contre la maladie de leurs ouailles. Ils s'enivraient d'habitude à la fin de ce repas

pris en commun, mais tout le surplus de l'année ne buvaient que de l'eau. Leurs profits les rendaient presque riches, car ils ne dépensaient rien, et, par contre, joignaient à leurs gages fixes les *aiguillettes* réservées pour eux à chaque marché, outre la livre pour cent sur les toisons, au moment de la tonte. Beaucoup, en outre, *rebou-taient*, ou vendaient des amulettes contre les *sorts*.

Fleuse devint berger à la métairie du Haut-Bray. A son arrivée, le maître lui dit :

— Et votre chien, où est-il donc ?

— Mon chien?

— Sans doute. Je vous dois la nourriture d'un gros et d'un petit, mais c'est vous qui les fournissez. Je me contenterai d'un.

Notre homme fit une laide grimace. Depuis la mort de son père, il avait les chiens en haine et ne pouvait s'accoutumer à la pensée de vivre en leur compagnie. Il dit simplement au fermier :

— Bouc suffira.

— Je n'entends pas de cette oreille-là. J'exige que mes moutons soient bien gardés et ils n'obéissent qu'aux chiens.

— Alors, bonjour !

— Du tout; vous avez accepté mon *denier à*

*Dieu*, je manque de monde, vous êtes tenu.

Le berger, incapable de soutenir une discussion et déjà las de parler, détourna pesamment la tête. Les terres incultes étendaient au loin devant lui leurs déclivités verdoyantes, et le Puits-à-l'Anglais apparaissait en face, au milieu du pays de libre parcours. La perspective de rôder là tous les jours et de s'asseoir à son gré sur toutes les pierres de sa connaissance le détermina à se soumettre. Il laissa donc encore échapper ces quelques mots :

— Je vas quéri un chien...

Et descendit à l'opposé, vers la grande plaine de Panon.

Le bonhomme qui avait acheté Louvette demeurait à une petite lieue de pays. C'était un éleveur en renom. On fit affaire pour un mâle de quinze mois « déjà ben instruit », et dont le type était irréprochable.

— Pas d'argent, fit André en touchant son gousset.

— C'est bon; mettons quarante francs pour trente et j'attendrai jusqu'à Noël. C'est le petit-fils des chiens que ton tuteur m'a vendus. Pas de défauts. Peut-être une miette malin avec les

béliers; tiens-le en queue du troupeau dans les commencements; ça lui passera. Attends que je te prête une corde; attache-le pour l'emmener, et il te suivra comme si tu étais son propre père.

Le marchand rit bruyamment de sa plaisanterie, qu'il ne manquait jamais de décocher. L'autre partit sans même avoir entendu.

Il revint à la métairie comme on se mettait à table pour souper. Nul ne leva la tête à son entrée; les convives, la bouche pleine, répondirent à peine à son salut par un bourdonnement inarticulé. La servante se leva peu après et déposa pour lui une platée de soupe sur le rebord de la fenêtre. Il prit une chaise et mangea dans un coin.

Dès que sa faim fut apaisée, il s'essuya le menton en regardant le monde. Il se trouvait pour la première fois de sa vie dans une maison peuplée, dans une famille, à côté de femmes.

Il connaissait le maître... un de ceux qui avaient tenu Julien-René sur le lit d'affres! La fermière, assise vis-à-vis de son mari, était encore jeune. Ses cheveux noirs s'enfonçaient sous la coiffe en minces bandeaux, séparés au milieu de la tête par une petite raie; et, à la naissance de cette raie, le front paraissait tout blanc.

Ses lèvres charnues luisaient, comme humides. Des boucles d'oreilles en or se jouaient au-dessus de la peau de son cou.

La vachère, qui lui apporta du lard sur des choux, car c'était un dimanche, n'avait pas plus de vingt ans. Preste, souriante, haute en couleur, la manche retroussée jusqu'au coude, sa robe de grand'messe relevée et tenue par des épingles; l'œil hardi, la gorge rebondie, elle marchait avec un petit dandinement de hanches; et, lorsqu'elle se penchait, on croyait entendre un faible bruit de chairs frôlées. Ses cheveux ébouriffés, d'un châtain clair, sautillaient au-dessus du serre-tête. Et, le long du mur, cassée par le coin de l'armoire, son ombre se mouvait, arrondie par en bas comme une croupe. Les mèches de cheveux folâtraient aussi contre la muraille, en lignes fines et tordues, telles que des brins de liserons en haut d'une cytise.

André ne savait pas si ces femmes étaient belles, car il n'avait pas la notion de la beauté; mais il éprouvait à leur vue une sensation intense et toute nouvelle. La patronne excitait sa curiosité, la domestique son attention. Il considérait l'une, puis l'autre, et trouvait la dernière

plus plaisante aux yeux. Celle-ci, en lui retirant son assiette vidée, lui heurta le poignet de son bras nu, et le berger sentit un frisson chaud courir le long de son corps. En vain les trois enfants de la maison tournaient autour de lui pour examiner sa figure et ses gestes : il n'y prit pas garde et guigna en dessous la vachère, qui lavait la vaisselle tout en causant.

Le lendemain, il partit avant l'aube, un demi-pain dans son sac, et ne revint qu'à onze heures du soir. On avait placé, suivant l'usage, dans un trou du mur de l'étable, une boîte ronde en fer-blanc, coiffée du couvercle, qui contenait la soupe avec du fromage. Il s'assit dans la grange, sur un timon de charrette, et fit son repas en se demandant s'il avait été préparé par la servante. Il flaira même la boîte afin de savoir si cela avait l'odeur du bras nu de la veille.

Son chien étant repu et attaché sous l'auvent, le pasteur entra dans la bergerie pour se coucher. Son lit était rangé à hauteur d'homme contre le mur, derrière la porte, en face de l'abat-foin. On y montait à l'aide d'un escabeau. Il se composait de planches clouées, appuyées sur deux traverses; de chaque coin montait un gros bois

rond qui s'enfonçait dans les poutres et servait de support. La couverture et les draps retombaient du côté intérieur. Au-dessus du chevet, un menu coffre, accroché à des fiches rouillées; plus loin, une fourche coulée dans un anneau scellé, les dents en l'air. Sur l'une de ses pointes, le chapeau de paille. Il chercha la seconde à tâtons, au milieu des toiles d'araignée que gonflait une poussière opaque, y pendit ses hardes humides de rosée et fit craquer sa paillasse en s'allongeant. Les brebis mâchaient à vide au-dessous de lui; quelques-unes, en se déplaçant, faisaient clapoter avec un bruit mou le purin sous leur litière; et dans le grenier, les rats véloces allaient et venaient avec un sourd vacarme au cours de leurs besognes ignorées.

Le berger dormit mal. Des visions d'une nature inconnue l'assiégeaient. Cette fille... il ne lui souhaitait aucun mal; lui avait-il même adressé une seule parole? Non. Et pourtant elle le tourmentait. Il se retournait d'un côté, puis de l'autre; elle empêchait le sommeil de venir.

Cette servante, — il s'en souvint alors, — avait fait passer quelque chose en lui à chaque regard. Si elle avait jeté dans sa tasse d'eau quelqu'une

de ces poudres dont les vieilles chercheuses de pain possèdent la recette et qui contiennent une façon de sortilège? Il finissait par s'assoupir, et voilà que tout à coup la Renotte paraissait, tirait en riant un bout de langue, à la mode des chattes friandes, et le refoulait, tout ennuyé, hors de sa somnolence. André se promit de *serrer* le lendemain les herbes qui conjurent et qui endorment. Son père lui en avait enseigné plusieurs, notamment le trèfle à quatre feuilles, qui ne se rencontre qu'une fois par an.

Le pauvre apoltroni n'en trouva pas sur son chemin et demeura en proie à la mélancolie. Langueur physique qui n'activait pas sa pensée, mais le troublait âprement dans ses fonctions machinales. Il levait la tête, inquiet, vers les cultures; le désert maintenant lui pesait. Son rêve engourdi ne s'égarait plus dans les vapeurs confuses du surhumain, ou plutôt il y transportait, avec les instincts éveillés, de vagues images humaines. Au-dessus des superstitions impalpables, la jeunesse émergeait et prenait des formes. Des femmes dansaient sur le dos du nuage ou dans les spirales de la poussière, ingénues ou lascives, toujours irritantes, avec des voix qui l'appelaient. Le vent

tiède apportait de là des senteurs énervantes. La couleuvre, avec ses glissades tortueuses coupées d'arrêts inexplicables, lui inspirait la pensée d'une fille qui s'en va vers les saules et désire d'être suivie. Il ne s'arrêtait plus impunément à la contemplation de ses grenouilles favorites chantant dans le marais, au clair de la lune: leurs pattes fines semblaient se transformer peu à peu en jambes hardies; les yeux ronds, à force d'être regardés, paraissaient s'allonger, comme alanguis et chargés de promesses; l'ombre sur la peau brillante des reins estompait des contours voluptueux. Et, comme il n'avait jamais envisagé que deux femmes, comme la fermière s'était bien vite effacée pour lui devant la servante, c'est à celle-ci que ressemblaient tous les fantômes; c'est à elle qu'aboutirent toutes ses troublantes sensations.

Chaque jour, il l'examinait à la dérobée ; ne lui parlant pas (il ne savait rien dire), mais promenant sa curiosité en tous sens et oubliant de manger. Quand le garçon était aux champs, il épiait de côté et d'autre, marchait au hasard. Quelquefois Renotte se dressait debout au lavoir, les bras mouillés, tordant une pièce de linge; un autre

jour, à genoux dans un chaume et la nuque fléchie, elle détachait les entraves de la poulinière. Toujours vive, robuste, s'éclairant de tons crus sous les rayons chauds du soleil. L'homme de Saint-Longis ignorait ce qu'est le printemps humain, ce qu'est la beauté ; mais il se détournait avec un farouche tourment vers certaine haie de coudriers de la côte opposée, derrière laquelle il avait surpris une fois la sœur du sacristain, pendant qu'un moissonneur de la vallée lui serrait la taille.

## IV

### LA VOIX DE L'INVISIBLE

Le berger demeura plusieurs mois dans cette grièvе malaisance. L'isolement et le silence l'avaient rendu craintif et sournois; la superstition en avait fait un être défiant. Loin de trouver, comme tous les jeunes, l'allégeance dans l'expansion, ce gars de vingt-cinq ans s'appesantissait sous le fardeau de ses chimères inavouées, la tête basse et prenant ombrage. Les gens de son espèce le gênaient, un éclat de rire le troublait. Son commerce inconscient avec l'invisible l'avait figé dans la stupeur. Il lui était désormais besoin d'un effort pénible pour assembler deux idées, et d'un travail extrême pour émettre les sons d'une phrase. En entrant au logis, il appréhendait qu'on

ne lui parlât; rien ne le rendait plus morose que le spectacle de la gaieté, tapage incompris et raillerie possible.

L'idée de s'adresser à Renotte ne lui était jamais venue, encore qu'il éprouvât à sa vue un émoi grandissant. Il lui avait dérobé, tandis qu'elle allait à l'église, le ruban de sa quenouille, le flairait et le posait près de lui sur une pierre, dans la friche ; c'était tout.

Il y fut surpris un jour par une grande pluie de dégel et se hâta de ramener ses moutons à la ferme. Le coucou marquait deux heures; rien à faire jusqu'à la brune, car l'ouvrage de la maison ne le regardait pas; il résolut de faire un tour jusqu'au Puits-à-l'Anglais, pour voir si sa toiture ne *buvait* point. En traversant la route, il aperçut dans la plaine, à gauche, la Renotte qui gardait ses vaches. La fille ne chantait pas à ce moment selon son habitude. Son devanteau étendu sur les épaules, assise sur les talons et se faisant toute petite, elle s'abritait de son mieux contre le tronc d'un méchant pommier. Mais l'averse venant à redoubler, elle se prit soudain à courir, gagna la maisonnette inhabitée et se mit en tapis dans l'étable.

Elle était donc chez lui, la vachère à peau lisse. Il tressaillit. Tout d'abord, une frayeur mystérieuse le paralysa, il essaya de retourner sur ses pas. Mais, — c'était le *charme*, sans doute, — la peur en vint à l'arrêter, puis à le ramener. Bien que sa respiration fût haletante, sa marche se fit plus hâtive ; et, sans savoir comment, il arriva derrière le pignon, furtivement, ayant fait un détour pour n'être pas aperçu.

Renotte se croyait toute seule. Elle avait renversé une mangeoire, s'était assise dessus, surveillait pour la forme ses aumailles, qui broutaient tranquillement dans un vieux trèfle, et chantonnait à présent en tricotant.

Fleuse, séparé d'elle par la courte façade, la dévisageait de face, car la bergerie est en retour d'équerre. Il ne passait pas la tête, non : rien qu'un œil, au droit d'une pierre cassée, et l'observait à sa fantaisie, avidement, pour la première fois. Il avait la sueur au front, sous la pluie ; ses mains tremblaient un peu. L'instinct le poussait, l'influence du milieu se faisait sentir. L'effroi l'oppressait moins dans cette solitude, et son activité animale parlait plus haut le long de son mur, devant son écurie, dans son air. Toutefois et

malgré le vertige, il lui en coûtait trop de se montrer, d'aller ; ses nerfs, dans leur tension terrible, l'agitaient sur place. Et il l'examinait toujours, la face empourprée.

Un de ses bras retombait derrière lui ; quelque chose de chaud et d'onctueux passa lentement sur sa main. Il se retourna brusquement, le bras haut, et vit son chien. Matinal l'avait suivi à son insu et le léchait.

Le berger avait cette bête en horreur, parce que c'était un chien. Il ne pouvait en supporter l'approche, le tenait à distance avec une impitoyable rudesse, le craignait. Cette caresse le bouleversa. Il se souvint du gros Cadet ! Il lança un coup de pied au compagnon odieux et frissonna. En même temps, le contact de la langue tiède avait allumé le feu dans ses veines... Assailli de sensations violentes, il fut bestialement projeté et marcha droit à la bergerie, droit à Renotte.

La fille marqua de l'étonnement, mais sourit.

— Pardi ! voilà notre berger. Il va pour le sûr me chercher noise d'être entrée comme ça dans sa moutonnerie.

Il ne répondit rien. Sa gorge était brûlante, ses

dents serrées. L'autre, qui était languarde, débita ses fariboles sans rien observer.

— Venez-vous me quérir de la part des maîtres? J'attends la fin de l'ondée, ça choit si dru!

L'homme la regardait. Son œil se fixait sur les doigts rapides de la tricoteuse et les suivait; puis furetait de haut en bas, partout; s'attachait aux coudes appuyés, aux genoux saillants...

— Ne m'en direz-vous pas plus long que de coutume? C'est pourtant le moins de faire des honnestés au monde, quand on est chez soi.

Il essaya de lui adresser la parole, de balbutier quelque chose, ne put qu'articuler un rauque soupir, se pencha soudain comme une brute et l'enveloppa de ses bras velus.

Renotte, habituée aux fougasses grossières des villageois, se débattit et le souffleta sans trop de colère; mais, comme il l'attirait avec une violence plus grande, elle se fâcha, tourna vers lui la tête, et leurs deux regards se rencontrèrent. Aussitôt une angoisse horrible s'empara d'elle : cet homme, la bouche crispée, avait l'air d'un fou. Elle le frappa désespérément; il ébaucha une grimace doucereuse, avec la lèvre béante d'un animal qui a faim. Elle se tordit en criant sous l'é-

treinte; les bras l'enlaçaient toujours, inexorables.

L'innocent, devenu monstre, exhalait une odeur de crime. Elle se sentit perdue.

— Malheureux! fit-elle tout à coup en feignant de céder; j'ouïs le maître qui m'appelle... Attends!

Les oreilles du berger bourdonnaient si fort, qu'il crut, lui aussi, avoir entendu.

— Attends au moins que je ferme la porte.

Curieux et pantelant, il la lâcha.

La fille marcha avec précaution jusqu'au seuil; puis, prenant subitement son élan, s'enfuit de toutes ses forces par le sentier. Elle dévalait, les cheveux au vent, les mains dressées vers le ciel, appelant au secours.

André la poursuivit jusqu'au milieu de la cour et s'arrêta, hébété.

. . . . . .

Après avoir erré longtemps dans la campagne, il s'était couché sans souper. Le lendemain matin, son maître le rejoignit sur la friche.

— *Pourqué que* vous avez fait des sottises à notre servante?

— Connais point ça.

— Si bien, elle nous l'a conté; et le chamaillis est déplaisant, parce que c'était une bonne travailleuse et qu'à cette heure la voilà partie.

Le grand Fleuse grattait le sol poussiéreux du bout de sa houlette.

— Oui, partie. Je l'ai mise à même de rester; vous auriez délogé, vous, ça va sans dire. La peur la tenait trop fort, elle a refusé. Dorénavant, au premier coup que vous broncherez, je vous campe à la porte; mettez bien ça dans vos papiers.

Le berger ne comprit même pas la menace; un grand contentement s'épanouissait en lui. La fille partie, le tourment cessait, le charme était rompu. Il respirait maintenant à l'aise comme autrefois.

A dater de ce jour, le berger se replongea librement dans sa sauvagerie. Son père avait devant lui caressé le chien : le chien avait mordu et donné la mort. Il avait voulu, lui, caresser la femme : la femme avait mordu à sa manière, avec les ongles, et causé comme Cadet la rage ténébreuse. Il prit le chien et la femme en égale aversion. Il supporta le premier, quoiqu'il lui en coutât, parce que ses yeux avaient faim de voir un troupeau rassemblé; mais il évita soigneusement la seconde, considéra ses ardeurs de jeunesse

comme des indices de sort jeté, et s'ensevelit à jamais dans la contemplation silencieuse du vide, tel qu'un oiseau nocturne qui se cache du soleil, replie ses ailes au bord d'un antre et rêve, immobile, devant le noir.

Quelque temps après, le bruit courut que Renotte était tombée malade chez ses parents. On s'informa. Rien de plus vrai. Elle avait la petite vérole. La fille n'en mourut pas, mais demeura défigurée. Les paysans de Saint-Longis se contèrent l'aventure à l'oreille; nul ne douta que Fleuse André n'eût *le don :* il s'était évidemment vengé du mépris de la servante en la rendant laide. Sa profession suspecte, ses habitudes particulières, la coïncidence, frappèrent l'esprit superstitieux des gens du pays. Les femmes se souvinrent peu à peu que, de père en fils, dans cette famille, on se livrait à la recherche des plantes; que la défunte bonne femme était sujette à des syncopes et disait des choses peu ordinaires en revenant à elle. Les métayers rappelèrent, en les exagérant de bonne foi, les convulsions surnaturelles du père, mort enragé.

— Et la maison où est né le gars, ajoutait le repasseur de faucilles, est-elle si bien famée?

Pourquoi le meunier l'a-t-il revendue au prix coûtant? Il y a ben sûr quelque chose là-dessous, allez!

La légende se forma et courut. Le fermier du Haut-Bray répondait par des haussements d'épaules aux doléances de sa ménagère; mais, au fond, il se sentait fort marri d'avoir sous son toit un pareil berger. Comment le congédier, cependant, sans avouer sa peur et sans courir le risque de quelques représailles secrètes? Il chercha un biais à l'aide duquel on pût tout concilier, et finalement annonça, avec une bonhomie attristée, qu'il se trouvait en retard pour ses fermages et était contraint de vendre à la Toussaint tout son troupeau. De cette façon, il poussa l'homme dehors doucement, sans en avoir l'air, ce qui s'appelle au pays agir en trigaud bien avisé.

André Fleuse était sans place depuis six lunes au moins lorsqu'on lui proposa la garde des moutons d'une terre voisine. Mais cette métairie était tenue par de jeunes mariés, outre que la femme avait trois grandes sœurs qui venaient se régaler chez elle tous les dimanches. Il eut appréhension de ses convoitises mal comprimées, se défia des embûches et refusa.

A la sève suivante, il reçut la bergerie de Gouffart à gouverner. Là, rien que des broussailles; le marais où chantent les grenouilles, pas trop loin; aucune fille à diableries. La maîtresse, une veuve à cheveux gris, au lieu de le lorgner de travers comme les autres, s'en accommodait de la bonne sorte, et, grâce au Ciel, n'avait pas plus le goût de causer que lui-même. Il y resta deux ans. La vieille, que l'âge avait assotie, le traitait d'autant mieux qu'elle lui croyait *le bon œil*. Jamais, en effet, de maladie sur les moutons; tous les agneaux de lait tournaient bien. Elle lui offrit un hautbois après la tonte; mais le gars n'aimait point la musique et remercia. Par exemple, il accepta, au temps des étrennes, la limousine du mari défunt, laquelle n'avait pas servi plus de dix saisons, et fut ainsi équipé pour longtemps. Et puis la bonne bourgeoise s'en alla rejoindre ses ancêtres, et un gros homme à lunettes commença l'inventaire, chose qui fait tout de suite arriver les cousins dans une maison et partir les moutons roux pour la foire.

L'innocent retourna donc encore une fois au Puits-à-l'Anglais, avec son chien garni d'une muselière.

C'est vers cette époque-là que, traînant tout le jour ses guêtres à travers les friches, il contracta la coutume de parler seul dans le désert. Non qu'il se tînt à lui-même de grands discours, oh! non; mais il essayait de démêler une idée ou l'autre dans les brouillards de sa cervelle; et alors, pour y voir clair, il cherchait un mot qui pût exprimer l'image. Ce mot, il le prononçait tout haut, afin de mieux comprendre. Quelquefois il fut entendu près des sentes. Ses rares paroles, jetées au milieu d'immenses silences, n'avaient de sens pour personne autre que lui. On soupçonna l'*innocent* de s'adresser à des êtres invisibles. On en vint à interpréter ses signes de tête, son mutisme. Le plus souvent, rien n'arrivait de ce qu'il avait paru dire ou croire; mais, si par hasard se produisait une aventure conforme à une prophétie qu'on lui eût prêtée, aussitôt on oubliait tout le reste pour ne s'attacher qu'à celle-là, et les bonnes gens de s'écrier :

— Il savait telle chose un mois d'avance; je l'ai entendu. Le gaillard en connaît long! *Il voit!*

On lui demandait : « Avons-nous le temps de faire les semailles avant la pluie? Y aura-t-il de la pomme l'année prochaine? »

Un jour, il se ressouvenait de Renotte, de la sensation brûlante qu'elle lui avait communiquée en le touchant, tandis qu'il mangeait son lard... Le piqueur de meules, couché près de lui derrière une roche, l'entendit :

— Le feu!... murmurait-il.

Et, un instant plus tard, il ajouta en tressaillant :

— Le feu!... à l'heure du souper!

Six semaines après, une charretée de foin brûla dans la cour du moulin; on s'aperçut de l'incendie pendant que les meuniers soupaient.

Nul ne porta sur lui de soupçons, car on le savait inoffensif; mais le récit de sa divination fut colporté; sa réputation s'accrut; on en vint à lui attribuer la plupart des événements inexpliqués.

Lui, cependant, qu'on évitait dans l'ordinaire de la vie, qu'on entourait d'un superstitieux respect à certaines heures, n'écoutait pas impunément tout ce monde qui lui chuchotait d'un ton craintif :

— Fleuse, Fleuse, tu sais ce que les autres ne savent point, *té!*

La vie physique qu'il menait, l'influence de la solitude, ses superstitions flottantes, les émotions

bizarres de son passé, son état habituel de jeûne, le prédisposaient encore à l'inconsciente exaltation.

Il ne raisonna rien, mais à la longue se sentit plus rapproché de l'Inconnu, qui l'attirait, que de ses semblables qu'il n'aimait pas; il finit par découvrir des formes et des mouvements dans l'ombre, où les gens de la plaine passaient sans rien voir. Il devint halluciné, eut des visions. Crédule comme les autres, il crut les autres sur parole, même quand ils causaient de lui; écouta pans l'espace où le surnaturel parle aux âmes simples, et entendit. On le faisait voir, en lui répétant qu'il avait vu; on l'amenait à comprendre, à force de lui expliquer ce qu'il avait entendu. Par ses aspirations confuses, il tourna le dos à ses semblables; alla où l'on ne sait plus aller, dans les entrailles de la nature; se trouva seul et se sentit sur une cîme. Sa sauvagerie augmenta et il se crut *le don*.

Il fut encore berger dans quelques fermes; mais tout contact, toute promiscuité lui devinrent insupportables; il rentra à trente-quatre ans dans sa masure pour ne plus la quitter. Ses profits amassés lui permirent d'acheter vingt moutons.

Alors il proposa aux fermiers et bordagers du plateau un arrangement conforme aux us du pays : chacun lui confierait quelques bêtes, avec le droit de libre parcours sur ses pièces de terre. Il devrait rendre gras les animaux reçus maigres et donner la laine ; moyennant quoi, il recevrait le prix de la tonte, garderait le fumier et pourrait nourrir chez tout le monde son troupeau particulier.

Personne ne songea à le refuser, tous le craignaient; d'ailleurs, on y avait intérêt, car c'était un berger *fini*. Il réunit donc le lot de celui-ci au lot de celui-là et constitua un grand troupeau qu'il menait à sa guise. La bergerie du Puits-à-l'Anglais était pleine, la friche peuplée, les yeux du gars réjouis. Il subissait le chien ; son bouc ne le quittait pas : nul ne troublait le silence autour de lui... Le solitaire vécut et vieillit de la sorte, le regard aux nuages, son ombre maigre glissant avec lenteur sur l'herbe du coteau.

Sa sœur avait épousé le gros Robine, qui avait de bon bien au soleil. Les enfants étaient venus à ceux-ci. La marmaille avait grandi. Des gens l'avaient appelé : *mon oncle;* d'autres, plus tard : *grand-oncle;* il y avait eu, dans tout cela, des

noces et des enterrements. André Fleuse avait vu ces choses de loin, à peine ; ses yeux distinguaient mal ce qui paraissait ou disparaissait dans les maisons.

Sa vraie famille, à lui, c'étaient les pierres grises qui ne secouent jamais leur tête chauve, et demeurent accroupies dans la friche sans jamais parler.

. . . . . .

Le voilà debout, le grand berger. Il a serré le lacet de sa talonnette et montré du doigt les moutons au chien yigilant. Noiraud se frotte contre ses jambes, prêt à partir. Le soleil s'est couché tout pâle et le ciel est noir. Allons, Matinal, amène tes béliers. Déjà le grand berger s'achemine.

# II

## LOUISE DE LA RONCE-FLEURIE

### I

#### LE PUITS-A-L'ANGLAIS

Une jeune fille et un vieillard gravissent lentement le petit chemin des buttes. La première porte sur l'épaule un paquet de hardes; l'autre, l'échine voûtée et la tête tremblante, s'appuie avec peine sur deux bâtons inégaux. A leur droite, la voie est bordée d'érables; à gauche, le terrain, brusquement renflé, se couronne d'ormeaux galeux, de ronces tordues en boule. Les marcheurs s'avancent : ici, le chemin s'encaisse entre deux

berges bossuées; de hautes épines noires, coiffées de viornes, marquent la limite des vieilles ornières. Il y a de la boue sèche sur les branches; les moyeux des roues ont râpé l'écorce des arbustes.

— Courage, grand-père, dit la jeune fille, ça ne monte plus; nous voilà au Puits, on va se reposer.

Le chemin devant eux s'est relevé graduellement, et, sur une sorte de palier conquis dans le contrefort de la lande, les rayons du soleil couchant éclairent, à quelques pas, la maison du berger.

Cette habitation est chétive, presque réduite à l'état de ruine. De gros pieux, inclinés contre la façade, empêchent les pierres descellées de tomber. La pluie a rouillé les roseaux de la couverture, et, dans les tassements de ce toit difforme, poussent du seneçon et des touffes de folle avoine. Des trois côtés opposés au chemin, le steppe surplombe. Le logis occupe une moitié de la chaumine, sans communication avec l'autre, qui sert à tous usages et tient lieu de bûcher. La bergerie s'appuie perpendiculairement à cette chambre noire et se prolonge dans la direction du carre-

four, terminée par un fournil aux crevasses lierrues. Devant les bâtiments, la cour carrée, dont le pied fourchu des moutons a défoncé l'aire en tous sens. A main gauche du logis, un couloir; quelques dalles branlantes forment perron et conduisent à l'étroit défrichement, derrière le pignon. Là, une pie morte flotte, la plume hérissée, au bout d'un échalas. Une haie rude et inculte, où l'ajonc domine, clôt sans interruption ce campement sauvage. La barrière à claires-voies, qui donne accès du chemin dans la cour, est chargée d'un pavé massif à son extrémité fixe, de telle sorte que le battant, facilement poussé du dehors, revient tout seul à son point de départ par l'effet du contre-poids. Dans cette cour, les auges pour abreuver le troupeau, une brouette chargée de paille; près du mur, une meule à aiguiser, et, au-dessus, un sabot cassé, servant de gaîne aux lames usées. Des balais de bruyère sont debout contre la porte de l'écurie. On entend par la lucarne le bêlement d'un mouton malade. La grande fourche est piquée dans le fumier, à côté du râteau qui sert à mettre les crottes en monceau. Un cep de vigne, impuissant à donner des fruits, grimpe contre la façade, et des chardons

végètent çà et là dans les coins, la tête brisée. Sur le seuil de la niche à chien, près d'un seau renversé, une poule s'épluche, pendant que d'autres s'avancent gravement dans l'herbe humide, guettant les aiches.

La mare est creusée là, au pied de la haie, jusqu'à la barrière; des bulles se forment sans bruit à la surface de l'eau jaune, et d'étonnants animalcules sont confusément entrevus, montant et descendant avec des contorsions précipitées. En face, derrière le fournil, c'est le Puits-à- l'Anglais, ce trou mystérieux qui a donné son nom au bordage. On n'en connaît pas l'origine. D'aucuns prétendent qu'il communique avec le dessous des buttes, lesquelles, selon la légende, seraient creuses. Ceux qui essayent de l'explorer des yeux n'en aperçoivent pas le fond; les cailloux qu'on y jette ne rendent point de son. Ce n'est pas un vrai puits, mais un gouffre de trente pas de tour, semblable à un éboulement de marnière, ce qu'on nomme dans la contrée un puisard. Les bords, insensiblement dégradés sous l'action du temps, sont inégaux et dentelés; des arbres s'y accrochent, rabougris et penchés, avec des racines déchaussées. La terre présente des lézardes grimaçantes à

l'orifice; des fougères d'un vert sombre y pendent, et de monstrueux champignons poussent contre la paroi, sur des vestiges de bois pourri. On ignore d'où provient cette effrayante fondrière que nul n'a sondée, que jamais les tombereaux de gravier n'ont pu combler. Sont-ce les oubliettes d'un château disparu? Les uns disent oui; d'autres inclinent à voir là un soupirail du village souterrain des fées. Les plus simples, dociles aux récits légués par leurs aînés, conservent la tradition pure et hochent la tête :

— C'est un gouffre *pasque* c'est un gouffre; voilà! disent-ils.

Et personne n'a jamais réfuté cette démonstration. Mais ils ne s'en tiennent pas là et s'expliquent. Les faiseurs de suppositions n'ont garde de rire en les écoutant.

— Au temps passé, continuent les bonnes gens, — y a ben mille ans, peut-être plus, peut-être moins, — les Anglais sont venus par ici. Même que leurs bandes ont causé grand dégât, et que c'est une fille de campagne comme nous autres qui leuz a fait roidement la reconduite jusqu'au bout de la mer. Et donc, qu'un de ces *arqueliers*-là avait dérobé dans l'église le saint ciboire

contenant des hosties consacrées. Le monde de chez nous le pourchassa. On le rattrapa sur les friches; et, dame, les gars le chargèrent sur leurs épaules pour l'apporter ici. Le puisard jouissait déjà d'un bon renom. Chacun déglose à sa manière sur la besogne qui fut faite. On raconte qu'ils ont coupé la langue au vaurien, lui ont scié les jambes, ont lié un de ses bras par devant, l'autre par derrière. Possible qu'il y ait un brin de menterie dans ces histoires-là; mais la chose sûre et certaine, c'est qu'ils l'ont jeté tout en vie dans le trou noir.

» Et voilà pourquoi l'endroit, depuis ce jour-là, a été appelé, de père en fils, le Puits-à-l'Anglais.

» L'homme est-il mort? On ne sait pas! Les anciens *acertenaient*, au temps de notre jeunesse, qu'il est tombé sur le dos, dans le fond; et qu'il y restera, vivant, pour regarder le ciel au-dessus de lui jusqu'au jugement dernier. Faut pas demander s'il a faim, dans sa misère! C'est pour cette raison-là que les cailloux qu'on laisse choir ne font pas de bruit : il les happe et les mange.

» Mettons que ce soient des imaginations : ça n'empêche pas que souvent, pendant la nuit, on l'entend se plaindre! Savez-vous encore? Eh ben,

les gars d'il y a mille ans qui l'ont fait rouler dans la fondrière reviennent le long du bord pour l'écouter... et ils lui répondent ! Voilà ce qu'ont ouï et vu maintes fois nos aînés, lorsqu'ils passaient aux heures tardives, les soirs de marchés. Mais, par bonheur, notre maire a détourné le chemin pour la commodité de sa grande luzerne, et les paroissiens sont ben débarrassés de n'avoir plus ce voisinage-là dans leuz allées et venues.

» Jamais la maison n'a eu bonne réputation; elle n'est pas saine à habiter... Il faut être Fleuse le berger pour y dormir !

— » Mais lui, concluent à voix basse les vieux paysans, il n'a pas peur de l'Anglais, lui ! Pourquoi aurait-il peur ? *Il sait les mots !*

## II

### BÂTON DE VIEILLESSE

La jeune fille et l'aïeul pénètrent dans la cour du Puits-à-l'Anglais. Les deux hôtes du berger jettent, en passant, un long regard sur la fondrière légendaire. Le rideau circulaire des arbres frémit au souffle du vent; un saule creusé par l'âge, et dont l'écorce seule a survécu, penche sa tête ébouriffée au-dessus de la crevasse, dans l'attitude de la méditation. Un cordon de pieux et de limandes entoure l'orifice; de hauts fagots d'épine sèche sont dressés devant chaque ouverture.

— Voilà qui est bouché de la bonne sorte, remarque le vieillard en se reposant sur ses béquilles; les animaux ne passeront point.

— Venez vous asseoir, vous serez mieux dans le logis pour attendre l'oncle.

Ils s'approchent, gravissent les deux marches. Un antique verrou en fer ouvré tient seul la porte close; la fille le tire horizontalement, et tous deux entrent.

En face, le grabat. Un couvre-pied, bizarrement rapiécé, affecte dans la pénombre des reflets changeants de reptile. Plus près de l'entrée, une armoire boiteuse calée à l'aide d'un moellon. Entre la dernière poutre et le mur, la trappe qui conduit au grenier. Au-dessus de la porte, deux lattes clouées d'une solive à l'autre soutiennent une rangée de fromages rances.

Le plancher moisi a fléchi; un homme se tiendrait malaisément debout dans la chambre sans frôler de la tête le torchis qui s'effiloque par les interstices. Le levier de fer emmanché d'un crochet et le poids en pierre dure, destinés à peser la laine, sont suspendus au flanc de la maîtresse poutre.

La cheminée fait face à l'armoire. Dans l'âtre reste un seul landier, de grande taille, auquel un gril cassé sert de pendant. Au fond, à une certaine hauteur, le potager, espèce de fourneau

qui se compose de deux trous superposés, communiquant entre eux et séparés par des barres en croix. Dans l'encoignure, une tige scellée, pour ficher la chandelle. L'entablement dessine sa saillie ventrue au-dessus de la boîte à sel; deux piquets, enfoncés dans le mortier, y soutiennent une planche arrondie. C'est le dressoir, chargé de vieilles ferrailles et d'ustensiles disparates. Des cordes, un fouet, une corne d'appel, sont accrochés à des clous, près de l'étroite fenêtre. Une mauvaise table, dépourvue de son tiroir, titube au milieu du logis, sur la terre battue. Une tasse brune aux bords sales est dessus; et, dans la tasse, demi-pleine, flotte une guêpe noyée.

Le vieil infirme se laisse tomber sur la chaise basse. Ayant posé les deux béquilles sur ses genoux, il se décoiffe, sort un mouchoir de son chapeau et s'essuie le front.

— Louise, mets-toi sur le banc pour souffler. Tu dois être lasse, et nous ne sommes qu'à moitié chemin.

— Non, grand-père, il faut que j'appelle l'oncle André.

Elle décharge son fardeau sur la table, décroche

la corne et sort. Pas un être humain dans la plaine; au tournant du chemin, un cheval borgne, égaré hors de son gagnage, passe avec de lourds sursauts, en faisant cliqueter ses entraves.

La jeune paysanne porte un cotillon court ; la bavette de son grand tablier de toile blanche monte, fixée par deux épingles, sur un juste-au-corps lilas, décoloré par le lavage et rapetassé. Un serre-tête élevé en cône retient mal ses cheveux que le frottement du paquet de hardes a dénoués. Les manches de sa rude chemise s'arrêtent au coude; ses jambes nues ont au soleil des reflets de brique; le feutre de ses chaussons disparaît sous la bride de sabots trop larges. Mal accoutrée, hâlée, harassée, Louise est encore plus gentille que bien des donzelles qui ont de bonnes nippes et se reposent à l'ombre toute la journée. Sa mère l'a mise au monde avec de beaux petits membres et une taille fine; le grand air lui a donné de la fraîcheur, et le bon Dieu des yeux couleur de son ciel. Quant à sa manière de regarder les gens et de leur sourire, nul ne sait trop où elle l'a prise; mais la chose est si plaisante et si douce, que ceux qui lui ont parlé seulement cinq minutes ne peuvent se retenir de marmotter, en s'en allant :

— Oh! la mignonne garcette!

La voici qui passe derrière l'étable et monte sur la première butte. Elle se tourne dans la direction des grandes friches, porte la corne à ses lèvres et lance une longue note d'appel. L'écho lui répond dans la vallée voisine; deux perdrix s'envolent avec un bruit strident, le son expire au loin dans l'espace morne. Elle attend. Bientôt un murmure affaibli, venu des steppes, frappe son oreille.

— L'oncle m'a ouïe, se dit-elle, il va venir.

Louise s'agenouille. A cet endroit, le terrain est moins pauvre, quelques fleurs se sont épanouies au sommet des tiges grêles; sa main les cueille avec précaution, à rez du sol. Les yeux fixés tour à tour sur l'horizon qu'elle interroge et sur les plantes printanières qu'elle choisit, la jolie fille se penche, nerveuse et sauvage, avec la grâce d'un chevreuil.

Enfin, au détour du monticule qu'entoure une ceinture de bouleaux, paraît le troupeau mouvant : Noiraud en tête, puis les moutons qui sautillent dans un nuage de poussière; le chien trotte hâtivement sur les flancs de la colonne. Par derrière, le grand berger au pas majestueux. La

ramasseuse de fleurs se relève vivement et court à sa rencontre.

— Bonjour, l'oncle. Je vous guettais. Quelqu'un est venu *quant et* moi, qui vous attend.

Le pasteur poursuit sa route sans se presser et sans rompre le silence. Pourtant, un peu plus loin, il laisse tomber ce mot de ses lèvres :

— Robine?

— Oui, le père-grand. Il a du chagrin, voyez-vous.

Leurs yeux se rencontrent. Fleuse demeure impassible, mais sa main effleure doucement le bras de Louise. Semblant de caresse qu'il n'accorde à nul autre, fors à son bouc.

La fille tressaille et sourit, attendrie. C'est qu'elle ressent pour l'oncle une amitié passionnée. Les autres en ont peur, elle est attirée. Le berger ne lui parle pas, elle le comprend. Sa pensée essaye de le suivre où elle suppose qu'il va, au-dessus des hommes. Elle se serre dans sa curiosité avide contre le songeur; interroge ses rides et ses soupirs; épie ses regards; brûle de pénétrer derrière lui dans les mystères du crépuscule, de voir, elle aussi, l'invisible. A quoi bon le questionner? Il garderait le silence.

L'enfant cherche l'initiation dans le contact. La superstition, d'ailleurs, se plaît dans le vague. Le solitaire ami de l'ombre lui semble comme un intermédiaire penché entre la vie et l'inconnu. Cette jeune imagination s'arrête à lui, dans ses élans, et en fait le centre imposant des sciences cachées. Louise l'aime avec foi ; c'est la croyante près du voyant.

Elle a trouvé grâce devant lui, par l'effet des affinités secrètes. Non qu'André sorte pour elle de son mutisme farouche; mais, loin de la fuir comme les autres, il la supporte. Parfois même il s'arrête à la contemplation de ce frais visage, et ses traits se détendent. Le jour de la première communion, lorsqu'elle est venue le voir, tout en blanc avec une couronne sur la tête, il s'est laissé embrasser et l'a tenue immobile devant lui durant plus d'une heure.

Au dire du monde, c'est une bonne nièce. Elle fait, chaque dimanche, une grande demi-lieue pour venir au Puits, battre la paillasse, balayer le logis et racommoder les hardes. Au grand jamais elle ne s'en retourne sans avoir rincé le pichet et trempé la soupe. Souvent, au cours de la semaine, elle revient, à une heure ou à l'autre, afin de veiller

à ce que rien ne manque à l'ancien. C'est elle qui l'approvisionne de pain, moyennant une somme que celui-ci remet le lendemain des foires. A parler franc, la provision serait vite faite, si ce n'était Matinal; car Fleuse, à part sa soupe du dimanche, se contente d'une bribe de pain et d'une tasse d'eau par jour. Louise fait encore au Puits la tonte des ouailles.

Elle a étudié les habitudes du berger; se hâte pour venir quand il est là; elle appelle la pluie pour qu'il rentre. Quel bonheur de se trouver en sa compagnie! On ne dit rien, mais elle est contente tout de même. Elle lit sur ce visage aussi clairement qu'un instituteur dans un livre. S l'oncle est dans ses bonnes, tant mieux; qu'au contraire, il incline la tête sur sa poitrine et regarde, bouche béante, dans le vide, elle l'observe un instant avec un respect timide et s'éloigne sur la pointe du pied.

A la Ronce-Fleurie, elle vit quasiment seule. Sa mère est morte; et Jacques Robine, son père, qu'on appelle Robinet pour le distinguer de l'aïeul, est journalier. Pas d'homme plus honteux que celui-là. Il avait à lui une bonne closerie, mais s'est mis en tête d'acheter du bien. On lui en a

vendu plus qu'il n'en pouvait payer ; puis les mauvaises années sont venues ; il a été saisi. L'amour de la terre l'a perdu. Depuis que Jacques est ruiné, on ne l'estime plus, quoiqu'il soit honnête et serviable. Il a beau rabattre les haies et creuser les fossés neufs comme pas un, les gens lui font grise mine. Le chagrin l'a assauvagi. Cela lui est égal de ne plus aller au cabaret avec du monde ; mais voir sa fille mal attifée, à dix-neuf ans, et condamnée à laver des lessives pour douze sous, voilà qui lui tourne le sang. Ceux qui lui marquent le plus de dédain, ce sont ses proches.

— On nous méprise, vois-tu bien, dit-il le soir avec amertume ; même dans la famille !

— Oh ! pas mon oncle Fleuse, toujours ! répond fièrement Louise. Les autres, ça m'est égal.

Tous deux cultivent le jardin à tour de rôle ; la jeune fille mène le long des chemins sa vache embricolée et son mouton blanc du Poitou, qui a les pattes entravées. Enfin la Ronce-Fleurie est connue pour ses abeilles. Douze ruches sont alignées en face de la bordure de lavande, posées sur des pierres plates et coiffées d'un pot renversé. Louise s'en approche sans crainte, les bes-

tioles la connaissent et volent tout autour d'elle, frôlant son visage d'une aile familière. Puis elles partent pour butiner du côté des friches; et la petite Robinette pense que, là-bas, le grand berger les protégera.

* * *

— Oui, mon oncle, ils lui ont fait de la peine, au père-grand. Allez donc le rejoindre; j'enfermerai bien vos bêtes, pendant ce temps-là.

Le pâtre silencieux, drapé dans sa limousine, franchit le seuil et s'arrête.

— Salut, Fleuse. Excuse-moi d'avoir ouvert ta porte sans ton congé. Mais tu n'y trouveras pas à redire : je suis l'aîné. Il faut, berger, que je te consulte.

L'homme des landes étend la main comme pour inviter son hôte à parler, appuie sur l'aire le bout ferré de sa houlette, s'adosse à l'armoire et ferme les yeux.

— André, reprend l'aïeul, tu ne parles pas souvent, mais on te connaît pour une personne

de bon entendement et de sage conseil. Écoute-moi donc. Ta sœur ne s'est jamais repentie de m'avoir pris, n'est-ce pas ?

Le berger touche le bord de son bonnet, comme pour saluer, au souvenir de la morte, la vision des deux enfants pendus à la même mamelle.

— Eh bien, par la mauvaiseté d'une fille qu'elle a conçue, me voilà jeté sur le grand chemin comme un mendiant. Et j'ai soixante-quatorze ans, mon frère!

Le vieillard a posé les coudes sur ses genoux; son chef tremblant retombe dans ses mains décharnées.

Une araignée heurte à coups réguliers le bois vermoulu de la solive. Un grillon, fils de l'antique foyer, crie à l'entrée d'une fente, derrière les cendres froides.

— Quand la force de bêcher la terre m'a délaissé, j'ai partagé mon bien en quatre lots, à condition que les enfants me feraient vivre. Mon aîné, qui est chargé de famille, doit me garder deux mois; le père de Louise, qui n'a plus que ses bras, me prend pour deux mois, lui aussi. Mon cadet est tenu pour le double; il s'en acquitte. Mais ma fille Buré, la plus riche de tous,

qui a l'obligation de me défrayer pendant les quatre derniers mois, ne veut plus me recevoir, à cette heure ! C'est son homme, va, qui la rend dure pareillement. Le fermier de la Jamette, depuis qu'il n'a plus rien à attendre de moi, est ennuyé de me voir en vie !

Louise Robine entre, et, sans interrompre le vieillard, vient s'asseoir à ses pieds sur l'extrémité d'un fagot.

— Ils disent comme ça que les récoltes sont mauvaises, que les charges doivent être égales entre frères et sœurs. « Trois mois, c'est bien assez, qu'ils m'ont signifié tantôt, quand je suis arrivé avec mon ballot dans leur cour ; vous ne mettrez pas les pattes chez nous avant le premier juin. » — Fleuse, ma fille et mon gendre m'ont renvoyé à jeun, en pillant leur chien sur moi !

La jeune fille se redresse sur ses genoux, enveloppe le bonhomme de ses bras, lui sourit.

— Père-grand, consolez-vous. Revenez *quant et* moi à la Ronce-Fleurie. On vous soignera bien ; votre fils Jacques sera content. Il ne manque pas de pain dans la huche ; et je suis forte, moi ; je travaillerai.

— Nenni, car je vois que vous chômez quand

je suis là. Vous vous ôtez le pain de la bouche pour mieux me nourrir... Et ça me fend l'âme, pauvres marmots !

D'ailleurs, ils me doivent les quatre mois, ceux de la Jamette : c'est écrit dans l'acte. Seigneur, moi qui ai tant sué pendant soixante années pour économiser un lopin à mes hoirs, que devenir à présent que je suis sans bien, et perclus ?...

Robine se lève. Voûté, chancelant, il brandit une de ses béquilles.

— Ah ! Fleuse, garde bien ta cabane ! Se dépouiller vivant, vois-tu, c'est pis que mourir. Les enfants qui tiennent l'héritage trouvent leur père de trop !

— Oh ! grand-père...

— Je ne dis pas ça pour Jacquot ni pour toi, ma Louisette. Les gueux sont meilleurs. Ce qui perd l'âme du monde, c'est la reluisance des écus. C'est surtout quand on en a qu'on veut en avoir ! Si seulement j'étais comme toi, berger, qui vis de rien ?... Mais, moi, plus la maladie me tourmente, et plus je me casse, plus je mange ! J'ai toujours faim. Buré n'a-t-il pas calculé que j'ai besoin de deux livres et demie de pain par jour, et que, si j'entrais à-nuit à la Jamette, il aurait deux mois de trente et un jours sur quatre à me nourrir ?

» Il me faut aussi une culotte et des chaussures ; le vilain m'a reproché d'attendre toujours à être chez lui pour faire de la dépense.

» Ils n'oublient rien, là-bas, va, pour me donner l'envie d'être mort !

De petites larmes suintent et descendent le long de ses joues ridées. Puis il considère Fleuse longuement, tristement, et s'exclame, avec un geste découragé :

— Malheur, malheur ! Tu as mal fait de m'amener céans, ma Louise. Je cherchais les bonnes paroles d'un frère, et le berger ne m'écoute seulement pas !

L'enfant lui saisit le bras.

— Excusez-moi, père-grand. Je connais sa figure, moi : les yeux restent clos et le menton tremble; c'est signe qu'il réfléchit sur ce que vous avez dit.

— Non, non. Retourne à la Ronce, toi. Je vais coucher ici, dans le fournil. Demain, — n'aie pas peur, je ne suis pas un païen, pour me détruire, — j'irai demander la pâtée aux gens de la ville. Mon chapeau est assez vieux pour qu'un mendiant le tende.

André Fleuse, par un effort pénible, sort de

son engourdissement. Il fait un pas vers la table, indique du doigt le paquet de hardes, montre à son frère Robine la porte ouverte et murmure :

— Viens.

— Où donc ?

— La Jamette.

— Ce n'est pas la peine : Buré m'a renvoyé à midi ; il est trop têtu pour se raviser.

Le berger passe un doigt sur la bricole de sa pannetière, répète : « Viens ; » et se met en marche sans s'inquiéter de savoir si ses visiteurs le suivent.

Ils le suivent.

— Je suis à bout de forces, soupire le vieillard ; nous en avons pour une heure. Que deviendrai-je quand il fera nuit, si l'on me congédie de nouveau ?

La fille de Jacques Robine jette sur son compagnon un regard plein de confiance.

— Venez, venez. Si l'oncle vous mène, n'y a pas de risque. Il voit plus loin que nous autres, allez ! Ne savait-il pas, du bout des friches, que nous étions chez lui ? Il revenait de lui-même, quand je l'ai corné ! Et, malgré le soleil, il savait bien que la pluie cherrait. L'oncle connaît les

choses d'avance; pas une fois ses brebis n'ont été mouillées; où il mène, on entre.

Tous deux le contemplent à la dérobée, puis se retournent l'un vers l'autre, voudraient en dire davantage... mais leur esprit s'arrête au bord de l'Insondé; ils hésitent devant le vague, l'expression leur manque; ils baissent les yeux et restent muets.

Le soleil, coupé par la ligne d'horizon, s'éteint derrière la croupe grisâtre des nuages en marche. Une pluie tiède tombe sur le plateau, fait bruire les feuilles mal ouvertes et tache de mouchetures étoilées le sol poudreux. La rainette égrène au faîte d'un abrisseau ses notes criardes, auxquelles répond mélancoliquement la salamandre, du seuil de sa retraite souterraine. Matinal suit de loin, d'une allure indécise, s'arrêtant, flairant les herbes, puis trottinant avec inquiétude et le dos voûté. Le berger tourne la tête au carrefour, l'aperçoit, fronce le sourcil, se baisse, feint de ramasser une pierre : le chien aussitôt fait volte-face et s'éloigne, la queue basse. Louise cependant suspend sa marche à chaque tournant, rouge et essoufflée; secoue sa main engourdie, rejette son fardeau d'une épaule à l'autre; et,

sans mot dire, rejoint son compagnon, le torse plié.

Ils descendent le chemin rocailleux qui se déroule en serpentant jusqu'au Rutin. Voici Launay, sur leur gauche, avec son merisier dans les branches duquel se juchent les poules. Devan eux, plus loin, la grande barrière qui défend l'entrée du prë. Une couronne de bois tressé la retient fixée au poteau, ses barreaux sont tapissés de ronce et d'ajonc secs. Les voyageurs muets sont passés et la referment. L'étroit sentier qu'ils suivent maintenant s'enfonce dans la prairie, perdu dans l'ombre entre deux rangées de souches. La rivière étroite coule ici; ses eaux se ridٍent mollement sous l'arche du pont effondré. Des plantes semées par le vent surgissent entre les pierres disjointes du tablier. Des chevaux, en glissant, ont fait des raies blanches sur le grès, et des plaques verdâtres sont auprès. Le père Robine tâte à chaque pas, du bout de sa canne, avant de poser sa galoche. Le sentier longe la seconde prairie, puis c'est le haut échalier. Là, les pieux sont fixés en terre dans toute la largeur du passage et couronnés d'une barre transversale. Il faut franchir l'obstacle; une escabelle,

brisée par les enfants du village, offre son appui précaire pour atteindre le sommet. Louise d'un bond s'y assied, passe une jambe, puis l'autre, et se laisse glisser. Le vieillard, au contraire, l'embrasse, se couche sur le bois rugueux, et toujours cramponné allonge avec précaution de l'autre côté ses pieds pesants. Encore vingt pas sous la voûte des arbres; les voilà dans le chemin qui contourne la base des friches. Bientôt ils auront gagné Pierre-Gaut, où s'embranche la charrière du val.

La pluie a redoublé de violence. Aucun d'eux ne parle. La nuit est venue. Enfin un chien de garde aboie dans l'éloignement. C'est Bas-Rouge, la méchante bête de maître Buré.

— Encore un peu de courage, grand-père, nous arrivons.

## III

### UNE BOUCHE INUTILE

La ferme de la Jamette, assise au creux du vallon, dessine dans la brume ses formes confuses. Une pâture close de haies vives et plantée de pommiers dont les fleurs se détachent en neige légère ; puis c'est la cour, où les amas de chaume et de fagots sont dressés en pyramides. Des flaques d'eau miroitent par endroit ; le fumier tombé des brouettes gémit et sue sous les pieds. De grandes ombres étendues au bas des murailles enveloppent de noir des silhouettes incertaines de brancards dressés. Au fond du bâtiment qui fait face, c'est une chaîne qui grince sur un rebord de mangeoire. Une truie passe son boutoir mobile sous la porte d'un bas côté, renifle et grogne. La

grange occupe une des ailes; des herses grimacent à l'entrée. Sur l'extrémité d'un bras de charrue, un point clair éclate au milieu de l'ombre : c'est un geai apprivoisé qui dort. L'habitation s'étend sur l'autre aile. Le berger, Robine et Louise vont là. Bas-Rouge, le poil hérissé, rôde autour d'eux, s'approche sournoisement pour mordre, a peur des bras qui s'agitent, s'écarte en grondant, jappe d'une voix perçante, gratte violemment la terre de ses pieds de derrière, revient par un long détour et leur barre la route en montrant ses crocs.

— Prends garde, frère, dit le bonhomme qui ne cesse de présenter son bâton à l'animal; ce chien-là est réputé mal commode.

Fleuse, sans répondre et sans prêter la moindre attention à la bête hargneuse, s'avance vers la partie éclairée du logis. Il s'arrête devant la petite fenêtre. Une soupière cassée, contenant un semis de résédas, repose sur l'appui. A travers les carreaux gras, on aperçoit confusément des formes qui s'agitent. Le pâtre gagne le seuil, soulève le loquet, pousse le battant supérieur, et, avant d'ouvrir le portillon pour entrer, promène son regard sur les habitants de la Jamette.

Ceux-ci achèvent de souper. Les aboiements du mâtin et le bruit de la porte leur ont fait lever la tête. Sous la bouffée subite de l'air du dehors, la chandelle bave et coule. Maîtresse Buré penche la tête et tend l'oreille en enlevant une épingle de son fichu pour se curer les dents. Le fermier, d'une main nerveuse, repousse en arrière son bonnet. Ses cheveux roux sont aplatis sur un front bas et déprimé. Son œil fuyant papillote; il essuie son couteau et le ferme, avec une curiosité défiante, en attendant que quelqu'un se montre. Le pâtour de douze ans, assis au bas bout de la table, mâche une bouchée énorme en se grattant la nuque et profite de l'inattention générale pour couper un morceau de fromage. Aimée Buré, la fille unique, qu'en raison de ses taches de rousseur on surnomme la *Sucrine*, empile les assiettes vides et veut se lever; mais un bras collé contre sa taille la retient. Un garçon de vingt-cinq ans, assis derrière elle sur une chaise basse, l'assaille en tapinois tout en fumant sa pipe. Deux pots de grès verni, au ventre orné d'une fleur, et la cruche d'étain chargent les côtés de la table; au centre est le plat creux où les pommes de terre bouillies cachent sous une buée opaque leur peau crevassée.

Au fond de cette pièce, un lit sans draps : ce n'est pas là qu'on passe la nuit. Par contre, l'encombrement des ustensiles de ménage fait deviner que la famille y vit à toute heure du jour. Pour qui connaît la distribution uniforme des métairies la chose est tout naturelle. Une habitation rustique, en effet, se compose invariablement de trois pièces : la *chambre*, la *lavanderie* et la *maison*. La chambre est le logement des maîtres, c'est là qu'ils couchent, ainsi que leurs enfants. Les cadeaux de noces, ou *cochelins*, en forment l'ornement; les meubles y revêtent un air de cérémonie. On ne fait pas de feu dans la chambre et l'on n'en ouvre jamais la fenêtre, par crainte de la poussière; les habitants se déchaussent avant d'entrer, se couchent sans même déplacer une chaise, et fourbissent chaque samedi les ferrures de l'armoire avec un soin religieux.

C'est là qu'ils reçoivent leur propriétaire, les candidats à la députation; c'est là que se font les demandes en mariage.

Dans la lavanderie, les seaux de lait, les pots de caillé sont rangés; la grande marmite pend à la crémaillère; les domestiques préparent dans cette pièce la nourriture des animaux.

La *maison* sert de cuisine, de salle à manger commune. Les fermiers qui ont une servante la font coucher là. C'est là aussi que tout le monde veille, de la Toussaint à Pâques.

La maison sur le seuil de laquelle s'est arrêté André Fleuse est vaste, blanchie à la chaux, carrelée. Près de la fenêtre, la table de famille, flanquée de bancs longs; devant le lit, trois chaises en jonc tressé; et dans l'encoignure, vers le chevet, une seconde table, plus petite et ronde, qui supporte les soupières à chauffer. La fermière nomme ainsi les vases où elle verse, chaque matin, les rations de soupe; après quoi, elle les enfouit dans les lits encore tièdes, pour en conserver la chaleur jusqu'à l'instant du repas. Le lard fumé et les rillettes sont placés au-dessus, sur une planche. Dans l'angle de ce support s'enfonce un piton auquel est accrochée la bassine en fer battu. Devant l'âtre, un chandelier couché, des lèvres duquel un reste de suif vert-de-grisé suinte lentement. Le coffre à linge, dit *comptoir*, occupe l'autre face, près d'un placard en bois blanc chargé de vaisselle. Entre ce dernier meuble et le pied du lit, sur des coussinets posés à terre, sont les plats de bois munis d'anses dans lesquels

on macère la *miottée*. La miottée est un mélange de cidre doux et de pain fraisé, distribué comme réconfortant aux faucheurs durant les journées brûlantes.

Çà et là, sur le carrelage, des rognures d'étoffe bleue et des brins de fil qu'Aimée a répandus en retournant sa robe d'été.

Buré, ne voulant pas adresser le premier la parole au visiteur qui l'épie dans l'ombre, dit d'une voix traînante à sa femme :

— C'est sans doute le domestique qui rentre?

— Nenni, répond tout bas celle-ci; j'ai entendu les pas, ils sont plusieurs.

Bas-Rouge se jette dans la porte, reçoit un coup de pied, bouscule la seille et détale en hurlant. Tous se lèvent. Le berger entre dans la maison.

Le fermier l'examine en dessous et essaye de sourire.

— Tiens, c'est le père Fleuse. Faut pas rester comme ça dehors. Voulez-vous boire un coup, *noute* oncle?

Le vieillard appelle d'un signe de main les gens restés dans la cour. Deux bâtons heurtent la marche avec un bruit sec suivi d'un frôlement de

jambes alourdies; Robine apparaît, et derrière lui la Louisette, ruisselante de pluie, chargée du paquet de hardes.

La face de Buré devient jaune,

— V'là ben une aute histoire! c'est encore le vieux! Que voulez-vous donc à ce soir, pisqu'on s'est expliqué à ce matin? C'est à-nuit le 1er mai, point le 1er juin; demandez plutôt à l'oncle.

Fleuse enlève les hardes que Louise a conservées sur l'épaule et les jette sur le lit. Il attire un des bancs et fait asseoir son beau-frère devant la table. Ensuite il se recule, le dos à la cheminée, et racle l'un contre l'autre ses sabots empâtés de boue.

— Vous devez quatre mois, dit-il. Faites-le souper.

Il respire avec force, comme las d'avoir parlé; regarde froidement ces gens qui l'observent avec inquiétude, et son œil errant s'élève vers les poutres. Une coloquinte est suspendue au milieu, contournée, piriforme, ponctuée d'excroissances et dentelée. On dirait la tête d'un de ces petits gnomes vus en rêve, qui ont des verrues et qui rient. L'ombre vacillante produit tout autour l'effet de cheveux soulevés par le vent.

L'innocent s'arrête à contempler cet objet fantasque et tombe en songerie.

L'homme de la Jamette, cependant, laisse percer malgré lui les signes d'une sourde colère. En vain sa lèvre dessine un sourire doucereux; son œil pâle, que n'ombragent cils ni sourcils, lance par instants de fauves éclairs. Il se lamente d'une voix contenue, afin d'être entendu de Robine, mais non du berger.

— Quel malheur! nourrir une personne quatre mois durant, sans qu'elle travaille! Autant vendre tout de suite ma bricole!

— C'est dans l'acte, tu sais bien, ma fille? fait doucement observer le bonhomme en se tournant vers la fermière; car il n'ose engager la discussion contre son gendre.

— L'acte! l'acte! répond la femme tout en essuyant la table du coin de sa cotte; c'est tout de même pas juste, du moment qu'on est quatre frères et sœurs! Les autres années, vous veniez en juin; pourqué qu'on a changé les affâres?

Elle montre le poing à Louise, qui, saisie d'une subite tristesse, reste appuyée contre le comptoir.

— Feignante, va! c'est la faute à ton père, tout ça. A présent que vous avez mangé votre frus-

quin, faut que les autres payent à votre place!

Buré, auquel l'indifférence du berger rend quelque courage, marche de long en large, ferme la porte, l'ouvre et la referme :

— Nous ne sommes pas en état de nourrir ainsi le monde. La jument pècharde vient de pouliner, mon laboureux est chez ses parents pour un baptême; ai-je du temps à moi?... D'ailleurs, ren ne se vend, les pommes ont manqué... Y a pas moyen. Qu'il s'en aille!

L'excès même de cette dureté réveille quelque pudeur chez la femme.

— Voyons, le père ne peut toujours pas s'en aller ce soir, à une pareille heure. Je vas voir, s'il reste de la soupe.

— Ah! ouiche, de la soupe! Et des tapées de fricot, aussi; car il s'en charge, celui-là, de tout dévorer!

Le vieux Robine, accablé de douleur, courbe la tête. Une de ses béquilles lui échappe et glisse. Nul de ceux qui l'entourent ne se baisse pour la relever.

La chute du bâton arrache le berger à sa somnolence. Il abaisse le regard, prévient Louise, qui s'est approchée et ramasse la canne. Après quoi,

il interroge de l'œil tous les visages et fixe vaguement son neveu Buré :

— T'as son bien; soigne-le.

Cette voix caverneuse, ces paroles simples prononcées presque bas avec une surprenante lenteur, ont quelque chose de saisissant. Pas de menace, rien d'ému; les mots tombent de la bouche du pasteur, étouffés et profonds, comme s'ils venaient de plus loin. Un souffle de peur involontaire passe dans la maison. Le chien n'aboie plus. Le petit vacher prend ses chaussures dans sa main et s'en va nu-pieds.

— Aimée, ordonne tout bas la maîtresse, fais le lit de ton grand-père. Les bons draps sont à gauche.

Le paysan aux cheveux roux s'est assis dans un coin où il aiguise par contenance son couteau sur une pierre; mais sa pensée est ailleurs. Ce maudit gardeur de moutons lui trouble la cervelle. On ne sait jamais ce qu'il pense, ce sournois-là... Impossible de le regarder en face! Ça gêne qu'il soit là, et le courage manque pour lui donner son congé. On aurait bien envie de lui dire son fait, mais à peine s'il a lâché une parole qu'on reste tout interloqué.

Buré pense encore à autre chose : il comptait sur la résignation du vieux Robine. Mais, à présent, après cette explication devant témoins, s'il renvoie le beau-père, ne sera-t-il pas mené devant le juge? Or il perdrait, puisque le notaire a mis « quatre mois » dans l'acte. Ça ferait encore des frais!

N'importe, il en courrait peut-être la chance... Mais, dès lors que le berger se mêle de l'affaire, il n'ose plus. Non, non, il ne veut pas entrer en fâcherie avec Fleuse, parce que celui-ci a une maison et un champ et déshériterait *vanquiers* sa nièce de la Jamette; et puis, surtout, parce que... eh bien, parce qu'il ne dormirait pas tranquille, si son voisin le berger le prenait en grippe!

Alors mieux vaut endurer Robine.

Mais cette perspective de nourrir une bouche inutile, de dépenser sans que ça rapporte, l'exaspère. Une lutte terrible s'engage au fond de lui-même. Il épie le pasteur d'un œil craintif, puis darde sur l'aïeul un regard de haine. Son visage glabre se contracte. Il serre ses lèvres minces, comme pour empêcher son idée de sortir.

Enfin l'homme se lève, s'approche de la table,

examine son beau-père qui soupe, parle d'une voix calme :

— Eh ben, papa Robine, vous voulez donc absolument loger comme ça chez nous? On est gueux, allez, vous ne serez guère ben.

Il retire doucement le pain des mains de sa femme pour couper lui-même le morceau.

Entre temps, Louise de la Ronce-Fleurie s'est avancée vers le grand garçon qui tout à l'heure tenait Aimée par la taille. Elle est pâle; ses mains, cachées sous son devanteau, tremblent.

— Bonsoir, Langevin. Ça vous a dérangé, dites, que nous venions ce soir à la Jamette? Vous ne vous y attendiez pas?

Le jeune homme, déconcerté, ricane avec affectation pour cacher son malaise. Il paraît fort occupé à débourrer sa pipe.

— Moi? réplique-t-il. Ma foi, c'est tout le contraire. Rien ne me plaît mieux que de me trouver en vout' compagnie.

— Allons, faut de la franchise : vous aviez encore plus d'agrément à badiner avec ma cousine sans qu'on vous dérange.

— Qué que t'as à lui réclamer, à ta cousine? interrompt aigrement la *Sucrine*, qui tout en



100027 10022

battant la paillasse, a saisi au vol un lambeau de la phrase chuchotée par Louise.

Celle-ci se retourne en essuyant une larme:

— Ne t'inquiète mie: je parlais à Langevin. J'en ai peut-être le droit?...

— Tu peux ben causer avec qui tu voudras, et rester chez toi *itou;* j'allons point te chercher.

— En vérité, non! s'écrie la fermière; et même, si cela te fait plaisir de décamper, la mijaurée, tiens, v'là la porte. Va-t-elle venir nous chercher querelle, celle-là, à présent?

Tous ces gens, qu'étouffait leur irritation comprimée, éprouvent un vif soulagement à décharger leur mauvaise humeur sur cette victime sans défense.

— Que signifie ce tapage-là? demande Buré. Va donc ramasser les sous que ton père a semés par les chemins, la belle demoiselle, et fiche-nous la paix ici!

Fleuse le regarde: aussitôt il ajoute, d'une voix adoucie:

— Je n'aime point les disputes, moi. Faut te taire, tu casses la tête à ton grand-père.

Louise, qui n'a pas prononcé une parole, s'ap-

proche du berger et lui touche le bras. Le grand Fleuse traverse la maison, de son allure automatique, et ouvre la porte.

— Restez-vous à la Jamette, vous? demande la jeune fille en s'adressant à Langevin d'un ton empreint d'amertume.

— Non pas, je vais coucher à Panon. Peut-on vous faire un bout de conduite?

Elle l'attend. Le garçon, fort indécis, fait à la grosse Aimée un signe d'intelligence, s'avance pour l'embrasser... Louise attend toujours. Il hésite, se trouble, s'éloigne. Tous trois sont enfin dans la cour. Bas-Rouge glisse hors de son trou creusé au pied du chaumier et les accompagne en grondant jusqu'à la barrière de la pâture. Après quoi, il s'accroupit et hurle à la lune.

Buré a rudement fermé la porte sur les talons de Fleuse. Il revient vers la table, le visage méchant, les bras croisés; mesure de l'œil ce qui reste de pain, étouffe un juron et répète:

— Quatre mois comme ça! Pourquoi êtes-vous revenu?...

Le père Robine étend ses bras près de l'assiette vide. Il se lamente.

— Hélas! faut-il voir sa famille pareillement désunie par l'intérêt! Que la mort tarde à venir!

Le fermier lui serre le poignet et murmure sourdement:

— Quand on n'est plus bon à rien!... A votre place, au lieu de dévorer mes enfants, j'aurais la fierté de prendre la besace, moi.

— Mon Dieu, mon Dieu!

— C'est ce brigand de berger qui vous soutient. Le mauvais grippe-sou! Que le diable vous emporte tous deux!

— Mais tu as eu ton lot dans le partage; le meilleur, même, sâ-vous pas? dis-y donc, ma fille!

— Vot' fille n'a rien à dire, c'est moi le maître, et je commence à être las, prenez-y garde, à être las de vous rempli le ventre!

Robine se redresse péniblement.

— Ah! mon rhumatisse, mon rhumatisse!

## IV

### CHAGRIN D'AMOUR

La pluie a cessé. Les dernières gouttes de l'averse pendent au bout des rameaux, en larme allongées; au moindre souffle, elles glissent mollement; l'herbe haute s'incline sous la chute et crépite. De fraîches odeurs montent et s'épandent; les petits oiseaux, en sursaut réveillés, changent de branche d'une aile pesante. Le ciel, chargé de nuages à l'horizon, montre au-dessus du Rutin ses étoiles pâlissantes. De gros cailloux au dos mouillé reluisent au bord du chemin.

— Votre oncle marche plus vite que nous, Louisette. Vous plaît-il de le rejoindre?

— Non, je m'en vais tout droit à la Ronce, par

les sentes. Mon oncle, d'ailleurs, a envie de s'éloigner tout seul; faut le laisser.

Langevin, embarrassé de son personnage, se met à siffloter. La fille ralentit le pas.

— Je ne m'attendais guère à vous trouver là, Marin. Vous m'aviez dit adieu pour six semaines, hier à la relevée; je vous croyais loin.

— Je me suis ravisé. Vous savez, quand on fait le commerce, y a d'aucunes fois des contremarches.

Elle s'arrête tout à fait.

— Vous ne savez pas encore bien mentir, vous mâchez les mots comme un bègue. Autant vaudrait dire tout uniment : « Je suis resté par tromperie. » Je vous ai bien vu, allez, qui teniez ma cousine *à brassée*. Votre idée, à présent, est par là!

Le gars proteste d'un air niais et contraint. Louise fond en larmes, se cache le visage dans un coin relevé de son tablier et d'un pas mal assuré poursuit sa route.

Il regrette d'être sorti avec elle pour essuyer des reproches, mais n'ose la quitter et suit machinalement.

Tous deux, l'un derrière l'autre, arrivent à

l'endroit où il y a des buissons d'aubépine et un troëne fleuri, avec un rossignol sous les jeunes pousses, qui dit sa chanson de printemps.

— O Marin, s'écrie-t-elle, pourquoi m'avez-vous fait accroire ce qui n'était pas? J'étais si tranquille à ma Ronce, ne demandant rien à personne et le cœur en paix! Vous m'avez parlé d'amitié, comme je cueillais des pâquerettes au pied de la butte... N'est-ce pas que je chantais, moi qui pleure ce soir? Et vous êtes revenu quand je pesais mon miel; et au lavoir, et tous les jours... J'étais sans malice, dites? Je ne comprenais seulement pas vos propos. Et je ne me laissais pas accoler, moi, comme la grosse Aimée! Vous aviez l'air si franc et si content, vous!... Le goût d'être ensemble m'a pris petit à petit, sans que je m'en aperçoive. Jamais je n'en ai cherché plus long. Si vous n'étiez plus revenu, à ce moment-là, ça m'aurait fait grand deuil ; seulement j'aurais gardé la chose pour moi, Langevin. Mais vous m'avez demandé d'être votre femme; alors j'ai mis toute mon espérance en vous. Ne vous en souvient-il plus, à cette heure? Je reconnaîtrais l'endroit les yeux fermés, moi! J'allais porter du pain à l'oncle, un matin, par le

givre; vous m'avez rejointe le long des cytises du vieux guéret. Un corbeau s'est envolé à notre gauche durant que vous me disiez bonjour; j'ai eu peur; on était sous le frêne fendu; vous m'avez rassurée si doucement! Une ramée à rez de mon épaule; je la cassais par petits morceaux, sans y prendre garde, tout en vous écoutant; et vous, qui m'aviez déchargée de mon pain, et qui écrasiez du bout de votre pied une motte de terre gelée, au bord de la chaintre!... Vous m'avez longtemps priée, dame, car je n'avais pas la hardiesse de dire ma pensée; mais, quand il a fallu se quitter, Marin, vous aurez beau faire : nous nous étions promis le mariage par serment, devant le bon Dieu, qui n'oublie rien!

» Je vais avec vous depuis ce temps-là, contente et le front haut. Que vous soyez près ou loin, je vois votre image au pied du lit, avant de m'endormir. Nous devions être publiés à la Toussaint, après la vendition des récoltes. Ai-je menti d'un mot, voyons? Et voilà qu'à peine les pommiers fleuris, vous me délaissez! Ah! s'il vous faut une fille riche, je vous approuve de me manquer de parole, car je n'avais rien à donner, moi, que mon cœur et mon amitié. Mais vous auriez dû

m'en prévenir plus tôt, par compassion... Aujourd'hui, ça me fait trop de mal !

— Pardi, Louisette, tu te fais de la bile ben mal à propos. Pasque j'ai *gingué* ce soir un brin avec la Aimée, y a-t-il de quoi se mettre pareillement la cervelle à l'envers ? Je n'ai pas de mauvaise intention, ma pauvre fille ; mais la jeunesse est la jeunesse, et, quand on va dans les fermes pour faire des emplettes, faut pourtant ben complaire aux gens.

— Taisez-vous, Marin ; c'est plus triste d'entendre ça que de n'entendre rien.

— Voilà pourtant une chose sûre et certaine : je vous aime de tout mon cœur comme par le passé. J'avais un peu bu, voyez-vous, n'y a pas d'autre raison ; et puis la Aimée m'endoctrine. C'est toujours elle qui commence.

— Preuve que vous y allez souvent.

— Je ne dis pas ça.

— Retournez-y à votre gré ; votre parole vous est rendue. J'ai de la fierté, sachez-le. Les filles comme moi ne partagent pas avec d'autres. Vous me deviez tout, vous, car vous aviez tout. Oh ! oui, tout !...

Un si grande douleur s'empare d'elle, que ses

sanglots l'étouffent : elle se laisse choir, désespérée, sur le revers du talus.

— Louisette, Louisette, reviens à toi !... Puisque je te jure que je n'ai point changé ! Un gars de mon âge qui badine, ce n'est ren, ça ! Me lairras-tu partir pour des mois et des semaines sans que le bon accord soit entre nous ? Ote donc tes mains de comme ça, que je te baise.

Son embarras le paralyse, il se penche avec gaucherie. La jeune fille murmure :

— Ah ! il n'avait pas cette voix-là, sous le frêne fendu...

Mais, accablée, inerte, elle ne le repousse que mollement. Il l'attire à lui. Soudain, Louise le saisit par le collet de sa blouse, l'étreint, cherche à voir ses yeux dans l'obscurité ; un étrange frisson la secoue.

— Fais-moi le serment que tu n'en as pas embrassé une autre ce soir, de la même façon, en lui glissant les mêmes flatteries !

Il balbutie, hésite, essaye de rire en répétant : « Que t'es bête, que t'es donc bête... » Louise le repousse, se prend le front à deux mains, lui crie avec égarement :

— Laisse-moi, va-t'en, je suis ta risée ! Tu m'as trompée, laisse-moi !

Et elle s'enfuit, chancelante, à travers la plaine.

Langevin, interdit, penaud, demeure cloué sur place. Il se gratte l'oreille, réfléchit. Sans comprendre qu'il a blessé le cœur d'une fille délicate, il sent que cette fille vient de froisser son amour-propre.

— Me voilà bien rembarré. Des lubies, quoi ! Ça lui passera, faut crère. N'importe, la chose me déplaît. Mais, quand je courrais après elle, je n'y remédierais point, elle est butée. Il fait noir comme dans un four, le mieux est d'aller se coucher.

Tout soucieux, il enfile le sentier et chemine à grands pas au milieu des ténèbres. Qui l'entendrait, un quart de lieue plus loin, chanter à tue-tête, le prendrait pour un balourd insensible. Erreur : il regrette, mais il chante pour se rassurer au bruit de sa voix ; il a peur. Peur de quoi ? Il n'en sait rien ; c'est précisément cet Inconnu qui lui cause un battement aux tempes. L'homme éprouve une mystérieuse épouvante dans le noir, et la solitude rend insupportable son émoi. Qu'un paysan supérieur en force traite Langevin de poltron en

plein soleil, celui-ci répondra sans barguigner par un coup de poing; mais, dans l'obscurité, le seul bruit d'un mulot sur les feuilles lui coupera les jambes. La présence d'un enfant de quatre ans pendu à sa main suffirait à le rassurer; mais, au fond de l'isolement funèbre, l'inquiétude naît et se fait angoisse. Il a la persuasion que le vide est habité. Le silence bourdonne, des respirations chaudes passent dans l'air; l'ombre, loin de ses semblables endormis, recèle des êtres surhumains qui l'observent et le suivent. L'instinct l'avertit qu'il coudoie des invisibles. La nature a revêtu un aspect nouveau pour les habitants nocturnes... Les branches ne craquent pas ainsi au cours de la journée; une pierre roulante ne fait pas couler sur le front, à midi, cette sueur soudaine. L'homme effaré qui s'arroute n'ose regarder derrière lui : il a peur de voir... En vain, pour se dérober à l'oppression, il tente de songer à ses affaires, d'arrêter son idée sur des sujets riants : la curiosité des ténèbres reprend aussitôt possession de lui et charge ses épaules d'un poids accablant. Il voudrait parler, pour se rejeter dans la vie réelle; mais sa gorge est trop sèche; et, d'ailleurs, si l'*on* allait lui répondre ?... Alors il

chante; la violence de l'effort rend l'effort possible, et sa voix ira si loin, qu'elle parviendra à quelque oreille humaine : ce sera le lien renoué, l'évasion du cauchemar. Il y a plus : celui qui chante de peur, chante pour s'empêcher d'entendre. Les gens de la campagne ont tous l'habitude d'aller seuls, la nuit, par des endroits déserts; mais tous en éprouvent le même effroi, dans tout pays et à toute époque, sans jamais s'en guérir. Ils s'en plaisantent entre eux, au grand jour, et, là, les plus craintifs rient le plus fort; mais, la nuit, on ne les surprend jamais sans que leur voix soit altérée; et les uns comme les autres, bien qu'affectant le ton gouailleur, confessent invariablement que tel carrefour a plus mauvaise mine que tel autre, ce qui est la confirmation du phénomène de leurs terreurs. Tous évitent de passer là lorsqu'ils sont sûrs qu'on ne le saura pas; et, s'ils y passent, ils chantent plus fort.

Langevin courait presque, car la vallée et les plateaux ont eu de tout temps la réputation de lieux hantés. Rien ne le molestait plus que d'avoir peur, parce que c'était un *dégourdi*, se moquant fort des autres et leur inspirant la

crainte; mais ses beaux raisonnements tombaient à plat au soleil couchant. Non qu'il fût *humainement* lâche, même la nuit : dix malfaiteurs apostés l'auraient trouvé prêt à la lutte; mais il se serait précipité dans cent pieds d'eau plutôt que d'affronter un rayon de lune inexpliqué. Le grand garçon avait donné jadis une preuve frappante de son caractère, fait d'un amalgame de force et de faiblesse. Ayant en horreur le métier de soldat qui l'enlèverait pour sept ans au pays et à la vie rustique, appréhendant peut-être aussi les boulets de canon qui rendent manchot ou pis encore, il se livra avec une énergique patience à un rebouteur marchand de drogues nuisibles; jeûna, se purgea, endura mille souffrances pour obtenir de se présenter avec les apparences d'un poitrinaire devant le conseil de révision. Il arriva hâve, la poitrine rentrée, maigre, secoué de la tête aux pieds par une toux de vieillard. Ces messieurs, bien arrondis dans leurs vêtements amples, considérèrent avec mépris ce paysan tout nu dont les os saillaient et qui écarquillait les yeux en retenant son haleine. Le maire, qui soupçonnait quelque chose, ne dit rien. Le préfet déplora l'abaissement de la moyenne de force

chez nos conscrits, et cita Malthus. Le conseiller général prit un air paterne et fit remarquer que son canton ne fournissait jamais d'aussi vilains types.

— Rachitique ? interrogea le capitaine de gendarmerie.

Le médecin-major tâta quelque peu, tapa quelques coups d'index et prêta l'oreille, fit respirer et tousser le sujet.

— Impropre au service, conclut-il au bout de deux minutes. Celui-là est pour la chute des feuilles. Au suivant !

Marin faillit s'évanouir de joie. Pendant qu'il se rhabillait, dans la pièce voisine, un de ses camarades, mécontent de ce qu'on l'eût forcé à se laver, murmura en ôtant sa chemise :

— Sapré chanceux, va ! J'ai calé, moi ; les remèdes me faisaient trop vomir.

Ces choses-là sont toujours connues, tôt ou tard. Marin Langevin ne fut pas soldat, et passa pour une forte tête. Ses relations avec le guérisseur lui donnèrent la réputation d'un gars qui connaît des recettes, qui en sait long ; l'aplomb vainqueur que lui inspirait sa réussite accrut l'opinion qu'on se faisait de son personnage.

Joignez-y qu'il savait lire et écrire, ce qui constituait une vraie supériorité dans les campagnes du Maine il y a vingt-cinq ans. Or on admirait à chaque instant entre ses mains des livres étonnants, plus gros que des almanachs, qui dévoilaient l'art d'expliquer les songes, le moyen de colorer les fleurs à volonté par l'arrosage, et la façon de prédire le temps une année d'avance.

— Savez-vous comment que ça s'appelle, ces écritures-là ? demandait une ménagère intriguée.

— Ça ? c'est le grand et le petit Albert, pardi ! répondait le pochetier du moulin sans attacher l'idée même la plus vague au titre qu'il citait d'un air important.

Le soir, autour de la chandelle fumeuse, les bonnes gens se groupaient émerveillés, à moitié couchés sur la table, la bouche ouverte ; et Langevin, debout devant eux, sortait de sa poche un grand jeu de cartes aux figures cabalistiques pour faire des tours. Avec les jeunes filles, il essayait d'appliquer ses notions rudimentaires sur la combinaison des lignes de la main et sur la bonne aventure au marc de café. Ses livres lui provenaient des colporteurs et sa science orale des marchands divers qu'il rencontrait dans ses

tournées, car il menait par profession une vie nomade. Comme son père était maréchal et sa mère couturière, nul ne l'avait poussé vers la culture, et son humeur volage ne s'était pas accommodée du séjour fatigant à la forge. Dès l'âge de quinze ans, il courait de ferme en ferme pour acheter les vieux chiffons et les peaux de lapin, qu'il rapportait chaque lundi à un revendeur de Mamers. Harassé de fatigue sous le poids de son bissac, il perfectionna l'industrie ; construisit avec l'aide de son père une charrette à bras ; élargit le cercle de ses opérations et fit des affaires d'os et de ferraille livrés au poids. Sa mère ayant hérité d'une maison au bourg de Panon, la maréchalerie y fut transportée et Marin s'éloigna ainsi de deux lieues. Mais sa clientèle était faite, ses amis nombreux autour de Saint-Longis ; il continua d'y rôder presque toute l'année, couchant dans les métairies et laissant, d'étape en étape, les dépôts de ses marchandises dans quelque coin des greniers amis. Le goût du brocantage se développa chez lui ; il acheta le miel et la cire de ceux qui élevaient des *mouches ;* se chargea à l'occasion de recrépir les ruches ; fabriqua des boulettes pour la destruction des

souris, et fit passer leur lait aux chattes sans collier de bouchons. Partout le bienvenu, il intéressait tout le monde et faisait rire, aidait les filles à puiser de l'eau, renseignait les agriculteurs sur la hausse ou la baisse des denrées. Les gamins couraient après lui pour avoir un pistolet de sureau chargé d'un morceau de pomme de terre. Le gagne-petit menait de la sorte une vie agréable, promenée dans un rayon de cinq ou six clochers. Il y avait en lui du bon garçon et du vagabond, de l'insouciant et du rapace, du poltron et du tapageur. Assez chétif en dépit d'une solide charpente, car les drogues dont il s'était gavé à l'âge de la conscription avaient laissé en lui des traces durables; il buvait peu, fuyait la bamboche et prisait médiocrement les assemblées, où il faut toujours se battre et manger de la charcuterie. A vingt-six ans, voyant ses camarades établis, il ambitionna de posséder, lui aussi, son ménage, avec une compagne de son goût qui l'attendrait, souriant, sur le seuil, au retourner de ses pérégrinations. On se lasse de pincer la taille des servantes au coin des charrières, de colporter les mêmes propos au fond de toutes les lavanderies, d'écouter en fumant les donzelles

qui chantent avec des nasillements de canard l'air de *Madame la mari-é-e.* Qu'il serait plus doux de remiser la petite guimbarde dans une maisonnette à soi! de trouver, après une averse, ses nippes de rechange bien en place et d'entendre dire aux passants :

— C'est ici que niche le gars Langevin...

Tandis qu'une femme de bonne humeur jetterait, sans faire un tas de simagrées, une poignée de menu bois dans le foyer, et ferait mitonner la soupe, avec un mioche dans son giron.

## V

### LE MARCHAND DE MIEL

Dans cet état d'esprit, il rencontra Louise de la Ronce-Fleurie, dont plus d'une fois, devant lui, on avait vanté la sagesse; lui adressa, de prime-saut, des plaisanteries bêtes, selon l'usage; la trouva ignorante, ingénue, restant bégaude si le badinage tournait à la mauvaise *vire*, et, sur tout le surplus, de bon entendement. La jouvencelle passait pour être un tantinet visionnaire; mais son parler avait telle douceur, son enfantine façon d'expliquer les choses respirait si grande gentillesse, qu'on n'avait guère envie de se gausser d'elle en l'écoutant, et qu'on y repensait malgré soi après l'avoir quittée. Celle-là n'avait la mine ni les manigances des évaporées qui

criaillent, en menaçant de leur parapluie; on serait bien resté une demi-journée avec elle sans la toucher. Cette Louise sentait bon, à force de porter deça delà des brassées de fleurs; toute mal attifée qu'elle fût, le raccommodage donnait un air soigneux à ses pauvres hardes, et sa gueuserie avait naturellement une fierté décente qui n'induisait qu'aux pensées honnêtes. Ce n'était toutefois pas une gamine, et, lorsqu'on la chiffonnait sur certains articles, il n'y faisait pas trop bon. Non qu'elle se tournât la cervelle, comme d'aucunes, pour l'intérêt ou la gloriole; son dépit n'éclatait que contre les gens à double visage et contre ces lâcheurs de bourdes qui riraient du Père éternel plutôt, que de garder leurs moqueries en poche. Elle se fâchait principalement à l'occasion de son oncle Fleuse. Quiconque traitait d'innocent le vieux berger était promptement remis à sa place.

— Il a plus d'esprit que vous et vaut mieux aussi, entendez-vous ça! s'exclamait-elle en redressant sa taille rondelette.

— Que trop d'esprit, ma fille, sur ce que le monde raconte, puisqu'on le soupçonne d'être sorcier, ton oncle!

— C'est bon, c'est bon; vous avez habillé un sot, ce matin ! Si mon oncle voit ce que vous ne voyez point, c'est avec des yeux de chrétien, sachez ça! Et il voit clair. On n'en dira pas autant de vous, qui prenez des vessies pour des lanternes!

Et, là-dessus, le querelleur s'en allait quinaud.

Par exemple, jamais la Louise ne se fâchait alors que les méchancetés tombaient sur elle. Soumise et patiente, elle laissait dire.

On aurait juré, à la voir dans ces moments-là, que sa pensée préférait meilleure occupation, et, comme celle du berger, montait ailleurs. Langevin, que l'habitude avait rendu conteur de fleurettes, fit entreprise de l'enjôler; mais il y perdit sa peine ; et, tout au contraire, par le contentement qu'il goûtait en la compagnie de cette mignonne, s'englua lui-même de la tête aux pieds. Le dimanche matin, en guise de courir à droite ou à gauche, il arrivait dare dare aux alentours de la Ronce-Fleurie, et s'en venait dire d'un ton craintif :

— Vous agrée-t-il que j'aille aux champs quant-et vous?

La brave petite garçette, qui ne connaissait

rien aux arrière-pensées sournoises, s'y accordait volontiers. Elle n'appréhendait rien, ni gens ni choses, sachant que celui qui fait mal est toujours vu, même s'il est seul, et qu'il y a dans l'air on ne sait quoi de toujours prêt à défendre les faibles. Elle dévalait donc, tranquille et confiante, tenant sa vache *caille* en laisse; Marin rompait une baguette de coudre et lentement la découpait en spirale avec sa serpette. Ils causaient de toute sorte de choses, poussant les petits cailloux devant eux.

— Je suis las de rouler ainsi d'un bout de l'année à l'autre, racontait le garçon. Quand on va sur ses vingt-sept ans, le temps arrive de songer au mariage. Mon idée serait de louer un petit *endrèt*, avec quelques journaux de terre. Je laisserais le chiffon pour prendre la pelle. D'ailleurs, ces années-ci, y a queuques sous à gagner sur les chanvres.

Un autre jour, il vantait insidieusement l'élevage des abeilles. A mesure que ses intentions se fixaient, il se déclarait davantage, tout en biaisant. Enfin, ils échangèrent la grande promesse, sous le frêne fendu. Mais Louise, se ravisant tout à coup, à l'instant où ils se séparaient :

— Attendez-moi ici, Langevin, fit-elle; j'ai dit oui trop tôt. Ce ne sera *pour de vrai* que quand j'aurai consulté mon oncle.

L'amoureux fut mal satisfait, car le berger ne lui plaisait guère. Il avait peur de lui, était jaloux, — à son insu, — de ce que le vieillard passât pour plus savant; s'en moquait aigrement, en arrière de sa bonne amie, et redoutait le jugement de l'innocent. Toutefois il s'assit sur une pierre et attendit (sans trop grommeler, car il était féru de la belle manière) que sa promise revînt du Puits-à-l'Anglais. Lorsque enfin elle reparut :

— Eh ben, qué qu'il en dit?

Louisette rayonnait.

— Il n'a rien dit du tout. Mais je lui ai conté nos affaires; il m'a écoutée avec attention, les mains étendues sur ses cuisses, les yeux fermés; s'est descendu en lui-même, pour consulter sa sagesse, puis m'a touchée à l'épaule, ce qui signifie qu'il est consentant. Langevin, c'est bien oui, à cette heure.

Elle se laissa embrasser ce jour-là; elle était promise.

Le galope-chemins aima de tout son cœur l'en-

fant de la Ronce-Fleurie, mais ne sut pas la connaître. Tous deux étaient paysans du même terroir, menant même vie apparente; mais, quoi qu'ils en eussent, il y avait en lui du lourdaud, en elle de la sensitive. Leurs sabots clapotaient dans la même vase croupie des ornières; mais l'esprit de la fille s'envolait, inconscient, vers les visions immaculées, alors que la pensée du gars rampait dans le brouillard des appétits rustiques. Il se conduisit bien envers elle; on l'admirait même de chercher femme chez « ce panier percé de Robine »; mais il reprit, en attendant le mariage, son existence insouciante.

— Viens donc rigoler un brin, conseillaient les jeunes gens. Faut jouir de ton reste. On t'attend à la veillée pour tirer les cartes.

— Ma foi, j'y vas; ça me récrée. On dit que je ne suis plus bon qu'à garder les vaches. En route!

Les filles, depuis qu'elles le savaient amoureux de Louise, le lutinaient. Il leur prenait les jambes dans la grange, moitié par fougue, moitié par politesse. Aimée la rougeaude enrageait de voir un luron si fringant dans la dépendance de sa cousine, cette « maigriotte sans le sou ». Elle prit à tâche de l'agacer, de l'attirer à la Jamette, de

jouer le tour à la Robinette, comme elle disait. *La Sucrine* minaudait à sa façon, faisait la délurée, frottait ses taches de rousseur au petit lait, le chatouillait dans le dos; le garçon ne fut pas inconstant, mais s'amusa volontiers à la bagatelle.

— Encore six mois de bon temps, disait-il, et je te détellerai. Ça ne fait pas de mal à ma promise, ces gingueries-là, puisqu'on se marie à la Toussaint.

Il était de bonne foi. C'est toujours ainsi. En amour, l'homme est inférieur à la femme; susceptible de probité, de délicatesse non. L'homme aime, la femme seule sait aimer. Considérez deux fiancés : *Elle* a fait une religion de son attente, s'isole dans sa ferveur; sa vie offerte demeure comme suspendue. *Lui*, au contraire, plus soucieux de prendre que de donner, se dépense dans l'action, ignore les abdications caressantes; dès lors que son dessein final est honnête, il s'admire, s'absout et fait l'école buissonnière. Aveugle en son égoïsme, il ne comprend de cette femme attentive ni les secrètes exigences, ni les jalousies touchantes, ni les soudaines alarmes. Il la froisse sans y prendre garde, l'effraye sans y songer, la rend triste en l'étonnant; son exubérance profane

ce recueillement; son attachement à la vie vulgaire ébranle cette abnégation. Puis, à l'heure de crise où la chute d'une illusion prend les proportions d'un écroulement, le juge apparaît dans la femme. Juge excessif. Elle voit trop noir, ayant vu trop bleu. Le géant d'hier lui semble nain; le soupçon à ses yeux se change en preuve, la faute en crime.

Quelque chose maintenant gît entre eux, que l'homme a renversé en se jouant. Pour lui, ce n'est qu'une vaine chimère; pour elle, c'est l'amour trahi qui expire. Ils se trompent l'un et l'autre; mais une blessée est à terre, qui les sépare; la confiance. Lui rendra-t-on la vie? Sa plaie du moins saigne pour longtemps.

Partout où battent des cœurs jeunes, ce drame s'agite; parfois raffiné, gazé sous les nuances, amolli par le régime compliqué des petitesses mondaines; parfois brutal, mordant et cruel, dans le milieu primitif des sentiments simples; tantôt traduit en longues élégies, tantôt subi en silence; déception expliquée ou douleur inconsciente... Mais il existe ici et là, toujours vrai, éternel comme l'humanité.

*
* *

Tandis que Marin Langevin poursuivait sa route en chantant de peur, Louise de la Ronce-Fleurie courait comme une folle à travers la plaine, dans la direction du Puits-à-l'Anglais. Les ténèbres ne l'effrayaient pas, elle; c'est du fond même de son âme que lui venait l'épouvante. Aimer un parjure? Oh! non. Mais comment l'oublier, après s'être habituée à ne penser qu'à lui? Elle s'élançait plus vite, plus vite encore, pour ne plus voir sa peine en face. Il lui fallait la cabane du berger, son cher refuge: le bras du bonhomme, sur lequel elle poserait son front afin de pleurer mieux; un regard ami du silencieux, pour lui donner un peu de courage...

Elle arrive haletante. La porte est close, le logis sans lumière, la bergerie vide; André est reparti avec son troupeau, pour la nuitée.

— Où il est, j'irai, dit-elle.

Sans reprendre haleine, elle tourne la maison, traverse l'ouche, gravit le monticule et s'enfonce

dans le désert sombre. La voix plaintive du vent passe sur la lande, les buissons maigres s'inclinent sans bruit autour d'elle. Elle va. Plus loin, des ombres éparses glissent dans la nuit, profils incertains qui disparaissent ou se changent en rondeurs ternes. Les moutons! On dirait d'un branle de pierres blanches. Au milieu, une ligne noire se détache, longue et mince, pareille à un tronc sans branches.

— C'est lui. Mon oncle, attendez-moi.

Elle court. Le bouc vient au-devant d'elle à petits pas, la tête baissée, ombrageux; l'évente, s'arrête et chevrotte.

Fleuse n'a pas bougé. Il regarde, à ses pieds, le dos nu de la friche. La lune a reparu dans une éclaircie et répand ses rayons blafards. Des nuées rapides que le vent balaye s'allongent au-dessous, déchiquetées et transparentes; elles ont fui; d'autres viennent et les suivent, allumant dans la nuit d'étranges oppositions de lumière et d'obscurité. Et l'ombre onduleuse des nuages rampe sur le steppe morne, avec des formes de bêtes inconnues. Les yeux et la pensée du berger sont là.

— O frère de ma grand'mère, écoutez-moi! Si je viens devers vous à l'heure où la vue des

vivants vous moleste, c'est que j'ai bien de la peine! Mon cœur est dans l'affliction, me voilà sans force; je suis venue quérir une bonne parole.

Le vieillard ne fait pas un mouvement; ses deux mains restent appuyées sur la grande houlette; il murmure d'une voix gutturale :

— Laisse-moi.

— Hélas! Et que deviendrai-je?... Mon père dort, engourdi dans sa fatigue; et, moi, je ne saurais goûter le sommeil, puisque celui que tant j'aimais m'a trahie! Ne savez-vous donc pas, vous dont les yeux voient si loin, que Langevin, mon promis, me délaisse pour faire l'amour avec ma cousine de la Jamette; que mes espoirs se sont envolés dans le brouillard comme des hirondelles d'automne; et que la joie est fanée dans le fond de mon cœur? Ah! dites-moi ce qui m'apaisera, car je ne veux pas laisser mon amitié à l'homme du mensonge; et pourtant la reprendre surpasse mon pouvoir!

Le berger suit toujours de l'œil l'ombre des nuages fuyants; il dit, comme se parlant à lui-même :

— Fumée.

Louise s'approche, appuie contre la blouse humide son front brûlant; ses mains crispées font osciller doucement le bras rigide du solitaire.

— Faut-il que vous soyez sourd à ma plainte! Ce n'est pas de la fumée, non, le chagrin d'une pauvre fille qui s'attache, qui a confiance et que l'on trompe! Je sais bien que ça arrive, que ça se raconte comme une chose toute simple, que nul ne prend garde aux pleurs d'une petite lessivière! Mais, si vous saviez le tourment que j'endure, je vous jure que vous auriez compassion!

» Mon Dieu! mon Dieu! il ne me répond rien! Qui me consolera? Hélas! André Fleuse n'aime plus son monde, sa race, sa Louise! Lui qui connaît des baumes pour toutes les blessures laisse saigner la plaie de mon cœur... Qui me donnera la force, à défaut de lui? »

Plusieurs brebis, attirées par le bruit étouffé de ces plaintes, avaient cessé de brouter. Elles se tenaient immobiles, rangées en demi-cercle. Celle-ci bâillait obliquement, avec un visage de vieille femme en colère; celle-là fronçait le triangle de son nez fuyant, et lançait en toussant une sorte de petit sanglot; cette troisième faisait danser ses deux larges oreilles au-dessus de la

collerette hérissée où des pailles pendaient en croix. Noiraud, attentif, promenait sa barbe le long des échines et dardait sur Louise ses yeux cuivrés.

— O mon oncle, parlez-moi !... ça me fait peur que vous ne me disiez rien. Vos mains touchent à ce que nous autres ne pourrions voir; la lande n'a pas de secrets pour vous... Minuit vous aime, ô berger ! Lisez donc, pour moi qui souffre, dans vos étoiles et guidez-moi !

Le vieil André tressaille. Son regard, éclairé d'une flamme subite, fouille les ténèbres, du steppe au ciel. Un chat-huant hulule dans les peupliers de Tessé. Mais rien sur la friche; rien que l'ombre des nuages, qui court sans cesse. Le pasteur, l'œil éteint, retombe dans sa contemplation vague et murmure à voix basse :

— Le vent pousse et la fumée marche. Va-t'en.

L'enfant courbe la tête et reprend à pas lents le sentier. Les dernières paroles du voyant reviennent sans relâche à son esprit. La réputation de celui-là est depuis longtemps faite. Jamais sa bouche n'a laissé tomber un mot inutile. Tout ce qui vient de lui a un sens. La vérité toujours se cache dans ses obscures sentences.

Quiconque peut le comprendre se trouve in-

truit. Elle pèse une à une les paroles mystérieuses. Ses nerfs, calmés par l'air frais de la nuit, ne la portent plus aux sensations violentes; ses instincts honnêtes l'invitent à la soumission. La crise passée, elle réfléchit, sous le coup de l'abattement et sous l'influence de la résignation. Alors elle entrevoit, dans un lointain confus, ces ombres de nuages filant sous l'œil du berger. Oui, c'est le vent qui les conduisait; oui, l'ombre passe où elle doit passer, qu'il se trouve ou non des épines sur son chemin; elle va ainsi, se traînant jusqu'au bout, sans que rien l'arrête. Louise ne trouve point la formule de sa pensée; mais, sa foi superstitieuse aidant, elle imagine que l'ombre du nuage, c'est elle-même, le vent sa destinée, et les ronces de la route l'abandon de Marin.

— Je l'entends, à cette heure, dit-elle. Il me commande d'aller à mon devoir jusqu'à la fin, sans défaillir devant ma peine. Eh bien, j'irai, et nul ne me verra avec les yeux rouges. Celui qui travaille pâtit moins; j'obéirai.

Elle pense à son père, qui, dans peu d'heures, demandera sa soupe avant de se courber sur la pioche, et, d'un pas mieux assuré, la fille dolente reprend le chemin de la Ronce-Fleurie.

# III

## LE DOIGT QUI PARLE

### I

#### LA TONTE

A la Saint-Barnabé, qui tombe le onzième jour du mois de juin, André Fleuse commença le travail de la tonte. L'époque était bien choisie ; car il faisait si chaud, depuis la nouvelle lune, que les ouailles alanguies refusaient quasiment de pâturer. En outre, à endurer leur toison par un temps pareil, elles couraient le risque de tomber malades. Le bonhomme se résolut donc à les alléger sans autre retard, d'autant que les journalières, n'étant pas encore louées pour les fa-

neries, coûtaient moins cher. La besogne, on peut le dire, marchait bon train. Quatre femmes, armées de leurs grands ciseaux, leur devanteau étendu sur le sol, s'étaient accroupies à l'ombre, auprès du pignon. La moins vieille, avec un poignet plus solide, se chargeait des béliers, qui se défendent davantage ; une autre, d'âge avancé, faisait la toilette aux moutons, lesquels, comme chacun sait, sont niais et dépourvus de folie ; les deux dernières travaillaient aux brebis, dont la tonte est mal commode, vu qu'elles sont sujettes à gigoter quand leurs agnelets bêlent. Fleuse amenait séparément chaque bestiole par l'oreille ; il tirait en outre par la queue les rétives, et celles-ci s'avançaient en sautant de biais. Les ayant approchées à point, il les renversait d'un croc-en-jambe sur le tablier. Voilà donc l'animal sur le flanc. Pour lors, le berger sortait d'entre ses dents deux ficelles, une pour lier les pieds de devant, la seconde pour l'arrière-train, après quoi, il montrait à sa femme de journée la masse inerte, d'un geste qui clairement signifiait :

— Allons, c'est prêt ; vous pouvez piocher là-dedans.

Les ovines, lorsqu'elles ont la tête en bas et que le plancher naturel manque à leurs sabots, font une drôle de figure. Elles se débattent quelque peu, en vue de leur délivrance; puis, sentant la corde les étreindre, s'abandonnent à la façon d'une fille évanouie. Ce n'est pas la réflexion qui leur manque, allez! Toutes celles qui ont le chanfrein plus court sont garnies d'esprit: l'œil hagard, l'oreille plissée, exhalant des râles d'angoisse, elles se font petites le plus qu'elles peuvent; les brebis de huit ans, qui sont devenues sottes, retroussent le coin brun de leurs lèvres blanches et ont l'air de rire; les béliers ramènent doucement leurs jarrets, en tapinois, et guettent l'instant de ruer à propos. D'autres tirent la langue ou lâchent leur toux creuse pour qu'on les plaigne.

Mais tout ceci était connu de longue date au Puits-à-l'Anglais. Les tondeuses donc, sans souci de ces grimaces, retournaient leurs bêtes à la bonne vire, comme des pochées de feuilles d'ormes. Au bas de la cour, Matinal, couché sur un tas de litière, regardait les allées et venues du coin de l'œil, tout en cherchant ses puces.

Les ciseaux poursuivaient leur branle et s'en-

fonçaient en longeant la peau avec des grincements plaintifs. La coupeuse abattait en premier lieu la mère laine, qui croît sur le col et le dos; faisait choir ensuite la laine seconde, celle dont les côtes et les cuisses sont garnies; et finissait par les jambes et la queue où pousse la laine tierce. Cette dernière est plus mauvaise, parce que la boue y reste collée; aussi les femmes l'entassaient à part. Fleuse alors déliait les pattes, et le mouton se relevait tout engourdi et nigaud. L'animal demeurait étonné de n'avoir plus de toison sur l'échine et s'agitait sur place pour voir s'il n'en restait rien. En même temps, l'air, tout chaud qu'il était, lui donnait froid et de petits frissons couraient sur sa peau mouchetée.

Les femmes triaient, posaient chaque espèce de laine en monceau sur un drap; le pasteur nouait les coins, jetait le paquet sur sa brouette et s'acheminait vers le lavoir, où une cinquième travailleuse l'attendait pour mouiller les toisons, les battre et les étendre au soleil.

Vers midi, tandis que ses gens dînaient, il dévala ainsi en grignotant son bout de pain. Une double bretelle, passée derrière son col et ramenée vers les hanches, soutenait les brancards du véhi-

cule; son ombre allait devant lui dans la descente, immense et fantasque : il la suivait du regard, curieusement.

La chaleur était suffocante. L'herbe du chemin paraissait brûlée; la poussière blanche étincelait et les rayons dansaient au-dessus avec des vibrations bleues. Une caille chantait par intervalles, dans la profondeur du champ de seigle, conviant sa couveuse à de nouvelles amours. Des fourmis s'empressaient à la file, au bord de la route crevassée, et s'efforçaient ensemble d'entraîner le squelette d'un hanneton. Il passait en l'air toute sorte d'insectes murmurants, et des cosses de pois défleuris craquaient.

Le berger se dirigeait vers une mare située à moitié route de la Ronce-Fleurie, au centre des terres cultivées. C'était pour lors la fauchaison des sainfoins. Il apercevait les faux gisantes au pied des herbes droites, et les râteaux de bois sur des mulons fanés. Les barils d'eau mal bouchés, à l'orifice desquels moussait une bave chaude, saillaient entre deux touffes vertes; au-dessus des panaches roses voletaient les papillons blancs. Les hommes faisaient la méridienne à l'appui des buissons, leur blouse roulée sous la tête, le visage

caché sous leur mouchoir, endormis sur le dos, avec les mains repliées, la poitrine à nu, et déchaussés. La sueur perlait le long des cous bruns. Ils ronflaient; des sauterelles escaladaient leurs jambes écartées. A l'autre extrémité du champ, les femmes goûtaient le repos à l'ombre, sous la charrette dételée. Les cotillons, vaguement ballonnés au gré des postures insouciantes, zébraient la verdure sombre; des pâquerettes au cœur jaune retombaient, la tige cassée, autour des larges chapeaux de paille. Personne ne bougeait. Dans la partie fauchée, au bout d'une corde que retenait un pieu, le cheval rassasié s'ennuyait.

André Fleuse, précédé de son ombre, suivit le chemin poudreux jusqu'à un étroit ravin où dormait l'eau laiteuse de la petite mare. Quelques broussailles l'enveloppaient; un vieux chausson, dont personne ne voulait plus, flottait, informe et flasque, sur la canetée. La laveuse n'était pas là, mais son battoir reposait près de la planche encore humide; et, par derrière, des toisons séchaient au soleil. A la pointe d'un piquet, une bergeronnette hochait la queue, un moucheron dans le bec, et guettait de l'œil son nid, où, sous une racine pendante, ses petits piaillaient. Le so-

litaire explora du regard le vallon, écouta, détacha lentement sa bricole et attendit. Au bout de quelques minutes, n'oyant personne, il retint son haleine pour lancer un cri d'appel; mais l'effort lui coûtait trop; il garda le silence, baissa la tête et se mit à examiner le sol. Près d'une taupinière écrasée, sur la terre molle, la marque d'un pied humain paraissait, courte, légère, plus appuyée des doigts que du talon. L'être qui avait marché là tournait le dos au lavoir. André se redressa en disant :

— Louise.

Il sembla réfléchir; leva les yeux : les martinets s'élevaient à perte de vue dans les clartés radieuses de l'espace. Alors il ajouta :

— Les mouches vont essaimer.

Il déposa sa brouette au bord de la planche et, d'un pas traînant, regagna le chemin.

Les tondeuses cependant avaient repris là-haut leur besogne. Elles causaient d'une voix contenue, ne riaient pas, baissaient le ton comme on fait où il y a des morts. Les unes regardaient en dessous le puisard, les autres le logis.

— Où donc est-il, le vieux ? demanda la plus bavarde en se penchant.

— Pardi, il charroie sa laine au lavoir.

— Son chien ne l'a pas suivi.

— Son chien en a peur, quoiqu'il soit berger. C'est connu.

— Pourqué qu'il va à la petite mare ? L'eau en est croupie. La rivière est toute proche et conviendrait mieux.

— C'est p'tète encore un secret. Il ne fait ren comme les autres.

—Ouah ! La mare est plus près de la Ronce. Il veut épargner du chemin à sa nièce, c't'homme.

— Des bêtises ! Sa nièce ? Souvenez-vous que, ces gens-là, ça n'aime ren !

— Savez-vous ce qu'on raconte? Eh ben, le dire du monde est qu'il a guéri la Martine, l'autre semaine ; il lui a enlevé le mal comme avec la main. Elle avait été obligée de venir en carriole et elle s'en est retournée à pied, quasi sans boiter.

— Je le crois ben, car je l'ai vue pas plus tard qu'hier. Sa jambe est toute désenflée. Il paraît que le berger a soufflé dessus et *dit les mots*. Le coup s'est fait en deux minutes.

— Voilà de vraies menteries ! riposta la plus vieille en écrasant des crottes sèches qui pen-

daient aux cuisses d'un bélier. C'est moi-même qui lui ai fait la conduite quand elle est venue, la Martine. Je sais comment ça s'est passé, moi !

— Eh ben, qué qu'y a eu? Vous pouvez pas moins ben le conter, pour qu'on sache !

La commère jeta les yeux vers la barrière, afin de s'assurer que le berger ne revenait pas encore, retourna son bélier et prit un air important.

— Donc que ma *vouésine*, dit-elle, avait depuis cet hiver le *feu sauvage* à la jambe gauche. Les boutons, comme de juste, ne voulaient pas percer. On les voyait entre chair et peau, d'un rouge tirant sur le noir, presque aussi gros que des œufs de merle. Ça lui donnait des élancements pas ordinaires; elle ne pouvait se tenir debout ni dormir. Le médecin avait pris deux écus, sans la soulager. Tant qu'à la fin nous l'avons apportée ici, au moment des dernières pluies. Fleuse l'a touchée neuf jours durant; et elle a dit, tout ce temps-là, cinq *Pater* et cinq *Ave* chaque matin, quatre le soir. Il ne l'a touchée qu'à jeun.

— Comment qu'il s'y est pris, dites?

— Il a posé neuf grains de blé sur le mal, les a promenés le long de la jambe, partout où il y avait de l'enflure; ensuite les a mis dans un verre d'eau.

Il a tourné l'eau avec une plume d'oie fraîche arrachée, et, quand la plume a été bien imbibée, il en a frotté la jambe, toujours en faisant des croix. L'eau était verte, il avait dû faire bouillir des herbes dedans. Pendant toutes ces manigances, il avait l'air de marmotter quelque chose, mais je n'ai ren entendu. Tous les matins, on recommençait de la même sorte; le bouton a crevé au bout de la neuvaine.

— La Martine a-t-elle baillé une somme d'argent?

— Ben sûr que non; faut jamais payer en monnaie ces chouses-là. Le feu sauvage serait revenu! Elle a donné deux bonnets tout neufs et un demi-boisseau de pommes de terre.

— N'est-ce pas drôle, dites-moi : avoir l'air si bégaud et être si savant?

— Que voulez-vous! il connait les recettes des anciens âges. Pour le surplus, allez, il nous ressemble. A-t-il empêché, par exemple, sa Louise Robine de rester en plan?

— Faites excuse; le gars Langevin a prié la garcette plus souvent qu'à son tour, depuis leu fâcherie : c'est elle qui n'en veut plus.

— Pour ça, j'en suis sûre, il l'a accostée l'autre

dimanche devant moi à la sortie de vêpres. Et il ne faisait pas le fendant ! c'est elle qui y a rivé son clou !

— N'importe ; voilà un mariage manqué.

— Le garçon faisait trop ses farces, et la fille est mal commode.

— Je m'en moque ; et vous ? N'empêche que le berger n'a point su apaiser cette noise-là.

— Y a des choses que le plus malin ne surmonte pas, *faiseux de tours* ou non ; la preuve, c'est que tous les sorciers sont gueux.

— Tout ça fait rire, conclut une des femmes.

Mais, apercevant le vieux Fleuse qui entrait dans la cour, elle se hâta d'ajouter, d'un air embarrassé :

— En v'là assez, de jacasseries ; laissez-moi finir ce bélier-là.

L'innocent reprit sa besogne, ramena dans l'étable les bêtes tondues, en sortit de nouvelles ; apporta à boire aux travailleuses, empila les toisons. Il ne suait pas comme les autres, et ne disait rien. Une heure plus tard, le drap était gonflé de laine.

— Père, faudrait redescendre au doué. La laine va s'échauffer si l'on ne la mouille, et Louise doit s'impatienter faute d'ouvrage.

Le berger répondit :

— Louise partie. Venez, vous.

— Tiens ! où est-elle donc ?

— Avettes.

— Ah ! oui, je me souviens. Son père est venu ce matin l'avertir qu'il se faisait un grand travail à la porte des ruches, et que, pour le sûr, des mouches allaient essaimer dans l'après-midi. C'est pas surprenant : il fait une *chaud* à cuire la cervelle sous les coiffes. Partons tout de même, puisque le faut.

André sortit du bûcher sa civière à claires-voies, chargea les toisons, et l'on se mit en route.

Comme ils arrivaient à la mare, un bruit lointain s'élevait du côté de la Ronce-Fleurie. Les sons graves et stridents de cuivres et de fers choqués l'un contre l'autre traversaient la plaine silencieuse, et des cris monotones de gens essoufflés augmentaient par instants l'étrange tapage. Les voix peu à peu se rapprochaient. Le berger gravit l'escarpement, et, advenu sur le plateau, étendit la main devant ses yeux pour voir au loin.

## II

### DÉPART DES AVETTES

Jacques Robine courait au milieu d'un guéret, suivi de sa fille. Il brandissait une paire de pincettes entre les branches desquelles son autre main agitait rapidement un coin de fer. De minute en minute, il se baissait, jetait en l'air des poignées de terre, puis reprenait son élan et psalmodiait d'une voix traînante :

— Assis, mesdames, assis !

Louise, le visage souillé de poussière, armée d'une bassine sur laquelle elle frappait de longs coups de marteau, franchissait les sillons en trébuchant, et, lorsque son père perdait haleine, reprenait avec force l'invocation traditionnelle :

— Assis, assis, mes belles ! oh ! mesdames !

Sa coiffure à grands bords, retenue par une

bride fanée, avait glissé de la tête sur les épaules ; ses cheveux flottaient épars.

Les mottes émiettées du guéret volaient en cendre sous leurs pieds nus. L'homme en sueur soutenait, outre ses bizarres instruments de musique, une ruche vide qu'il appuyait sur ses bras arrondis, contre sa poitrine. Un drap plié flottait sur son dos; à chacun de ses bonds les pointes blanches sautaient.

Pas un arbre, pas un nuage, pas un souffle de vent. La plaine verte; au-dessus, le ciel bleu. Le métal vibrait sous les chocs; des oiseaux s'envolaient d'effroi en rasant les épis hérissés de l'orge; le sable lancé tourbillonnait en fumée diaphane. La jeune fille se détournait pour respirer et répétait encore :

— Assis, mesdames !

Devant eux, en l'air, l'objet de leur poursuite. C'était une noire colonne, formée de myriades d'atomes qui se mouvaient, dansaient, se mêlaient dans une torsion indescriptible. La masse énorme et légère, sans cesse agitée en spirale, subissait de rapides métamorphoses : soit amincie en volute chatoyante, soit comprimée en boule sombre, soit ouverte en gerbe ou fendue en nuage. De la

rotation formidable s'échappait un bourdonnement profond. A travers l'épaisseur mobile on découvrait de petites éclaircies d'azur. Et l'amas vivant s'en allait comme un effeuillement devant la trombe. Tout autour l'espace était moucheté; des points noirs filaient si vite, que chacun d'eux semblait tracer une ligne; il se formait çà et là des croisements, des remous et des ondulations frémissantes; on eût dit d'ombres épandues.

La fourmilière aérienne fuyait, fuyait toujours en tournoyant, telle que la chasse fantastique du comte Thibaud.

C'était le jeune essaim, parti de la ruche natale que les aînés encombraient, qui émigrait sous la conduite de sa reine obéie, à la recherche d'une patrie nouvelle. L'extrême chaleur le sollicitait, nul arbre ne le tentait pour sa reposée : il avait élevé plus haut son essor et fuyait plus vite.

Et les Robine imploraient en vain *mesdames*, et vainement, pour arrêter les avettes, mêlaient à leurs voix les voix éclatantes du fer et du cuivre.

Leur étonnement, à vrai dire, était extrême, car ils croyaient à la vertu secrète des incantations. Toujours défiants et craignant d'être tournés en risée, les campagnards racontent

qu'ils mènent un bruit semblable, en suivant leurs essaims, dans l'intention unique de prévenir les voisins et d'affirmer d'une façon matérielle leur droit de propriété sur les fuyards. Ce n'est pas exact, puisqu'ils répugnent à l'emploi d'autres signaux plus faciles. Non, ils se soumettent en cela à de mystérieuses traditions, qui sont venues jusqu'à leur imagination à travers l'espace et les âges. Virgile autrefois chantait : « Ton essaim s'élève dans les cieux, et, suspendu comme un nuage épais, flotte au gré des vents. Il va chercher les bords d'un frais ruisseau et l'abri des sombres feuillages... Fais retentir le bruit de l'airain et des cymbales chères à la mère des dieux. » Pourquoi les abeilles obéiront-elles à l'appel retentissant? Il l'enseigne un peu plus loin : « Lorsque les corybantes, chargés de veiller sur Jupiter enfant dans les cavernes de Dicté, faisaient vibrer l'air au bruit de leurs cymbales pour dissimuler au féroce Saturne les vagissements de son dernier fils, leur musique charma les abeilles de l'Ida, qui descendirent, captivées, jusqu'à la grotte, où elles déposèrent leur miel près des lèvres du jeune dieu. » Depuis lors, on a répété en tout temps et en tous lieux que la rude

voix du métal est la musique chère aux avettes; les aïeux de nos paysans l'ont appris de quelque compagnon de César; les fils l'ont redit à leurs fils, et c'est ainsi qu'on y croit encore.

Cette opinion s'est d'autant mieux accréditée que les abeilles sont, à d'autres points de vue, l'objet d'un culte quasi religieux. On les rattache non moins directement à la divinité chrétienne. En effet, suivant la croyance commune, toutes celles qui essaiment le jour de la Fête-Dieu commencent le moulage de leur cire en forme de saint-sacrement. D'autre part, si quelque péché mortel est commis devant une ruche, notamment un faux serment, les habitantes cessent leur travail et périssent dans l'année.

Tout le monde assure que les *mouches à miel* portent bonheur aux maisonnées. Chacun les considère si bien comme étant de la famille, qu'à l'heure même où quelqu'un trépasse au logis, un crêpe de deuil est pieusement attaché au sommet de la ruche. Le maître qui les aurait oubliées ce jour-là n'entendrait plus jamais parler d'elles !

Un dernier mot, qui dit tout : à la campagne, il se rencontre des gens capables de voler n'im-

porte quoi, même des chevaux; mais nul ne surmonte le secret effroi que lui inspire l'idée d'emporter chez soi les abeilles d'autrui.

Arrivé au bout de la pièce de terre, Robinet s'arrêta découragé.

— Elles s'élèvent; les voilà pelotonnées, l'essemeau ira loin. Perdu pour nous ! *Queu* malheur!... Si beau, et né chez nous! Jamais ça ne m'arrive; c'est *signe de quéque chose*, cet abandon-là.

— Je les vois toujours, mon père; suivons-les.

Devant eux s'étendait un vaste champ de blé; les tiges s'élevaient à hauteur de la ceinture; impossible d'en suivre les sillons sans causer de dommage. A grand erre, ils en firent le tour, perdirent de la sorte un temps précieux, et, lorsqu'ils l'eurent dépassé, cherchèrent en vain les mouches d'un œil anxieux : plus rien. Ils se mirent à errer de côté et d'autre, frappant toujours sur la bassine et les pincettes, comme pour prolonger l'espérance; mais les abeilles avaient disparu.

— Va laver ta laine, dit tristement Robinet; l'essemeau est *adiré* (égaré) du coup. Puisque je

suis là, je remonterai la brouette au Puits, car tu es lasse.

Le berger restait toujours immobile sur son éminence. En suivant le sentier, ils arrivèrent en face de lui. Fleuse étendit la main dans la direction du Rutin.

— Là-bas, fit-il; aux coudriers.

— Quoi ! vous avez vu nos avettes ?

L'oncle fit signe que oui en montrant le ciel.

— Elles ont passé, j'entends bien ; mais savez-vous si elles se sont abattues ?

Le vieillard haussa les épaules, regagna le lavoir, s'agenouilla sur la planche et promena dans l'eau une brassée de laine grasse.

— Mon père, allons voir aux coudriers. Tu sais que jamais l'ancien n'a trompé personne.

Louise, cette fois, courait devant. Ils atteignirent bientôt le vallon frais et longèrent la haie vive du pré. Un des arbustes était à demi couché au-dessus de la chaintre. Un énorme paquet d'abeilles amoncelées grouillait à la fourche de ses branches et l'écrasait de son poids. Les mouches marchaient en tous sens, par couches superposées ; les dos bruns prenaient sous le soleil des reflets dorés; celles du dessous pendaient en grappes.

Le père et la fille se regardèrent dans le blanc des yeux.

— Il l'avait bien dit, qu'elles étaient là !

— Et on ne peut pas les voir de là-haut, pourtant !

— Il en était sûr tout de même !

Ni l'un ni l'autre ne pensaient que l'habitude de l'observation, l'expérience, l'examen des signes extérieurs peuvent conduire l'homme des champs jusqu'à une véritable science divinatoire.

— Surveille-les bien, s'écria Robinet; moi, je cours jusqu'à Launay pour emprunter le fusil.

Peu après, il revint, portant un vieux flingot chargé à poudre; s'approcha de l'essaim et tira en l'air. Le monceau d'abeilles frémit et se resserra. Robine se frottait les mains en riant :

— Elles m'ont entendu, à cette heure. Les dames ne nous quitteront plus.

Il mouilla dans la rivière son visage, ses bras et son cou pour se préserver des piqûres, prépara un feu de bois vert sous l'arbre, puis se mit en quête d'herbes odorantes afin d'en oindre les parois de sa ruche.

Cependant les travailleurs du plateau s'étaient arrachés au sommeil à l'heure accoutumée. Un

grand garçon au râble nerveux, son mouchoir noué sur la tête, avait repris sa faux; ses bras aux veines gonflées se balançaient en cadence et le fer sifflait obliquement dans les verdures gémissantes. Un second, assis au bord des sainfoins roses, avait sorti sa pierre de la gaîne pendue à sa ceinture; et, le pied fumant hors du sabot, la chemise humide sous l'aisselle, battait d'une main prompte la lame recourbée de sa faux lasse de mordre. Plus loin, d'autres faucheurs marchaient lentement, le front bas, avec des déhanchements réguliers. A chaque foulée, un éclair jaillissait à la pointe du fer; les manches des outils, limés par les paumes, reluisaient. Des femmes retournaient du bout de leur fourche le fourrage coupé, ou traînaient la dent grinçante du râteau à l'entour des mulons rebondis.

Au coup de fusil, ils s'arrêtèrent subitement tous.

— En voilà un qui chasse à une drôle d'époque, dit une des faneuses.

— Ce n'est peut-être pas un chasseur.

— Quoi donc que ça serait alors?

— Si on allait voir, histoire de souffler une minute?

La curiosité des campagnards, toujours affamée et manquant d'aliments, cherche à se repaître des moindres objets. Des travailleurs abandonnent une besogne importante pour voir passer un individu vêtu autrement qu'eux; l'espoir d'un spectacle insolite leur fera tout quitter.

* *
*

Ceux-ci s'avançaient en file le long des haies, à pas comptés, conservant cette affectation d'indifférence qui sert de masque aux paysans. Lorsqu'ils atteignirent le penchant du coteau, d'autres groupes leur apparurent qui gagnaient le vallon par la pente opposée; la détonation de l'arme à feu attirait tous les gens du voisinage. On causait de part et d'autre; des mots parvenaient distincts, à travers l'espace, au milieu des phrases insaisissables. Les gens de la Jamette franchissaient un échalier pour venir; le berger arrivait par la sente des friches, reconnaissable à sa haute taille; Robine l'ancien, avide de soleil et désœuvré, arri-

vait tout doucement, les bras étendus; ses deux bâtons traçaient un sillon dans l'herbe. Bientôt un rassemblement se forma en arrière de l'essaim bourdonnant.

Le journalier de Ronce-Fleurie, accroupi contre un renflement du sol et sa ruche entre les jambes, en frottait violemment la muraille intérieure avec des poignées de plantes choisies. Une main lui frôla le coude, il se retourna : André Fleuse se penchait derrière son épaule.

— Mauvais, dit-il enfin.

— Comment, mauvais? C'est de la sauge mêlée de sarriette!

— Fallait du thym.

— La sarriette plaît tout de même aux mouches, allez, notre oncle. Vous allez voir.

L'innocent hocha la tête et se mit à rôder, tout pensif; devant le monceau d'abeilles. Il essayait de découvrir la reine dans ce fouillis mouvant d'ailes et de pattes. Les *dames*, que ce voisinage irritait, se ruaient par petites bandes autour de lui. D'un soufflet rapide, il écrasait les plus hardies contre sa face osseuse; lorsqu'un dard vengeur pénétrait dans sa peau, il se baissait, saisissait une pincée de bouse de vache, en

graissait la plaie et retombait aussitôt dans sa méditation attentive.

Les jeunes gens s'étaient mis à plaisanter. Ils regardaient et lâchaient des bourdes. Quelques-uns, s'armant en tapinois d'un menu brin d'herbe, caressaient la nuque d'une fille qui poussait de grands cris, se croyant piquée. Et les gros rires d'éclater. Aimée Burée se pavanait fièrement devant le groupe, débitait ses niaiseries d'une voix glapissante, jetait sur le dos par surprise les garçons assis. Elle n'avait pas dit bonjour à sa cousine Louise et chantait en la coudoyant.

— Elle est dans ses bonnes, la Sucrine, fit un faucheur; faut que je l'embrasse.

D'une main gluante de moiteur il lui saisit le poignet; elle le frappa en le traitant de propre à rien, ils se colletèrent.

— T'aimerais mieux que ce soit le gars Langevin, pas vrai? Mais, puisqu'il n'est pas là, tu vas y passer tout de même avec mé.

Elle le giflait en riant et répétait, essoufflée :

— Veux-tu ben me lâcher!

Et un charretier disait, en cueillant des fraises à moitié mûres à l'appui de la haie :

— Hue, dia! oh! qu'i-z-ont de plaisi!

Entre temps, le maître de l'essaim avait apporté sa ruche; il l'éleva comme un toit au-dessus des mouches, et son autre main restée libre tendit le drap devant l'arbuste.

— Louise, cria-t-il, prends les allumettes dans mon gousset, à gauche, et allume le feu: la fumée va les faire monter.

Il se dressait sur la pointe des pieds, suant et inquiet.

— Attends, ça n'irait pas de cette manière-là, je glisse. Je vas quérir une chaise à Launay en reportant le fusil.

Le drap tombé, les abeilles apparurent, excitées et turbulentes.

— Sans badiner, ma petite Sucrine, disait le faucheur tout courbé sur la donzelle décoiffée, va-t-il toujours quant-et-toi, le gars Marin?

— Puisqu'il n'est pas au pays, donc!

— Ça te dépite? Ta cousine est peut-être plus chanceuse.

— Ben sûr que non, par exemple! Ne voyez-vous pas comme elle est grimaude?

— Eh ben, je l'ai vu, mé, ton Marin; pas plus tard que dimanche dernier.

— Ah! il est revenu? riposta la fille d'un ton nonchalant.

— Non, mais c'est tout comme, puisqu'il arrive dans quelques heures; j'ai commission de le dire.

— A qui?

—A té, vanquiers! Si tu as faim de lui parler demain, il traversera ta cour à la petite pointe du jour.

— Vous n'avez jamais que des bêtises à débiter!

— Cré-le ou ne le cré pas, c'est comme ça. Et puis v'là ce que me faut pour ma peine.

Il l'embrassa une fois de plus, riant sous cape. Il connaissait la stupide coquetterie de la fille et se promettait de la mystifier le lendemain. La Sucrine haussa la voix pour être entendue de Louise et dit en s'éloignant :

— Il a beau me prier et me prier, votre Langevin, je ne m'en fais pas de bile, moi!

Le berger contemplait toujours les avettes et les suivait dans leurs évolutions fantasques. Il murmura tout bas :

— Fallait du thym...

Recula d'un pas et allongea son grand bras maigre dans la direction de l'orient. Le monceau

de mouches se désagrégeait, se gonflait; un tourbillon se formait, le murmure s'était changé en brouhaha. Bientôt des fusées s'élevèrent, serpentèrent, se confondirent; le coudrier déchargé se redressa lentement et l'essaim prit sa volée au-dessus des arbres. Fleuse restait immobile, le bras en l'air. Les spectateurs, devenus muets, observaient cette fuite imprévue avec une curiosité mêlée de crainte.

— Voyez-vous, dit l'un : il leur a commandé de partir. Elles étaient bien tranquilles; mais la reine lui a obéi.

— Tenez, ajoutait l'autre, il montrait la route, son doigt est encore tendu; et elles s'en vont où il ordonne, au levant!

— Je l'ai ouï qui parlait bas, le meneur de mouches!

Jacques arriva sur ces entrefaites, tout courant, avec un tabouret sous le bras. Il gagna le pied de l'arbre. Plus rien. Stupéfait, n'en croyant pas le témoignage de ses yeux, il regarda tous ces gens qui, silencieux, le regardaient. Le bras du berger montrait l'orient.

— Parties, s'exclama-t-il avec une soudaine angoisse; les *dames* avaient l'idée de nous

quitter! C'est un *signe*, oui, c'est un signe!

Les travailleurs se dispersèrent par petits groupes. En s'éloignant, ils ne parlaient plus que tout bas.

Le berger s'en alla seul, le front penché. Au détour du sentier, il aperçut le bonhomme Robine, couché sur le gazon, muet et sombre. Louise de la Ronce-Fleurie était assise auprès de lui. Elle attachait avec des brins de jonc un bouquet de nielles et murmurait à mi-voix des paroles douces au vieux malade.

André Fleuse s'arrêta devant l'aïeul et toucha le bord de son chapeau de paille. Le *voyant* saluait la Tristesse au fond d'une âme. Il s'efforça de parler et laissa de ses lèvres tomber une question :

— Eh ben?

— Eh ben, ça ne va pas, mon frère. J'empire.

— Buré?

— Ah! Il est ben las de moi, celui-là! J'ai beau me retenir de manger, le plus que je peux, il me hait tous les jours davantage. Il a voulu que je tricote, pour gagner un peu; mais ma main tremble trop. C'est la fin des fins.

— Si vous tremblez, grand-père, c'est que

vous avez froid avec votre méchante blouse. Il vous faudrait des manches de tricot.

— Tais-toi! fit le vieillard avec une sorte d'épouvante. Il ne veut pas que ma fille m'achète des hardes, c'est l'occasion de sa grande colère depuis une semaine... Oh! quelle colère, Seigneur! C'est une grosse dépense, guère moins de six écus... Moi qui le connais, j'm'en épouvante! Mes amis, le voilà; taisez-vous, pour l'amour de Dieu; qu'il ne sache pas que je me plains!

Buré allait et venait sur le tertre, gourmandant ses faucheurs.

— Est-ce que je vous paye pour vous promener? criait-il d'un ton rude. Retournez au sainfoin, et plus vite que ça. Cré bon Diousse! Ils s'entendent tretous pour me gruger... Je n'aurai bentôt plus, en vérité, qu'à mettre la clef sous la porte!

Il aperçut à ce moment son beau-père et ébaucha un geste sauvage. Mais, à la vue du berger, il se contint, et sa voix s'adoucit.

— Salut, nout'oncle. Vous tenez donc compagnie au papa Robine? Il a bonne mine, pas vrai? Que voulez-vous! on le soigne de son mieux!

Sa figure était violemment contractée, blême;

ses paupières clignotaient. On aurait dit, à le voir, qu'un souci rongeur l'avait amaigri.

— Par exemple, ses douleurs le tourmentent fort, le beau-père, n'est-ce pas?

— Oh! oui, répondit le vieillard d'un ton soumis.

— Mais n'importe, on est sur terre pour souffrir! Le principal est d'être ben soigné en famille.

Il le regarda doucereusement en ajoutant :

— Ce pauvre vieux père... On est tout de même quasiment accoutumés ensemble.

— Ah! disait tout bas à sa petite-fille le septuagénaire agité d'un long frisson, j'aime encore mieux quand il me rudoie! Ses *philouseries* me glacent le sang!

(Cette expression frappante, à laquelle on refuse à tort le droit de cité, signifie : amitiés feintes, hypocrisie doublée de caresses, et est évidemment composée avec le mot grec *philos*, ami. Nos paysans l'emploient encore sous forme de verbe actif : *philouser quelqu'un.*)

Jacques passa près d'eux, portant sur l'épaule son drap, ses ferrailles et la ruche vide. Sans s'arrêter, il fit signe à sa fille de le suivre, et, tout morose, enfila le sentier.

— Les avettes nous quittent ; c'est signe de quelque chose, grommelait-il.

— Robine a besoin de hardes neuves, dit gravement le berger.

Buré, à ces mots, couvrit son beau-père d'un regard féroce.

## III

### FIN DE L'AIEUL

Le lendemain, la Sucrine fut matinale. A la première lueur du jour, dès que les coqs se mirent à chanter, elle ouvrit les yeux et pensa à Langevin. Elle aimait trop les garçons en général pour être éprise de celui-là en particulier; mais le désir de faire endêver sa cousine Louise lui tenait lieu de passion; et puis, aux champs comme à la ville, lorsqu'un galant ne veut de personne, tout le monde veut de lui. Or Marin, le marchand de miel, depuis que Louise l'avait congédié pour tout de bon, menait grande mélancolie et ne paraissait plus guère à Saint-Longis. S'il revient à-nuit, pensait la Sucrine, ce sera pour moi. Et elle se promettait de n'être pas revêche. Mais viendra-t-il? Ce gros faucheur l'avait annoncé en

manière de gausserie, et c'était un craqueur dans lequel on ne pouvait avoir aucune fiance...

— Ma foi, tant pis, se dit-elle; je vais en avoir le cœur net.

Elle sauta du lit; ses parents dormaient encore, et même le maître Buré ronflait d'une fière force. Aimée agrafa sa robe à la hâte, noua son béguin et quitta la chambre pour aller se débarbouiller à la seille, dans la *maison*. Son projet était d'ouvrir le volet et de surveiller la cour en se peignant près de la fenêtre. L'aïeul n'était pas gênant, puisqu'il restait jusqu'à sept heures sans bouger, le nez du côté de la venelle. Elle traversa le corridor à pas de loup; le jour naissant filtrait à peine par le carreau de l'imposte, et, en tirant à elle la porte de la *maison*, l'amoureuse se trouva dans l'obscurité. Au dehors, les moineaux piaillaient; et les poules, s'envolant de leur juchoir, se rassemblaient sur la balle d'avoine, devant la grange. Aimée fit un pas dans la pièce sombre et tout à coup buta contre quelque chose de mou. Elle se rejeta la tête en arrière : cette chose poussée se balançait et revint sur elle. Alors elle allongea instinctivement les mains et sentit, en tâtant, comme du linge en paquet et une

forme de ventre. Ses yeux, agrandis par la peur, fouillèrent dans l'ombre: une grande barre se profilait, noire et oscillante. Et pas d'autre bruit que le vol d'une mouche au-dessous de la poutre. La fille étendit une main plus bas, à l'endroit où il lui semblait apercevoir le vide: ses doigts rencontrèrent un orteil flottant. Alors, affolée de terreur, elle se sauva, fit irruption dans la chambre et cria d'une voix étranglée:

— *Hélâ! hélâ!* que qu'il y a dans la maison?... Un homme, un voleux... Accourez voir!

La femme Buré, brusquement réveillée, se dressa sur son séant en se frottant les yeux.

— Deviens-tu folle? En voilà une sévère!

Elle donna du coude dans le flanc du fermier qui ronflait toujours.

— Hé! le maître, lève-toi. Il paraît que la fille a trouvé du grabuge dans la *maison.*

Buré ne répondit pas sur-le-champ. Enfin, il grommela d'un air alourdi:

— Vas-y toi-même. Vous m'ennuyez avec vos racontailles; j'ai encore envie de dormir.

La fermière se tourna vers sa fille:

— Tu n'as point réveillé ton père-grand, au moins?

— Je pense que non. On n'entend ren.

— Allons-y donc.

Elle se leva et courut en chemise. Aimée n'osait repasser le seuil. Le jour commençait à pénétrer. L'étonnant fantôme paraissait, plus distinct, dans une demi-teinte blafarde. La femme se précipita, atteignit le crochet de la fenêtre et poussa le volet. Un flot de lumière entra, et les deux habitantes de la Jamette demeurèrent frappées d'horreur: le père Robine était pendu au second soliveau, devant la porte.

Bientôt toutes les deux poussèrent des cris effroyables. Le grand valet et le pâtour, à peine vêtus, s'armèrent de fourches et vinrent. Buré arriva le dernier. Les exclamations se croisaient, inachevées, incohérentes; tout le monde répétait:

— Ah! quel malheur, quel malheur!

Après le premier moment de stupeur, la Buré s'approcha du corps inerte :

— Mon père... hélas! Pauvre bonhomme! Tu nous étais ben à charge ces derniers temps; mais je t'aimais tout de même... comme mon sang, va! J'ai le cœur crevé de te voir dans un état pareil.

Elle pleurait. Sa fille la regarda et se mit à pleurer aussi. La fermière, après une courte hésitation, toucha le mort. Enfin, elle lui saisit une main, qui était allongée, blanche comme un morceau de cierge, au-dessus du genou cagneux.

— Est-il froid? demanda le valet.

— Oui, presque tout froid, sainte Vierge ! Mais n'importe : faut le coucher sur son lit et le frotter avec une flanelle. Attrapez une serpe et coupez la corde !

Le maître, qui restait appuyé contre l'armoire, se mit à dire :

— Je ne sais pas ous qu'est la serpe; peut-être dans le cellier. Va la chercher.

Le laboureur, tout pâle, se récria avec force :

— N'ayez pas le malheur de couper la corde; c'est défendu. Il n'y a que des gens de loi qui ont le droit de dépendre ! Faut que nout'maire vienne, et la justice !

— Ça, c'est vrai, dit la Sucrine qui brûlait de jaser et de jouer un rôle; je vas porter la nouvelle au bourg, moi.

Buré, tout pâle, se plaça dans l'ouverture de la porte.

— Tiens-toi tranquille et tais ta langue; il n'y

a pas besoin de brailler si fort. Veux-tu donc nous diffamer, dinde? Je sommes assez malheureux pour ne pas le crier par-dessus les toits. Quand on sait qu'un homme s'est détruit, — ignorez-vous une chose pareille? — on l'enterre à part comme un chien et on lui refuse la messe!

— Hélas! quel affront pour nous tretous!

— Pauvre vieux! Il s'est bien sûr donné le coup de la mort rapport à son rhumatisme. Il ne pouvait plus endurer son mal; ça l'aura travaillé c't'e nuit davantage que d'habitude; voilà la cause. Mais c'était un bon chrétien. Not'devoir est de cacher l'affaire, par respect pour lui et pour qu'il n'y ait point d'esclandre. Faut le mettre au lit, pas vrai? Et garder le secret.

Le fermier regardait l'un, puis l'autre; au défaut de ses tempes, de petites gouttelettes transsudaient. A la fin de chaque phrase, il se retournait vers le couloir et lançait un jet de salive mousseuse.

Le grand domestique se montrait soucieux.

— Je veux ben itou; mais si les gendarmes viennent pour l'interrogation?

L'homme de la Jamette passa une manche sur son front.

— Les gendarmes ? Puisqu'il s'est fait péri lui-même ! Ne parlait-il pas toujours de ses rhumatismes devant vous autres, à souper ?

— Je sais ben. Même quand Bastien est décédé, l'autre semaine, il a marmotté que son tour allait bientôt venir.

— Et toi, petit gars, ne l'as-tu pas ouï ?

Le pastour, interpellé, allongea sa tête niaise.

— Vanquiers que si. Pas plus tard qu'hier il geignait devant mé. « Oh ! la misère, qu'y disait ; faut que je parte ! »

— Vous voyez ben ! Vous savez comme moi qu'il s'est pendu tout seul. Quand même, de bon compte, qui qu'aurait fait ça ? Y n'avait point d'argent. Tout était fermé, personne n'a pu venir.

— Oui, tout était fermé, répéta Aimée.

— D'ailleurs, j'aurais entendu le bruit, de la chambre... Et rien n'a bougé, dis, ma pauvre femme ?-

— Ben sûr que non. Et il n'avait pas d'ennemis, va, notre père. Un homme si guère méchant !

— Ah ! quand on me mettrait la tête sur le billot, non, ren n'a bougé. Mais tenez : on voit ben qu'il s'est accroché lui-même ; voilà la chaise

sur quoi qu'il a monté, et sa béquille tombée auprès.

Tous alors s'empressèrent avec une curiosité avide. Le père Robine pendait sous la solive au moyen de deux cordes courtes passées l'une dans l'autre et formant anneau. La section supérieure était accrochée à un clou, enfoncé là de vieille date, ainsi qu'en témoignait son épaisse couche de rouille; la corde du bas était double et se terminait en nœud coulant. La terrible cravate entourait le col du vieillard, serrant le dessous du menton et plus lâche vers la nuque. Comme la pièce était très basse d'étage et que le chanvre s'était allongé par la tension, la tête du mort se trouvait à un demi-mètre environ de la base du soliveau, et ses pieds à une moindre distance du sol. Un petit banc et une chaise, placés l'un devant l'autre en escalier, étaient derrière les jambes; mais l'homme les avait légèrement déplacés en se débattant.

Robine était en chemise; le bouton du col manquait. On apercevait par l'entre-bâillement sa gorge hérissée de poils blancs. Le chef un peu incliné vers l'épaule droite, dans le sens de la torsion, il semblait regarder du côté de la porte

avec des yeux vitreux. La langue livide et gonflée faisait saillie entre les mâchoires écartées, et débordait la lèvre supérieure en la soulevant. C'était pareil aux grimaces que font les enfants de l'école quand le maître a le dos tourné. Dès mucosités s'échappaient du nez et dessinaient des lignes roses au bord de ses joues. Les bras raidis étaient abattus en avant, les poings fermés. Au-dessous de la chemise, on découvrait les genoux à demi fléchis, et les pieds prêts à cliqueter l'un contre l'autre, le talon haut. Une dépression violette, d'un doigt de largeur, formait le collier, recouverte en avant par la corde; le retroussement de celle-ci laissait le sillon à nu par derrière.

Tous les meubles étaient à leur place accoutumée; le moule d'un corps dans le lit défait montrait que Robine avait dormi. Le désordre des couvertures s'expliquait sans doute par la difficulté qu'éprouve un infirme à se lever à tâtons.

— Hélas! il s'est détruit, mon pauvre père, ce n'est que trop certain! s'exclama la femme Buré.

Aimée releva la béquille, en ajoutant d'un air capable :

— Je savais bien qu'il finirait par là, moi; je le trouvais tout extravagué depuis quelques jours.

— N'ébruitons pas une chose pareille, appuya Buré, pour l'honneur de la famille. Vous entendez, les gars? Une mort subite est une mort subite. Je reconnaîtrai ça.

— Suffit, not'maître, répondirent le laboureur et le pâtour.

— A présent, détachons-le. Vous savez bien tous à cette heure qu'il s'est accroché lui-même.

La serpe fut trouvée. Le fermier la brandit d'une main et posa un pied sur la chaise; mais il changea de couleur et le cœur lui manqua.

— Pauvre vieux ! bégaya-t-il. Ça me fend l'âme de le voir en tel charroi! Je ne peux pas cogner. Détachez-le, vous autres.

Il alla respirer à la fenêtre et regarda machinalement les hirondelles qui passaient. La Buré retint son père par les jambes pendant que le valet tranchait la corde, et tous deux portèrent le mort sur son lit. Le corps était glacé, la raideur cadavérique commençait. Ils débarrassèrent le cou du lien fatal, masquèrent l'empreinte à l'aide d'un fichu de laine. Après quelques frictions inutiles, la fermière plaça un petit miroir devant la bouche.

— Ton grand-père est trépassé, dit-elle à sa

fille. Commence les prières, je te remplacerai à midi.

Elle étendit un mouchoir propre sur le visage du bonhomme, dès qu'elle lui eut fermé les yeux ; approcha une chaise du chevet, versa de l'eau bénite dans l'assiette à fleurs bleues de son *cochelin;* alluma une chandelle neuve ; rangea ces différents objets à côté de la Sucrine agenouillée ; ferma la fenêtre et les volets ; et tous sortirent à pas muets.

Buré emportait la corde, dont il défit les nœuds et qu'il jeta sur un tas, en entrant dans la lavanderie.

Sa femme, s'étant habillée à la hâte, le rejoignit. Elle s'assit lourdement sur un billot et se mit à sangloter. Ils restèrent ainsi près d'une heure sans parler. Les domestiques, s'apercevant que nul ne songeait à tailler la soupe, trempèrent leur pain dans du lait caillé, et déjeunèrent. Buré, les voyant faire, essaya de manger ; mais, après avoir tourné en tous sens le morceau dans sa bouche, il se sentit la gorge trop serrée pour avaler et cracha les débris de pain mâché.

— Ah ! mon homme, t'as de la peine comme moi, je le vois ben. Tu étais un brin rude pour le

père; mais, au fond, l'amitié ne manquait point; je te connais, va! En est-ce une affliction, dis? Viens m'embrasser, mon pouv'mignon : je n'ai qu'té pour être consolée!

Sans répondre, il baisa la joue hâlée de la fermière et retourna s'accroupir dans un coin.

— Hélâ! mon Dieu! Comment que nous n'avons ren entendu? M'est avis pourtant que tu t'es levé, au courant de la nuit? J'ai senti en dormant que tu m'enjambais?

— Non, c'est-à-dire oui; je suis allé jusqu'à la porte pour mon besoin, sur le coup d'onze heures. Mais je me suis recouché tout aussitôt, ne sais-tu pas?

— Nenni, je sommeillais trop fort. Les journées sont si longues, à cette heure; j'étais rompue.

— Il ne se faisait aucun bruit dans la *maison*, quand j'ai passé. D'ailleurs, il était couché, ton père; t'as ben vu que le lit était foulé?

— Sans doute que j'ai vu ça. Il se sera réveillé plus tard.

— Je le pense.

— Et il aura fait le malheur sans tapage. A cet âge-là, le monde n'a pas la vie plus dure qu'un poulet.

— Vanquiers.

Il y eut encore un silence. Puis Buré se leva avec peine.

— Est-ce que tu te trouves malade, le maître ?

— Pas malade; j'ai seulement les jambes lourdes.

— Tu sues? Ote donc ton bonnet, que je t'essuie le front.

Il la repoussa et enfonça la coiffure sur sa tête.

— Dis donc, faut tout de même penser à faire la déclaration à la mairie, commander l'enterrement et prévenir la famille. Il est grand temps pour tout ça.

— C'est pourtant vrai! Baille-moi une chemise propre.

— Mais faut te raser, pour aller chez M. le curé; c'est plus honnête. Viens dans la chambre, je mettrai tes affaires toutes prêtes sur le pied du lit. Ah! mon pauvre père!

Les larmes derechef la gagnèrent. Buré appela les domestiques, qui profitaient du désarroi pour ne rien faire. Le laboureur, assis sur un brancard, dans la grange, fumait sa pipe; et le petit pâtre le regardait fumer. Tous deux se rendirent à la lavanderie.

— Toi, gars Louis, dit la maîtresse à l'enfant, tu vas partir tout de suite pour la Ronce. Tu préviendras mon frère et la Louise du malheur qui est arrivé; et tu reviendras par le Puits, pour faire la même commission à l'oncle Fleuse. Ne perds pas de temps, parce qu'il faut songer aussi aux bêtes, qui ont besoin de mangeaille. Vous, Constant, habillez-vous *dans vos dimanches* et allez inviter les autres parents, ma sœur de Mongaudry et le restant. En revenant, vous achetterez le luminaire. Prenez-le ben convenable, mais pas trop gros.

Le grand valet se souvint que, dans ces occasions, les personnes qu'on va prévenir convient le commissionnaire à manger de la viande; et il se sentait de bonne humeur en lâchant les chevaux dans la pâture avant de partir.

## IV

### LA PLANTE, L'INSECTE ET L'HOMME

Le berger, assis sur une roche grise et la tête dans ses mains, demeurait immobile au sommet de la friche. Il observait d'un œil vague ses ouailles tondues. Celles-ci ne songeaient point à paître. Attentives et inquiètes, oublieuses du thym fleuri, elles allongeaient un col frémissant et présentaient au vent leur oreille élargie. Tout à coup la bande se resserrait en cercle; les animaux s'inclinaient l'un vers l'autre, front contre front, et semblaient opposer à quelque invisible ennemi un rempart circulaire de queues balancées. D'autres, impuissants à pénétrer dans le groupe compact, s'agenouillaient et cachaient leur mufle dans la poussière.

—C'est l'œstre, murmura le pasteur.

Il se leva et s'approcha du troupeau.

Au-dessus du cercle tremblant passait et repassait une mouche rapide. Elle planait, plongeait; décrivait, en se relevant, des courbes capricieuses. Ses ailes, d'apparence, immobiles, s'irisaient au soleil; elle glissait, avec des formes incertaines, le long des corps marbrés que la toison ne protégeait plus, et resserrait ses tournoiements vers le centre, cherchant un passage entre les têtes appuyées. Les moutons piétinaient et se pressaient davantage les uns contre les autres.

L'œstre est ce moucheron redoutable qui suit, tout l'été, les bêtes à laine, et s'introduit dans leurs narines pour y déposer ses œufs. Après l'éclosion, les larves restent accrochées au tissu intérieur et causent au patient des douleurs intolérables, qui dégénèrent en *tournis*. Le seul bourdonnement de cet insecte frappe les troupeaux d'épouvante.

Fleuse s'arma de son grand chapeau et l'agita longtemps au-dessus de ses ouailles. La mouche élargit son vol, monta plus haut, puis revint. Il se mit alors à la guetter, sans plus bouger que les pierres du steppe, sa coiffure brandie. Son front

jaune luisait sous les rayons blancs; il pensait. Oui, à ce moment il pensait. La défense de ses brebis lui commandait de tuer cette mouche; mais il se demandait en même temps par quel mystère cette bestiole qui vit dans les airs veut ainsi pénétrer dans un animal terrestre pour y pondre... et pourquoi elle trouve mieux d'être mère en le nez d'une brebis qu'ailleurs. Il regardait dans l'espace, songeant aux accouplements bizarres qui doivent précéder ces maternités meurtrières; se disait vaguement que l'homme est ainsi partout entouré d'êtres dont ses yeux ont à peine connaissance; et croyait comprendre une fois de plus que beaucoup viennent pareillement d'en haut nous visiter en bas, sans nous apprendre leurs secrets.

L'ennemi cependant passa à sa portée, il l'abattit d'un coup de chapeau; il avait puni l'œstre. Le berger posa le pied dessus pour l'écraser. Son sabot était encore à la même place, enfonçant l'insecte dans la terre molle, lorsque le bourdonnement se fit entendre de nouveau autour de son oreille. Il vit, et dit en soupirant :

— L'œstre.

Une autre mouche, semblable à la première,

volait au-dessus des moutons. Il n'hésita pas à croire que ce fût la même; car l'extraordinaire ne l'étonnait point, et il estimait que les bêtes ailées peuvent bien ne pas mourir d'un coup de sabot. Alors il remit son couvre-chef et chercha des herbes. Quelques instants plus tard, il avait fait autour du troupeau de petits feux de plantes aromatiques, et le bizarre moucheron avait disparu.

Le vieillard considérait la fumée bleuâtre, qu'une brise légère tordait en spirale, et des idées s'éclairaient confusément dans les ténèbres de son cerveau. Deux points devenaient visibles en sa méditation inconsciente : l'homme et le brin d'herbe. Pour lui, l'homme n'était pas certain de vaincre un insecte; le brin d'herbe, lui, rien qu'en exhalant son impalpable vapeur, ordonnait à la mouche de disparaître et s'en faisait obéir, ce qui est supérieur au pouvoir de tuer. L'homme pourtant est si grand, sur la friche, même lorsque les ans l'ont courbé,... tandis que l'herbe est si petite, même redressée dans la sève de son éternelle jeunesse! Comment le plus fort se trouve-t-il ainsi le plus faible? Parce que l'herbe sait des choses que l'homme ignore. Écoutez : quiconque existe peut voir les bras d'un pasteur;

mais nul n'a jamais pu voir l'odeur du serpolet. Ce qui est inconnu est supérieur. Au delà de ce que perçoivent nos sens, commence le monde des mystères, où la nuit n'est pas noire et où chacun a des ailes. C'est là que tout se comprend. Dans cet élargissement de la vraie nature, l'homme, qui se croit le maître de tout parce qu'il passe sa vie à détruire, est, en fin de compte, inférieur au brin d'herbe, qui verdit sur sa pourriture.

Le berger, qui de tout temps avait entendu des voix dans l'ombre, savait qu'il y a des âmes dans les corps, faute de quoi les corps seraient pareils aux troncs d'arbres. Et si les âmes, dans son idée, habitent l'homme, elles peuvent bien vivre aussi hors de lui. La prison, d'ailleurs, est-elle si plaisante? Non, à son estime : le vieux paysan savait que, de tous les animaux, l'homme est le seul qui sache pleurer! Les brins d'herbe, eux, qui sont visités des âmes libres, n'ont d'autres larmes que la rosée! Où vivent-elles donc, ces âmes libres, supérieures aux nôtres? Au-dessus du chardon et du lierre, dans l'espace; autour des affamés de la terre et plus haut, dans le monde sans corps. Là rôdent les esprits, rois du plateau et juges des hommes.

Jamais il ne s'était expliqué tout cela, jamais n'avait tenté de remonter aux causes obscures. Quiconque lui eût dit : « Voilà ta croyance, » l'eût étonné sans se faire comprendre. Mais il portait en lui-même la foi rudimentaire, la conception vague. Son idée, que l'analyse n'avait pas affaiblie, qui, en l'absence de toute formule, s'était changée en sentiment, vivait robuste dans ce crépuscule intellectuel : l'idée de l'homme chétif soumis à son grand gardien, l'Invisible. Sa lutte contre l'œstre, sans lui révéler autre chose, rendit du moins sa notion moins indistincte; les créatures de vie latente n'entendent bien que le langage imagé des faits. Il compara sa large main, impuissante, au mince brin d'herbe fumant, qui pouvait!... songea à l'orgueil de ses semblables, hocha la tête et se mit en marche.

Il passa au milieu de ses moutons calmés qui s'éparpillaient de nouveau à la recherche du repas paisible; suivant le penchant du coteau, gagna un ressaut de la butte et s'assit. Son bouc Noiraud, le voyant s'arrêter là, renifla avec colère, frappa du pied le sol, et s'éloigna, jaloux, sans brouter.

André Fleuse était venu s'asseoir près de son

ami. Oui, il avait un ami. Celui-là était mieux qu'un homme : un genévrier. Tout enfant, il l'avait planté, naissant, dans un caprice de ses stations vagabondes; s'était amusé à l'entourer d'une rangée de pierres; du bout de son couteau avait bêché, arraché les ronces; plus d'une fois, lorsque la pluie se faisait trop attendre, il avait répandu sa tasse d'eau sur cet enclos, que son chapeau sans peine eût couvert. A cette époque, il observait chaque jour la tige grêle, moins haute qu'un doigt dressé, que surmontait une touffe d'aiguilles vertes, et se demandait, — voyant la verdure persister, — comment « ça se passait sous terre ». L'arbuste vécut et se prit à croître. André fut content. Entre la plante malingre et lui existait le lien de la vie donnée et reçue, l'attrait d'un mystère; il s'habitua à épier la croissance, à voir *son* genévrier; et, à force de s'y habituer, il l'aima. Il le reconnaissait de loin au milieu de mille autres semblables; s'en approchait machinalement; faisait là, de préférence, sa reposée. L'arbre ne grandit guère; rien ne grandit sur la lande stérile. Il s'éleva, comme ils le font tous, jusqu'à trois coudées, puis se noua et devint bossu. Un demi-siècle plus tard,

le nain n'avait pas changé. Le berger, en face de cette immobilité vivante, se recueillait mieux dans ses rêveries creuses et ressaisissait avec moins de peine le fil de ses vieilles visions; les objets contemplés autrefois sont comme le livre des souvenirs. Il se plaisait pour cela avec l'arbre. Mais il l'aimait encore pour d'autres causes. Ce genévrier, drapé dans ses rameaux courts ainsi que les bergers dans leur limousine, fluet sous son écorce soulevée en filaments légers, secouant au vent ses pointes maigres et la tête courbée vers le sud, était un des maîtres de la friche, puissant comme les plantes, savant comme elles en son grand silence. Il ne se baissait pas, pour manger ni pour dormir, ainsi que nous autres; mais ne cessait, lui, de mesurer le ciel où passent les nuages, où brillent les étoiles, où se meuvent dans le creux les choses ignorées. Au cours des nuits longues, il veillait; et rien ne traversait le steppe, ni être, ni lueur, ni souffle, sans qu'il vît tout. Lorsqu'à la fin de l'été ses pâles graines étaient devenues noires, il agitait doucement sa tête pesante pour les offrir, non aux hommes, mais aux oiseaux, qui reviennent de lointains pays et se disent entre eux des mots

inconnus, avec les ailes entr'ouvertes. Le genévrier assistait, impassible, à la fonte des neiges, à la fuite des ans, à la mort des chrétiens, au frôlement éternel des fantômes; et tous les lendemains le retrouvaient en sa verdure, la racine sous les roches et la tête pensive, comme un gardien de secrets. Le grand pasteur l'aimait. Il cherchait autour du pied de l'arbuste les menues pierres dont, soixante ans plus tôt, il avait édifié la clôture enfantine; refoulait le sable prêt à les ensevelir; se revoyait, petit, plantant le nain. Il préservait celui-ci des épines, le déchargeait de ses aiguilles sèches, surveillait l'éclosion des nouvelles. Lorsque le vent passait sur la colline, son ami avait de courts frissons et soupirait faiblement à son oreille. Alors il l'entourait d'un bras caressant, se collait au tronc lisse, pour mieux ouïr et comprendre; et les rameaux pleureurs se balançaient devant ses lèvres comme pour un baiser.

Le cœur de Fleuse battait à cet endroit autrement qu'ailleurs; le rayon qui attendrit ne descendait que là sur son front dur. Il aspirait le parfum résineux; ses mains devenaient onctueuses au contact; le genévrier l'enveloppait doucement

de son ombre; il s'allongeait, indolent, et contemplait son arbre sacré, avec un sourire dans le regard.

Donc, ce matin-là, il vint et se coucha à la place accoutumée. Autour des deux amis enlacés, le désert dormait sous un soleil de plomb. A travers les touffes grillées du gazon, de chaudes bouffées s'échappaient. Partout la lande nue, avec ses plis monotones et ses aspérités décharnées. L'oiseau de Saint-Martin, dans son vol majestueux, rasait les buissons rabougris. Des chenilles velues se hissaient, renversées, sur des branches flétries d'aubépine, laissant derrière elles une traînée gluante. Le val apparaissait tout au loin, frais et riant, mais silencieux comme son frère le steppe. Et le berger tenait les yeux fixés, des yeux chargés de muettes questions, sur la cime hérissée de son ami.

Un bruit soudain lui fit tourner la tête. Il fronça le sourcil, trouvant mal plaisant que d'autres passassent près de son arbre. C'était un jeune garçon. Il se redressa, morose, et attendit.

— Si vous plaît, père Fleuse, c'est vous que je charche. Y a même longtemps.

Pas de réponse.

— Je suis le pâtour de la Jamette. *Sâ-vous* pas?

— Vanquiers.

— Je viens vous quéri, *pasque* le père Robine il est *mô*.

Le berger se leva et fit deux pas.

— Mort?

— Oui, *à* c't'e nuit. Y se lamentent *fô* cheuz nous; faudrait veni.

Fleuse le considérait avec un regard étrange. L'enfant eut peur d'être questionné : son maître avait défendu de rien dire. Comme sa commission était faite, il se sauva à toutes jambes.

Le bouc, joyeux de voir le pasteur s'éloigner du genévrier, vint se frotter contre lui. Mais l'autre n'y prit pas garde. Il venait de punir l'œstre et d'accoler son ami... et on lui disait que Robine était mort à la Jamette! Toutes ces pensées se confondaient dans son esprit. Il fit signe à Matinal de rester, ramassa sa houlette et gagna le sommet de la friche, suivi de son bouc.

## IV

### UN CHEVEU ROUX

La nouvelle s'était vite répandue :

— Le vieux Robine a trépassé subitement.

Les gens de la contrée, poussés par la curiosité, allèrent du côté de la maison mortuaire après leur repas de midi. Il se forma un groupe devant la barrière ; bientôt des têtes d'enfant passèrent dans les éclaircies de la haie. Des voisins, qui mangeaient encore, entrèrent dans la cour et s'arrêtèrent au bord de la mare. Les oies jargonnaient toutes ensemble à leur approche, le mâle blanc sifflait en allongeant le col vers leurs jambes. Louise de la Ronce, accablée de douleur, pleurait, accroupie sur le seuil du logis, près de son père inerte. On entendait des chuchotements ; puis

quelqu'un se mouchait, et il y avait ensuite de grands silences.

Le maire arriva peu après, vêtu de sa blouse de travail. Buré sortit de la lavanderie et marcha à sa rencontre.

— Bonjour donc, vieux. Ça ne va pas ici, il paraît? L'instituteur m'a dit que tu étais venu au bourg faire la déclaration. C'est tout à fait triste, mais faut se faire une raison.

Le fermier secoua la tête avec amertume.

— C'est égal, voisin, les morts subites, ça décrie ben les maisons!

— Tu divagues! On ne connaît pas dans toute la commune de meilleure famille que la tienne : c'est à qui vous plaindra! Mais, pour vous jeter la pierre, il ne se trouvera personne.

— Je le soignais de mon mieux.

— Le monde te rend justice là-dessus; ne fais-tu pas toujours honneur à tes affaires!

— Venez le voir. Il est dans la *maison;* ma femme le garde.

Ils entrèrent. La Buré, à genoux, disait son chapelet; les mains glacées et bleues du mort apparaissaient sur le drap. Le maire en toucha une avec répugnance, souleva le mouchoir qui cou-

vrait la face ; se recula, puis revint ne sachant que faire. Buré le tira doucement par sa blouse :

— Il était déjà froid au soleil levant.

— Je m'en doute. Que veux-tu ! il n'y a qu'à se résigner.

Lorsque tous deux furent dans le corridor, l'homme de la Jamette interrogea.

— Voyez-vous quelque chose de plus à faire? Car j'ai la tête perdue, moi.

— Rien de rien. Je vas dire bonjour à la famille et je me sauve. J'irai à l'enterrement, demain matin.

— Vous allez bien accepter un verre de cidre?

— Nenni. J'ai tout mon monde dans les champs, l'ouvrage ne manque pas. Il y a *une miette* de sainfoin, cette année; je veux profiter du beau temps pour tout faucher. Ça va te mettre bien en retard, toi, ce tintouin-là?... C'est une triste chose que la mort, pas vrai?

La Buré, ayant achevé sa prière, les rejoignit par politesse et toute la famille se réunit dans la pièce de décharge. Quelques instants plus tard, tout ce monde marchait à pas lents au milieu de la cour, reconduisant le maire. On parlait du père Robine; les voix s'élevaient insensiblement; les

badauds jugèrent le moment venu, s'attroupèrent et prirent part à la conversation. Chacun procédait par questions, ainsi que cela se pratique toujours à la campagne.

— Il n'était pourtant point malade : j' l'avions vu hier?

— Oh! il n'en pouvait plus! M'est avis qu'il avait quelquefois des absences.

— Ce que c'est que de nous!

Les femmes renchérissaient, citaient des propos du défunt, donnaient des détails oiseux, disaient n'importe quoi, s'essuyaient les yeux.

— Mais comment que c'est arrivé, pour en finir?

Buré parlait d'une voix contenue, au milieu du cercle.

— Il avait idée qu'il n'irait pas loin. Son humeur noire augmentait. C'était sa douleur de reins, voyez-vous, car il ne chômait pas, chez nous! Son sang aussi travaillait, depuis que les chaleurs sont si fortes..., j'l'avons trouvé mort à not'réveil. Oh! misère de la vie! Quel chagrin pour nous! quel chagrin!

La tête basse, les bras derrière le dos, il se lamentait. Soudain sa main droite, qui pendait,

fut serrée comme dans un étau; quelque chose de tiède et d'osseux s'appuya contre son dos et le poussa. Épouvanté, il exhala un cri involontaire et sauta de côté. Son regard alors rencontra celui du bouc au poil sombre, qui balançait près de lui son grand menton maigre. Quelqu'un dit :

— Noiraud!

La bête puante fit tressauter sa barbe et s'éloigna en chevrotant.

Le berger arrivait. Il se tenait debout en arrière du groupe, dépassant de la tête tous les autres. Appuyé sur la crosse de sa haute gaule, immobile et morne, il écoutait. L'ombre se jouait sur les rides de sa face anguleuse; ses doigts noueux, enveloppés d'une couche de poussière, semblaient taillés dans le même morceau que la houlette. On eût dit d'une statue de pierre fendillée par les ans sur un tombeau.

Buré ne parla plus. Le bruit cependant continuait. La grosse Aimée tenait tête aux commères; voyant qu'on l'écoutait, contre l'habitude, surexcitée d'ailleurs par l'événement, elle s'exaltait, criait, se perdait en récits contradictoires. C'était une explosion. Elle racontait comme quoi elle avait donné elle-même les mesures au menuisier

pour le cercueil, lorsque sa mère l'appela :

— Rentre donc; il faut que nous allions garder mon père l'une ou l'autre.

Tout le monde s'en alla. Les gens de la Ronce, mal accueillis, étaient déjà partis, pour ne revenir qu'à la veillée.

Lorsque le fermier n'entendit plus rien, il poussa un énorme soupir, mais son visage s'empourpra et ses jambes vacillèrent sous lui. Il alla jusqu'au mur, s'aida des mains et parvint à s'asseoir sur la marche d'entrée. Puis il se redressa sur son séant, pour humer l'air.

Le berger, qu'il n'avait pas vu dans son trouble, était debout devant lui, avec Noiraud le bouc.

— Tiens, mon oncle ! essaya-t-il de prononcer, en agitant sa langue pâteuse. Je vous croyais retourné au Puits.

Fleuse posa un pied près du paysan, pour passer. Buré se leva vivement.

— Où allez-vous ? Je ne veux pas que vous entriez. Rangez-vous pour faire place aux femmes; c'est elles qui doivent garder le mort.

Aimée et sa mère arrivaient en effet près du seuil. Le solitaire leur dit d'un ton rude :

— Allez-vous-en à la lessiverie.

Elles le craignaient trop pour ne pas obéir. Fleuse entra dans le corridor.

— Je veux pas que vous veniez là, répéta avec force le rougeaud. Fichez-moi le camp ! vous n'avez pas de droits ici !

Le berger lui serra le bras, montra la porte de la chambre funèbre, et dit :

— C'était mon frère.

Il pénétra alors dans la *maison*. Noiraud était resté dans la cour, au bas du degré. Buré, pris entre l'homme et le bouc, suivit l'homme. Il se plaça devant le lit.

— Eh bien, je vas vous apprendre une chose, mon oncle : le père Robine s'est détruit.

André Fleuse s'arrêta.

— C'est à cause de son rhumatisse ; les domestiques le savent, la maîtresse aussi. Il s'est pendu cette nuit, à cette poutre-là. J'ai des témoins.

L'autre ne bougeait pas.

— On ne le dit pas, à cause des propos ; et puis il ne serait pas enterré par les prêtres. Gardez-en le secret ; mais, aussi vrai que je suis votre neveu, il s'est pendu avec la longe d'une de nos taurailles.

Le grand pasteur avait entendu. Alors il par-

courut cette *maison* dans laquelle il avait, six semaines plus tôt, introduit comme un hôte l'époux de sa sœur défunte. Maintenant il l'y retrouvait mort. Mort le frère aussi bien que la sœur; plus d'anciens ! Et celui-là... il paraît qu'on l'avait trouvé ce matin au bout d'une corde! Oui, cela devait être, car il faisait triste mine à cette heure sur sa couche dernière! Sa langue tuméfiée passait, toute violette, entre ses lèvres jaunes. Quoique ses yeux fussent clos, le bonhomme n'avait pas l'air de goûter le repos à la façon des autres trépassés. Peut-être bien que le chanvre lui avait trop serré la gorge au moment du soupir final, et que l'âme, pour sortir, avait été obligée de tortiller le corps. C'est ainsi que les blaireaux coupent les racines et font rouler la terre quand un garde-chasse a bouché leur trou.

André avait écarté le mouchoir, repoussé les couvertures. Il souleva feu Robine et contempla longuement cette lividité cadavérique qui, hier encore, était quelqu'un. Il tâta les jointures, pressa le ventre, prit un paquet d'herbes sèches cachées entre sa chemise et sa poitrine; les compta, les disposa dans un certain ordre sur sa main ouverte et se mit à frotter le mort. Robine

demeura immobile. Un rayon de soleil anima, durant une seconde, son affreuse grimace; ce fut tout. Le berger, qui ne cessait de parler bas, écrasa ses herbes à la place du cœur, oignit les jambes, traça des croix sur le front. Il présenta ensuite devant le nez les plantes à respirer, s'arrêta et se pencha au-dessus du cadavre, dans la pose d'une mère qui observe le sommeil de son nouveau-né.

Rien n'agita la prostration rigide. L'odeur de la destruction perçait déjà.

— Trépassé! murmura Fleuse.

Alors il retourna cette chose finie, arracha les guenilles dont le col était enveloppé et considéra le sillon qu'avait creusé la corde. L'extraordinaire, c'est que cette meurtrissure faisait le tour comme une cravate. Il en avait vu souventes fois, des pendus volontaires, depuis septante années! Jamais ce n'était ainsi. Le poids du corps déterminant la chute en avant, l'étreinte ne se produisait, en ces occasions, que sous la gorge. Comment donc la nuque de Robine portait-elle ainsi les marques du collet?...

Le grand berger brandit à bout de bras le cadavre, monta sur la chaise et éleva son horrible

fardeau vers la poutre, près du clou. Il voulait savoir. Le dépendu remonta, aussi raide qu'une barre de fer, la tête fléchie, la langue tirée; effroyable.

Buré était là. Il reposait vidé, sur la table, le pichet qu'il avait pris plein d'eau. Lorsque le mort surgit en face de lui, il se rejeta contre la porte et se retint aux ferrures de l'armoire en gémissant.

Fleuse rapporta son vieux compagnon sur le lit et lui prit solennellement la main, comme pour l'adjurer de parler.

— Robine, tu as péri de male mort. Nomme celui qui a fait le nœud. Parle!

Couché sur lui, il évoquait l'âme, il prenait la main. Tout à coup il frémit, ses yeux se dilatèrent, il retroussa les doigts du défunt et se frappa le front...

Robine, sous l'ongle de l'index, portait un cheveu rouge.

Le berger dit de sa voix caverneuse :

— Son doigt a parlé.

Il se retourna, marcha sans hâte, arriva devant Buré le roux, éleva le cheveu et prononça lentement :

— C'est toi!

Le fermier, dont les dents claquaient, essaya de fuir. Mais le bouc, dès qu'il ouvrit la porte, le regarda de son œil rond. Il resta.

Fleuse fit tomber le bonnet de l'homme, lui saisit le crâne à deux mains, fouilla dans la chevelure rousse, découvrit sur le sommet une éraflure tracée par un ongle... Et il dit une seconde fois :

— C'est toi !

Le misérable se laissa tomber sur les genoux et balbutia :

— Ne dites pas ça, ne dites pas ça !

Le berger était transfiguré. Debout, un bras levé, sa corne d'appel repoussée sur sa poitrine, sa houlette dressée contre l'épaule, il semblait gigantesque. Ses yeux caves, ses cheveux blancs en désordre, le tremblement des nerfs de sa face, les rauques sifflements de sa respiration, lui imprimaient une physionomie surnaturelle.

Il crut comprendre les paroles de Buré. L'assassin avait peur d'être dénoncé aux gens de justice, à ceux qui portent des robes et pèsent les preuves. Il se souvint de l'œstre, cette image du Mal insaisissable que la main de l'homme ne frappe pas sûrement, et pensa que *ce qu'on ne*

*voit pas* a plus de puissance. Un énorme frisson secoua ses membres. Il posa une main sur l'épaule du misérable et murmura :

— Pas besoin des juges. *Un autre* te punira.

Le poids de cette main était sans doute bien écrasant, car Buré tomba le visage contre terre.

Alors on put voir le berger et son bouc qui marchaient par la cour, comme décrivant des cercles. Ils allaient vite, s'arrêtaient, repartaient. Les habitants de la ferme, du seuil de la lavanderie, assistaient avec stupeur à cette promenade extraordinaire. Buré s'était traîné sur les genoux jusqu'à la porte, pour ne pas rester avec le mort ; et, la bave aux lèvres, il voyait. Le berger, les bras étendus, prenait à témoin l'invisible ; semblait par ses regards invoquer le soleil, frappait le sol du bout de sa houlette et traçait des lignes. Il parcourut l'un après l'autre les coins herbés ; cueillit des plantes, les mâcha, s'éloigna à reculons. Noiraud baissa la tête, farouche, et frappa la barrière à coups de cornes. Le pasteur alors souffla trois fois sur les herbes broyées et les dispersa au vent, en s'écriant d'une voix terrible :

— Que la maison soit maudite !

# V

## LE LOUP-GAROU

### I

#### SORT JETÉ

Voici l'automne. Le mois d'août, enveloppé de rayons brûlants, est passé sur la plaine crayeuse. Le mois d'août, qui dépouille la nature au profit de l'homme, a changé en masses dorées les champs verts, marqué l'heure des faucilles et laissé derrière lui, en fuyant, un désert grillé. C'est alors que les moissonneurs, accourus au premier chant de l'alouette et marchant de front, ont abattu la tige grêle des seigles et le froment aux lourds épis. Les javelles étalées sous leurs

pieds nus furent bientôt liées en gerbes; les chariots s'ébranlèrent chaque soir, entourés de l'escorte joyeuse, dans le chemin raviné qui mène à la ferme. Le lendemain, des glaneuses aux loques rapiécées suivirent, courbées en deux, les mêmes sillons; mais, après elles, nul ne vint. Et la Terre, lasse d'avoir tant enfanté, s'endormit au soleil sous son linceul de chaume flétri.

Septembre est survenu, avec ses nuits longues et ses feux moins ardents. Là-bas, devant la grange, la machine à battre exhalait ses grondements puissants sous l'effort des chevaux conduits en cercle. La balle broyée s'envolait en nuage autour des travailleurs haletants; les traînées de paille mordue jonchaient l'aire. Un bruit sourd à ce bruit succéda; le blé tombait en pyramides sur le plancher des greniers, attendant le jour du marché propice.

Octobre. Sur le plateau, les oisillons, oublieux des amours, se réunissent en bandes. Les bluets s'étiolent dans la poussière altérée. C'est encore la saison caressante, mais arrivée à son dernier jour; les verdures pâlissantes ne cessent pas de paraître douces au regard, mais ne parlent plus du printemps que comme d'un souvenir.

Sur la nudité immense un grand souffle passe, chargé des parfums affaiblis et des murmures mélancoliques. Les scarabées ne voltigent plus. Ainsi le lien se renoue entre la plaine devenue déserte et la solitude éternelle des friches. Le même silence plane désormais de l'Orme-aux-Fées jusqu'au genévrier d'André Fleuse. Celui-ci apparaît tout au loin, noyé dans l'éther, près de l'arbuste ami. Ses ouailles éparses couronnent le penchant du coteau. De hardis sansonnets, pendus aux croupes blanches, d'un bec avide fouillent les toisons. Pas un être humain, si loin que l'œil puisse s'étendre, car le berger fait partie de cette nature muette ; ce n'est qu'un sauvageon de plus dans le steppe. Mais, à l'extrémité opposée, entre la Jamette et le Rutin, au pied d'une haie de noisetiers, quelqu'un écoute l'Angélus de midi et soupire.

Louise de la Ronce-Fleurie, en revenant du bourg par les sentes, s'est penchée là, sur l'herbe molle, pour cueillir une de ces clochettes bleues qu'elle aime tant. Ses pensées l'ont assaillie, sa main est retombée inerte ; elle rêve. Un papillon, le dernier de l'année sans doute, se pose sur le calice de la fleur ; puis, capricieux, reprend sa

course et disparaît. La jeune fille a contemplé l'apparition charmante, a suivi des yeux la fuite rapide, et c'est à ce moment que ses larmes ont coulé. N'a-t-elle pas vu de la sorte le bonheur s'approcher d'elle, sourire à son printemps... et s'évanouir, à peine entrevu, au détour de cette même colline? Qu'elle aimât un indigne, peu importe : elle aimait. Le cœur, souvent trop prompt à se donner, subit l'entraînement sans écouter la sagesse; il s'interroge encore, que déjà il a choisi. Son premier battement est son dernier mot. On voit l'être aimé tel qu'on veut qu'il soit; on l'embellit de tous les trésors qu'on lui prête; on en fait le reflet de soi-même, et en l'aimant on s'aime en lui. C'est ainsi qu'il charme, composé de réalités mal vues et d'apparences radieuses; il demeurera à jamais tel dans la pensée, époux infidèle ou fiancé perdu. Viennent les déceptions: on s'en défie, on ne s'en console point. Louise, trop fière pour accorder son pardon au volage, était trop sensible pour l'oublier; présent, elle l'eût repoussé; elle l'aimait absent. Et sa douleur était d'autant plus profonde, qu'elle se jugeait ensevelie dans l'irréparable. Mais seule, mais accablée, mais en proie aux souvenirs ardents qui la

sollicitaient, elle s'abandonnait aux douceurs poignantes de ses visions. Son cœur de vingt ans bondissait. Elle aurait crié volontiers, à l'imitation du poète antique : « Tant que le sanglier se plaira au fond des saulaies et le poisson dans l'onde argentée ; tant que l'abeille se nourrira de thym et la cigale de rosée, toujours son nom glissera sur mes lèvres... Je graverai mon amour sur le tronc des jeunes arbres, les jeunes arbres croîtront et mes amours croîtront avec eux. »

A l'ombre des coudriers, où Louise a cru trouver l'oubliance, les regrets surgissent et sanglotent. Où sont donc les espoirs d'avril, envolés avant le papillon d'automne? où donc le beau garçon, assis sur un talus et les jambes pendantes, qui parlait de planter la crémaillère au temps des Avents, et tenait à son tour le cordeau de la vache en murmurant des propos tendres? Tout cela est bien loin, à présent; il n'y a plus personne... Le brouillard pourra succéder au soleil et le grésil à la pluie : personne ne reviendra près de la fille esseulée. Elle n'a plus rien à écouter au bout du chemin creux, puisque aucun pied ne marche pour la rejoindre; et sur son passage elle ne rencontre plus, en fait d'oiseaux,

que le rouge-gorge, dont les chansons plaintives annoncent le malheur. Heures douces de la saison passée, contentements inavoués, causeries trop courtes coupées de longs silences, adieu pour toujours ! Marin a tout brûlé en partant, Louise n'a plus que des cendres à remuer ; et aucun autre ne cueillera avec elle les aubépines prochaines, car elle n'est ni de celles qui se reprennent ni de celles qui se donnent deux fois.

Dolente et sans courage, elle demeure accroupie, les yeux sur la fleur bleue. L'Angélus depuis longtemps ne tinte plus ; elle poursuit son rêve. Une voix tout à coup s'élève dans le sentier, en face d'elle :

— Tiens, la voilà.

On s'approche. Elle lève la tête. Sa tante Buré s'arrête à deux pas, suivie de la grosse Aimée.

— Bonjour, la Louisette ! j'allions chez toi.

La jeune fille n'a vu sa cousine ni sa tante depuis l'enterrement de Robine. Elle remarque avec surprise leur embarras et leur pâleur. Ces gens ne l'ont guère habituée à leurs visites ; cette façon de l'aborder, avec une parole amicale aux lèvres, est certes toute nouvelle ; Louise dissimule à peine un étonnement mêlé de crainte,

s'essuie les yeux et balbutie quelques mots sans suite. Les deux femmes se placent debout devant elle, les mains croisées sous le tablier.

— Ton père se porte-t-il bien ?

— Oui, il est en journée. Et chez vous ?

— Ça va petitement. Le temps est doux, depuis la pleine lune ?

— Y a eu de la gelée blanche, ce matin ; nous aurons de l'eau.

Personne ne dit plus rien. La Sucrine et sa mère se regardent, gênées et indécises. Cette dernière enfin fait un effort et rompt le silence.

— Viens donc par ici, la Louise ; j'avons à te parler. Faut pas rester si près de la sente, on pourrait nous ouïr.

Elles l'emmènent du côté de la Jamette, en passant par le milieu d'un immense guéret d'où l'on voit partout. Leur allure est lente, leur mine perplexe.

— Écoute, fait soudain la fermière ; je viens te prier de parler à ton oncle Fleuse. On a grand besoin de lui. Seulement, il ne nous aime pas trop, et nous recevrait peut-être mal ; tandis qu'il t'écoute, toi, et tu pourras le décider.

— Qu'est-ce que vous voulez donc que je lui demande ?

— Eh bien... c'est que ça va mal chez nous, ma fille ; tout à fait mal.

— Qu'y a-t-il donc, comme ça ?

— Le maître est malade. Et puis... c'est point la peine de conter les choses à moitié : il se passe des équipées qui ne sont pas ordinaires.

— Du moment que je ne connais pas ces choses-là, je ne saurais rien y faire, ni l'oncle Fleuse non plus.

La Buré promène ses regards autour d'elle, de tous côtés; n'aperçoit personne, surmonte une dernière hésitation et saisit sa nièce par le bras.

— Ce qui se passe n'est connu de personne, balbutie-t-elle à voix basse; la maison est hantée, ton grand-père revient !

Si Louise est frappée de stupeur, pas n'est besoin de le dire. Elle s'arrête, frissonne, interroge avec une sorte d'égarement le visage des femmes de la Jamette; croit mal comprendre, demeure hébétée.

— Oui, va, nous sommes bien éprouvées ! Depuis que la mort est entrée chez nous, tout va de mal en pis ! Jusqu'à la fin des travaux, la

lassitude nous a apaisés; mais, à cette heure, n'y a pus moyen d'y teni ! Notre veau de six semaines est crevé sans maladie ; le poulain noir a une épaule déboîtée ! Notre pâte ne lève point ; faut à chaque fournée acheter du levain chez le boulanger, et encore ! Buré ne ferme pas l'œil, il se plaint et sort toutes les nuits. On voit au clair de lune *quelqu'un* du côté de la barrière, une grande bête noire aussi ; et Bas-Rouge, qui était si bon chien de garde, se musse dans la grange au lieu de japper ! Et dans les greniers, quelle vie ! Notre blé est trimbalé jusqu'aux râtelières par les gobelins [1] !

1. L'auteur, préoccupé du soin de décrire la campagne telle qu'elle est, de peindre les paysans tels qu'ils sont, a signalé à plusieurs reprises, au cours de ce récit, la croyance aux êtres intermédiaires. Afin que le lecteur ne le taxe pas de fantaisie, il juge utile de rappeler ici qu'aucune opinion n'est plus répandue, qu'aucune tradition n'est plus constante. Et, pour l'établir clairement, il va donner, avec l'étymologie du mot employé à cette page, la filiation de la légende. Le mot gobelin (qu'on peut traduire par esprit follet) vient du mot grec *cobalos*, qui signifiait faune malin. Les Allemands en ont tiré leur Kobold (*id est* lutin). Apulée en disait : « Ce sont démons (ou, littéralement, esprits de sagesse) du genre animal, âmes passives, intelligences raisonnables, corps aériens, éternels quant à la durée. » Il y a donc eu chez nous importation mythologique ; mais il faut convenir en même temps que l'origine druidique préexistait. Cicéron nous apprend en effet que les Druides se préoccupaient fort de la transmigration des âmes et des secrets de la nature ; Vaudon-

— Hélas, oui ! s'exclame la Sucrine ; celui qui fermerait l'œil chez nous, au jour d'aujourd'hui,

court ajoute que les prêtres gaulois, voués à l'extase et à la contemplation, portaient le titre de « semnothées ». Saint Augustin a écrit sur ce point : « Il existe des démons, nommés duses par les Gaulois, qui, comparables aux sylvains et aux faunes, deviennent amoureux des femmes terrestres. » (*Cité de Dieu*, livre XV, ch. XXIII.)

Vers l'an 1100, les premiers troubadours, notamment Guillaume de Poitou, parlent des fées, dont il n'avait jamais été traité par écrit avant eux, au dire de Sainte-Palaye. Les ancêtres de Mélusine vivaient néanmoins chez le peuple, dans la tradition parlée.

La légende découle encore d'une autre source. On trouve, en effet, dans la Genèse (ch. XI, verset 4) que « les fils du ciel eurent commerce avec les filles de la terre, d'où naquirent les géants ». Ces accointances ont continué, suivant Pierre d'Alcantara ; mais le déluge universel ayant modifié les conditions de l'atmosphère, la race des génies a dégénéré comme la nôtre et comme les végétaux, au point de vue physique : d'où, plus de géants. Dans cet ordre d'idées, nos gobelins, qui sont des deux sexes, portent le nom d'incubes et de succubes. Le livre de Tobie enseigne qu'un de ces êtres, appelé Asmodée, fut épris de Sara au point de la rendre six fois veuve le soir même de ses noces, par jalousie. Tertullien, à l'heure où l'Église remplaçait les nymphes par les anges, définit les *cobalos* « des anges corporels ». Les docteurs expliquent en leur faveur ces mots de l'Évangile selon saint Jean : « J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie ». « Ces êtres, dit saint Augustin, sont supérieurs à l'homme, soit parce que leur esprit est plus actif, soit parce que leur vie plus longue leur permet d'apprendre plus de choses. La subtilité de leurs corps les enchaîne moins que nous. Doués de sens infiniment plus délicats, ils peuvent aller jusqu'à la prescience des choses futures. Ce sont animaux éthérés. » (*De l'Esprit et de l'Ame*, ch. XXXVII.)

aurait une fière chance ! On se consume, quoi ! A présent que les domestiques sont partis, faut

L'Église fondit ensemble toutes ces traditions d'origines diverses et les éleva à la hauteur d'une croyance religieuse. Saint Jérôme, le premier, raconte que saint Antoine, allant rendre visite à saint Paul, fit rencontre de deux *hommes :* à savoir un tout petit, ayant croupe et jambes de cheval (n'est-ce pas le centaure ?) et un second, plus petit encore que l'autre, ayant front cornu et pied de chèvre (n'est-ce pas le satyre ?). Tous deux dirent au bienheureux : « Je suis mortel, habitant du *désert;* mon peuple adore Dieu comme le tien. » Voilà bien la mythologie christianisée, ainsi que dans ce fait, cité par Baronius, de voix d'invisibles criant après le crucifiement de Jésus-Christ : « Le grand *Pan* est mort ! »

Aucun théologien n'a confondu les gobelins, incubes ni succubes, avec les diables. Le P. Sinistrari a expliqué pourquoi dans sa *Démonialité :* « Ces êtres, dit-il, dénommés en italien *foletti*, en espagnol *duendes*, en français *esprits*, n'ont rien de commun avec le diable, puisque les exorcismes ne produisent sur eux aucun effet et qu'ils n'en ont même pas peur. » Les conciles s'en occupèrent. Celui de Nicée adopta la proposition suivante de Jean de Thessalonique : « A l'égard d'iceux, l'avis réel de l'Église est que ce sont des intelligences non dépourvues de corps ni insensibles; elle leur reconnaît, au contraire, un corps subtil, de la nature de l'air ou du feu. Ils diffèrent de nous surtout en ce que les quatre éléments n'entrent pas dans leur composition. » Il convient d'ajouter que le concile de Latran déclara exactement le contraire ; mais, à vrai dire, la matière prêtait aux controverses ; et, dans tout les cas, cette discussion théologique sur la vraie nature des gobelins était une affirmation générale de leur existence. Molina, dans son commentaire de saint Thomas, a réuni en faisceau les opinions d'une foule de docteurs pour justifier « la corporéité des esprits de l'air. » Scott est allé jusqu'à assurer que « les corps de cette espèce sont assez fluides pour qu'ils puissent s'insinuer par les pores dans la pierre, ou se resserrer

que je me démène tout mon saoul ! Et *ça* s'acharne sur moi, si tu savais !...

— Non, non ; vous êtes des maldisantes ! Mon pauvre grand-père a été droit en paradis ; bien sûr qu'il n'en redescend pas pour faire le train chez vous autres !

La fermière, le visage assombri, se croise les bras :

— Comme ça, tu crois qu'on invente ? Ah ! si tu voyais mon homme, à demi mort tel qu'il est, tu changerais de chanson !

L'enfant de la Ronce-Fleurie se sent remuée par cette voix lugubre. Assurément sa tante n'en

en si petit espace qu'il leur plaît. » Cuaccius (*Comp. malef.*, fol. 127) connaît mieux encore nos follets : « Il y a des esprits ou lutins ignés, aériens, aqueux, flegmatiques, terrestres, et même d'autres qui sont souterrains. » « L'apparition de ces derniers (les Ténébrions) est, dit Agricola, fréquente dans les mines métalliques. »

De quoi vivent les gobelins, nos voisins fluides ? « Vivant autour de nous, capables d'aimer nos femmes, écrit Sinistrari, voir même nos juments... Leur nourriture ne doit pas être grossière comme celle qu'exige le corps humain, mais une substance délicate et vaporeuse, telle que le fumet des viandes, la vapeur du vin et des fleurs, les sucs dont l'air est imprégné. »

Qu'en conclure ? Rien. L'auteur ne songe pas à entrer en scène par une dissertation. Un coin du tableau pouvait paraître obscur ; il a pris à tâche de l'éclairer ; voilà tout. Et, sans autre visée, il retourne à ses moutons.

impose pas : il arrive des choses graves à la Jamette.

— Vois-tu, gémit la grosse Aimée, je suis bien malheureuse ! Papa est souventes fois tout égaré. Il se parle à lui-même, ramasse un scion, et, sans savoir ce qu'il fait, tape sur moi à tour de bras. Et j'ai de la peine, va, à traire mes vaches... Tu sais, la blonde, qui a une lune au milieu du front ? Eh ben, une couleuvre est amoureuse d'elle ! Quand je vais dans l'étable, la maudite bête est roulée au ras du pis, et tette. Une couleuvre bleue et verte, toute marbrée avec des taches brunes, plus longue que mes deux bras tendus ! Je n'ose la tuer, elle se coule sous la litière ; dès que je me suis ensauvée, elle revient... La blonde est maigre comme un clou.

— Et moi, ajoute gravement la mère, pas plus tard que ce matin, quand j'ai ouvert la lavanderie, j'ai trouvé mon rouet et mon dévidoir cassés en cinq morceaux.

— Mais... c'est donc *un sort ?*

— Sans doute ; mais est-ce qu'on peut savoir au juste ? Ah ! ma pauvre cousine, ma pauvre cousine !

Louise se souvient que ces femmes n'ont jamais

eu pitié d'elle; que tout à l'heure encore elles l'ont trouvée en larmes, sans même y prendre garde; et qu'elles la caressent, à l'instant présent, non par amitié, mais par peur. Son chagrin secret lui remonte du cœur aux lèvres et la rend cruelle.

— Eh! que venez-vous quérir près de moi? Avez-vous rendu mon père-grand si heureux, pour avoir la conscience tranquille? Et toi, Aimée, quand je te laissais si bien vivre à ta guise, ne m'as-tu pas volé mon bonheur?... S'il y a chez vous du grabuge, à cette heure, je n'y peux rien.

Elles se mettent à pleurer. Louise a honte de sa dureté.

— Dites des chapelets, le soir, à haute voix. C'est ça qui chasse l'esprit malin.

— Crois-tu que nous ne l'avons pas essayé? Mais on marche dans la cour, durant les prières.

— J'ai entendu dire qu'alors le meilleur est de jeter de l'eau bénite sur tous les murs.

— Nous en avons répandu depuis la chambre jusqu'à l'écurie, sur les lits comme sur les mangeoires... Et de la meilleure encore! celle du samedi saint, dans laquelle avait coulé la cire du cierge pascal; et celle de la Pentecôte, puisée dans une bouteille neuve avant que personne ait

touché les fonds. Tout cela ne fait rien, rien !

— Sache-le, Louise, nous ne pourrons être délivrés que par l'oncle Fleuse.

— Il est si savant sur ces articles-là, le berger !

— Parle-lui en secret. Si tu le décides à venir, il conjurera le sort avec ses herbes [1].

— Je ne peux pas demander ça au père André. Je ne peux même pas lui parler, car il ne rentre

1. Même note que pour les Gobelins. On croit dans nos campagnes, on a toujours cru, on a cru partout à la vertu magique des plantes. L'Ancien Testament recommandait spécialement, pour opérer le charme : « la rue, la verveine, le mille-pertuis, la germandrée et la centaurée. » On lit au Canon XXVI (7, cap. fin.) : « A celui qui sou-tient l'assaut des démons, il est permis de faire usage des herbes. » Hérodote constate l'existence de cette croyance chez les Scythes. L'auteur a cité plus haut (1re partie) l'Églogue VIII de Virgile sur la science de Mæris en cette matière. Théocrite, dans son idylle de la *Magicienne*, dit textuellement : « Thestylis, prends ces sucs d'herbes ; répands-les sur le seuil de la porte du perfide, crache et dis les mots. » La Médée d'Ovide s'écrie (*Métamorphoses*, livre VII) : « O nuit fidèle... mots puissants... Terre qui fournis des herbes pleines de force... paraissez ! »

On remplirait une page de citations de même nature. L'auteur n'a pas à rechercher si ces croyances universelles sont le souvenir inconscient d'une science perdue ou la révélation intuitive d'une science à naître. Une fois sur cette route, il faudrait en venir à poser la question suivante : Le surnaturel n'est-il pas tout simplement l'ensemble des phénomènes naturels non encore découverts ou retrouvés par la science moderne ? Et de là à définir nettement la portée du mot superstition, il n'y aurait qu'un pas. Or ceci n'est point du domaine de l'artiste, qui cherche à reproduire des effets sans remonter aux causes.

plus au Puits, pour ainsi dire. Il couche sur les friches et a bien assez d'occupation pour sa part. Il est venu un loup du haut pays, qui rôde autour de ses ouailles. L'oncle le guette jour et nuit et fait l'affût. Je ne serais pas bien venue de le déranger dans un moment pareil. Quand il rentrera après sa randonnée, je vous promets de lui parler de vos affaires, mais pas avant.

— C'est bon, répond Aimée; tu es une mauvaise parente, tu nous délaisses en notre misère; je nous vengerons.

— Va, va, tu sais que je ne suis pas une fausse. Agis à ton idée envers moi : il ne te reste plus de mal à me faire.

## II

### LE GRAND CAUCHEMAR

La ferme de la Jamette était livrée à l'abandon. Les herbes avaient envahi le devant des portes ; il manquait plusieurs carreaux à la fenêtre de la *maison*. Le fumier traînait à l'aventure dans la cour, les rigoles dégradées n'ouvraient plus d'issue au purin ; la rouille couvrait les outils gisants, et les bestiaux avaient fait dans la haie des brêches que nul ne songeait à boucher. Les poules volaient librement jusqu'au blé nouveau, par la lucarne ; la couverture du puits était défaîtée. Ainsi qu'on venait de le dire à Louise, tout avait marché comme d'habitude au temps des faneries et de la moisson. Mais, le grain une fois battu, les journées se trouvèrent moins remplies, le sommeil du soir fut moins impérieux ; à l'acti-

vité incessante qui donne faim et empêche de penser succéda la période du repos, d'autant plus vide que la pluie retardait les premiers labours. Buré alors eut, comme malgré lui, les bras croisés. Toujours soucieux depuis le décès de son beau-père, il devint plus sombre et maigrit à vue d'œil. Aux repas, à dater de là, il pignochait malaisément du bout des lèvres, passait la langue sur sa dent creuse et restait pensif. Quand le bois travaillait et que l'armoire ou les poutres craquaient, l'homme, devenu tout jaune, tressautait. Le toc-toc des araignées et le trottinement des souris commençaient à lui sembler importuns. Lorsqu'il faisait le tour du fournil, avant la couchée, les ronces, en accrochant sa blouse par derrière, lui donnaient chaud. On se mettait au lit. Ce n'était plus comme à l'époque des grands travaux, où l'homme recru de fatigue après la journée pénible, tombe endormi, aussi lourd qu'une poche. A présent, le sommeil ne venait pas. Buré se retournait d'un côté, puis de l'autre, jamais bien; avalait sa salive avec un bruit sec, éprouvait des démangeaisons dans les jambes et descendait le drap, le trouvant trop lourd sur son ventre. Il fermait les yeux avec force, pour s'en-

gourdir... ; lorsqu'il les rouvrait, des étincelles fugitives mouchetaient les ténèbres et scintillaient en rond. A ces instants-là, il croyait apercevoir, au milieu de la chambre, des formes brunes, coupées de lignes blafardes ; une boule au sommet avec des allongements par le bas. Plus il observait, mieux il percevait cette haute découpure dans le noir ; à la longue il l'estimait plus opaque et jugeait, par son relief croissant, qu'elle s'avançait un peu vers le lit. Buré alors se plaçait le visage contre la ruelle et ramenait le drap jusqu'à son front, en essayant de penser au prix du cidre ; mais une minute plus tard il se redressait, malgré lui, afin de savoir s'il verrait encore. Et l'oreille grande ouverte, avec une attention intense, il écoutait le silence à travers un bourdonnement.

Une nuit, la porte intérieure fut heurtée, puis une des chaises gémit comme lorsqu'un visiteur s'assied. Le fermier se releva brusquement sur son coude. Sa femme, qu'il avait poussée par mégarde, se réveilla à moitié.

— Pardi ! fit-elle en bâillant, j'aurai enfermé la chatte. Elle se trémousse, je vas lui ouvrir.

L'homme se répéta à lui-même pendant une heure :

— C'était la chatte...

Mais il ne parvint pas à le croire; et, tout pantelant, scruta la chambre de l'œil. Cette fois il vit mieux. La lueur nocturne venue du ciel étoilé glissait par le carreau souillé de l'imposte et se perdait capricieusement dans les détours de la chambre obscure. L'ombre, repoussée par l'ombre, se colorait faiblement. Buré découvrit insensiblement des apparences de jambes, surmontées d'une sorte de vapeur flottante, arrondie en forme de blouse. Il n'osait d'abord lever plus haut le regard; mais quand l'angoisse eut vaincu sa volonté, il se surprit reconnaissant la tête du père Robine. Oui, c'était lui! Sur le côté, une ligne noire descendait jusqu'aux carreaux : la grande béquille! Tout le reste de la nuit, l'épouvanté veilla, dans la contemplation du fantôme. Il détaillait maintenant les traits de ce visage, plongeait dans l'œil terne, sous les lèvres entrebâillées comptait les dents. A l'aube tout s'effaça dans une dégradation successive des ombres, et Buré reconnut en arrière, dans la même ligne de projection, les angles saillants de l'armoire, sa

limousine pendue au mur, près de la carnassière. Il haussa les épaules et se coucha plus calme, le soir suivant. A minuit, il revoyait Robine, comme la veille, clairement, effroyablement. Et pas une fois, depuis lors, il ne manqua de l'apercevoir, immuable, énorme, menaçant; plus tard il vit que les lèvres remuaient et il entendit des chuchotements.

Ces insomnies, cette chambre lui devinrent insupportables. Il commença par se lever pour aller sur le seuil, à l'air frais, et pour se plonger la tête dans la seille d'eau. Mais, à peine de retour, il retrouvait, devant lui l'apparition. Il contracta alors l'habitude de marcher au hasard dans la cour et autour de l'herbage, pour chercher l'apaisement et la fatigue, après quoi il gagnait le hangar où il s'endormait, le matin, sur des bottes de paille. Les cris plaintifs des oiseaux de nuit lui causaient maintenant de longs frissons; il ne cessait d'avoir peur qu'au lever du soleil.

Le fermier, chassé de son lit, ne fut pas longtemps paisible autour de sa maison. Un soir, en se dirigeant vers la pâture, il découvrit un grand être appuyé contre la barrière. C'était semblable à un homme, mais plus haut de taille et sans mou-

vement. Buré s'arrêta court. Les branches d'un pommier enveloppaient l'être d'une ombre épaisse; on ne distinguait que les formes générales du corps, un bonnet blanc sur des mèches grises et un long bâton coulé sous une aisselle... comme une béquille. Buré s'enfuit, croyant courir et se traînant à peine. Le soir suivant il partit, en rasant la muraille dans la direction opposée, pour se cacher dans le verger. Il avait fait cent pas au plus, qu'un soupir fut poussé près de lui : le fantôme était affourché sur l'échalier, et cette fois dressait en l'air un de ses bras maigres. Le rougeaud s'écria :

— Robîne, Robine!

Et s'enfouit le visage dans les herbes.

Chaque nuit, autour de la Jamette, ce visiteur funèbre rôdait, vigilant, infatigable. Pas d'issue qu'il ne gardât; pas de coin de haie derrière lequel il ne fût prêt à surgir. Parfois une grande bête noire errait d'un côté, durant qu'il apparaissait de l'autre. Le paysan perdit la tête, prit sa ferme en horreur et s'accoutuma à partir, dès le crépuscule, après souper, pour s'enfoncer au loin dans la campagne. Et il courait de la sorte toute la nuit, fuyant les visions terribles de la vallée.

Lorsque les premières lueurs du jour blanchissaient l'horizon, il rentrait en possession de lui-même et revenait épuisé. La plupart du temps, de mauvaises nouvelles l'attendaient. Le collier neuf d'un cheval était retrouvé dans la mare; le toit à porcs n'avait plus de portillon; un carré de regain s'était fauché tout seul, derrière le pignon... Les domestiques entendirent à plusieurs reprises des bruits bizarres. Ils se levèrent, et chaque fois aperçurent le grand homme gris. Le spectacle que donnait leur maître n'était pas de nature à les rassurer; la peur s'empara d'eux, ils demandèrent leur compte et partirent. Demeurés seuls, les Buré se consultèrent, mais en ne parlant qu'à voix basse. Farouche, en proie à la fièvre, le fermier laissa jaser les femmes sans conter toutes ses angoisses; il se borna à dire que, si le berger voulait, leur tourment cesserait.

— Mais il ne viendra pas ! ajouta-t-il en crispant les poings.

Aimée intervint.

— Les gens de la Ronce le mènent par le nez. Faut le faire enjôler par eux.

C'est alors que la démarche fut tentée auprès de Louise.

Le lendemain l'homme anxieux interrogea :

— Eh ben?

— Ah ouiche! Elle fait la rechignée, ta poison de nièce! Le vieux gueusard ne viendra pas. Sur ce qu'elle a déglosé, il affûte un loup sur les friches. Faut pâtir, nous autres, durant ce temps-là! Je ferai dire des messes, mé.

— Ça coûte gros.

— J'en ferai toujours dire une, et l'on voirra après! Aimée, occupe-toi de ton beurre. Tout va à la débandade, ici, et c'est demain le marché. Remue-toi plus que ça.

La Sucrine s'en va donc à la laiterie. Elle prend un à un les pots de grès, rangés le long du mur, dans lesquels repose le lait tiré de l'avant-veille. Elle en verse la couche supérieure dans sa large buie, nettoie du doigt les parois et repose les vases, dont le fond contient le petit-lait, destiné aux bêtes. Dès que toute sa crème est réunie, elle vide sa buie dans la baratte, assujettit contre ses jambes la haute boîte cylindrique, rabat le couvercle foré, met verticalement en branle le bâton captif terminé en pilon. Elle doit battre ainsi pendant une demi-heure; la crème alors aura pris des teintes jaunes, sera épaissie,

deviendra compacte. La masse solide surnagera au-dessus du lait à fromage. Ce sera le beurre *en moche*. Il ne restera plus qu'à s'armer de la cuiller de bois, pour l'égoutter, le pétrir, l'*habiller* en forme de coin et le mirauder coquettement. A l'ouvrage!

Aimée cependant bat, bat toujours, enlève le couvercle et regarde : la crème reste blanche et limpide. Voilà une heure, voilà deux heures qu'elle baratte; elle sue à grosses gouttes : la liqueur grasse ne s'agrège point. Au bout de la troisième heure, elle regarde de nouveau : son lait n'a pas changé d'aspect. Jamais pareille chose ne lui est arrivée; une crainte superstitieuse s'empare d'elle. Elle abandonne le manche, fait un pas pour sortir, se ravise, s'entête, se remet à baratter avec fureur. Le temps fuit, cinq heures se sont écoulées.

— Es-tu endormie là? dit sa mère qui survient. Le soleil se couche et je t'avais recommandé à midi de faire le beurre!

La fille est toute pâle. Elle renverse à demi la baratte.

— Voyez! Je bats à tour de bras depuis que je vous ai quittée. Et rien! La crème ne veut pas prendre!

Elles se regardent, muettes et décontenancées. Il n'est pas, dans les fermes, de marque plus certaine d'un sort jeté.

— Le maître, s'exclame sourdement la Buré en servant la soupe, voilà ben le reste : on ne peut plus faire de beurre !

Le rougeaud repousse son assiette, devient blême, quitte la salle et monte le chemin de l'Orme-aux-Fées. Un peu avant minuit il rentre, exténué : l'homme gris l'a poursuivi sur le plateau.

Cet homme n'était sans doute pas vivant, car il a passé sur des tas de pierres sans faire plus de bruit qu'une belette. Buré, à force de courir, s'est pris, un instant, pour une bête que des chiens harcèlent.

— Tu es en nage, murmure sa femme qui a allumé la chandelle.

— Je ne peux plus résister à cette vie-là ; j'irai dès demain trouver le berger. Éteins donc le suif, car je vois des flammes qui dansent.

## III

### LA CHASSE A GUILLAUME

André Fleuse a rudement travaillé pour la défense de ses moutons. Oui, il a rudement travaillé, car au temps présent les bergers ne s'entr'aident plus, les chiens ont perdu le goût de combattre ; et la méchante bête qui tendait l'embuscade au troupeau était d'expérience et rompue aux ruses. Joignez-y que les loups sont devenus rares dans la contrée et qu'on a perdu l'habitude de s'en défier. Or donc, le vieux pasteur, en arrivant un matin sur les friches, avait remarqué de l'inquiétude chez ses ouailles qui se rassemblaient, inertes, en peloton, au lieu de chercher leur prébende à l'éparpillée. Martinal flairait deçà delà, le nez haut, et malgré les coups de houlette se réfugiait derrière les talons de son maître.

— Pour sûr, pensa Fleuse qui se souvint à point des jours de sa jeunesse, y a du nouveau.

Il fit des rondes à mi-côte et descendit jusqu'au ruisseau où la terre est plus molle. A force d'examiner et de retourner les feuilles, il découvrit, en travers du sentier des aunes, l'empreinte d'un pied de bête. Tout autre aurait juré qu'un mâtin de grande taille avait marché là; mais le talon était gros et large, la plante figurait trois fossettes; les doigts, armés d'ongles massifs, s'allongeaient en pointe. Ce n'était point là le pied carré du chien, avec son talon étroit et ses ongles menus. Le berger se raconta à lui-même, au fond de sa comprenoire, qu'un loup était descendu des bois de la Mayenne, ce qui présageait de grandes neiges, et que l'envie de goûter à ses moutons lui faisait arpenter la lande. Du plat de sa bêchette il effaça les *piqués*, fit bonne garde et rentra ses bêtes à la tombée du jour.

Au soleil suivant il recommença son pèlerinage : l'animal de rapine avait sauté au même endroit et s'était promené sur tout le parcours du troupeau. On devinait, à la marque de ses allées et venues, qu'il s'était régalé de l'odeur des brebiailles, ne pouvant faire mieux pour le moment.

Fleuse ramena sa bande un peu plus tard, de façon à tenir le loup en espérance, et à étudier en même temps ses passées. Le lundi, vers les trois heures de relevée, il y eut une panique chez les ovines. Le bonhomme quitta promptement son ami le genévrier; et durant que Matinal, aidé de Noiraud, rabattait les fuyards, il se plaça les mains en porte-vue et fouilla du regard les friches, brin à brin. Sur le coteau qui lui faisait face, entre une roche et des buissons de genets, un grand loup, le museau relevé et l'oreille droite, était debout, qui comptait les ouailles. Il ne bougeait pas plus que la pierre; mais son pelage fauve, aux reflets jaunâtres, se détachait vivement sur le fond plus clair du steppe. Son corps long et efflanqué se dressait au-dessus des branches traînantes. La queue horizontale, épaisse, terminée en panache gris, se découpait dans un vide; le soleil, par instants, éclairait la pointe de ses poils drus; une raie noire s'étendait sur ses hautes jambes de devant. La distance était courte du berger à lui; mais la vallée les séparait, et il observait hardiment, se sentant hors d'atteinte.

André souffla dans sa corne, et le bandit s'éloigna au petit galop; à chaque foulée, il jetait de

côté ses hanches maigres et de temps en temps retournait la tête.

— Grand'faim ! murmura le pasteur.

Il alla chercher une oie, lui cassa les pattes et la porta sur l'autre versant. Et il passa deux nuits consécutives sur la friche avec ses moutons, en tenant les feux allumés. Le rôdeur mangea l'oie et n'osa se jeter sur le troupeau ; mais il n'était pas loin, à en juger par la terreur du chien. Fleuse, le troisième matin, mit un de ses doigts dans sa bouche, après quoi il le dressa en l'air. Un soupir de satisfaction lui échappa : le vent avait sauté au sud. Il était assuré maintenant d'être abordé du bon côté, car le loup qui médite une attaque s'avance toujours contre le vent, afin de ne pas livrer son odeur à l'ennemi. Le bonhomme avait caché près de son arbre une pelle et une serpe ; il les prit et dévala sans retard pour établir une fosse au nord du troupeau, dans les refuites habituelles du brigand. Il choisit son emplacement près du Rutin, sur un tertre ombragé, entre deux flaques d'eau ; c'est là que tous les *pieds de retour* étaient marqués. La besogne fut âpre. Sa blouse ôtée, il creusa un trou si profond, qu'à la fin le bord dépassait son chef de plus d'une coudée, et

que, sans le secours de pieux fichés dans la paroi, il n'aurait pu lui-même en sortir. Cette fosse, taillée en manière d'éteignoir, était beaucoup plus vaste à sa base qu'à l'orifice ; dès lors quiconque y tombait ne pouvait s'en échapper, par élan ni escalade. Le berger transporta et répandit au loin dans le marécage toute la terre extraite et nettoya patiemment le tertre, au point de faire disparaître toute trace de son travail. Cela fait, il recouvrit l'ouverture d'une couche légère de baguettes de saule disposées en croix ; chargea de mousse et de feuilles sèches le frêle plancher ; rendit au sentier comme il imprimait à la fosse ce caractère de vétusté capricieuse propre aux campagnes désertes. Ses pieds, enveloppés d'écorce verte, n'avaient laissé ni marque ni odeur. A cinquante pas plus loin, où une autre ligne de retraite était possible, il bêcha négligemment afin de rendre l'endroit suspect.

La nuit tombait. Le berger regagna la friche, déposa ses outils, retira des broussailles une fourche et une lanterne, groupa ses brebiailles et se coucha devant elles, sous le vent, après s'être frotté d'herbes. Une bande d'étourneaux passa, venant du pays des pâturages, et plongea vers

l'étang où se balancent les roseaux, perchoirs nocturnes des peuples d'oiseaux. Dans le lointain, l'essieu d'une charrette cria et des roues grondèrent sur le gravier du chemin neuf; puis un silence pesant s'étendit sur la plaine inhabitée.

Ni lune ni étoiles; une grande nappe terne, voilà tout. Quelquefois une brebis toussait; ailleurs, une ronce gémissait brusquement sous la dent des chèvres. Tout à coup les béliers se mirent à piaffer; Noiraud cessa de brouter et agita sa crinière. Le berger, rasé dans un pli du terrain, tenait la lanterne cachée sous sa limousine et ne bougeait point. Tous les animaux, peu après, s'agitèrent, s'élancèrent, se croisèrent en courant sans but; Matinal grogna sourdement. Le bruit s'apaisa; les bêtes, la tête tendue, écoutaient. Fleuse avait le troupeau derrière lui, et faisait face à la vallée. « Le larron se traîne en ce moment sur le ventre, songea-t-il, et s'approche à couvert avant de bondir. Prends garde à toi ! »

L'homme en était là de sa réflexion, lorsque soudain les ouailles débandées s'enfuirent d'une allure folle vers le plateau. Quelques-unes bêlaient d'effroi; d'autres, trop essoufflées, râlaient en galopant.

Le pasteur déjà était debout.

— Guillaume, arrête ! s'écria-t-il.

Guillaume, chez nos paysans, est le nom légendaire du loup.

Le grand fauve, surexcité par ses longues convoitises, encouragé par la nuit, s'il n'osa point passer où criait un homme, eut au moins la hardiesse de ne pas s'enfuir. Se jetant brusquement de côté, il allait continuer sa chasse, lorsqu'au bout de la houlette se balança la lanterne allumée.

La vue du feu lui inspira plus de terreur que la voix humaine. Il se rejeta sur son arrière-train, plia l'échine ; une oscillation nouvelle du falot le décida à rebrousser chemin. Mais comme il retournait directement sur ses pas, le rayon lumineux s'allongea à sa droite, fila sur la bruyère, le poursuivit, l'éblouit, dressa devant lui sa barrière rouge. Le berger courait en agitant sa lanterne et criait :

— Vire au bon endrét, Guillaume ; saute par ici, Guillaume !

Le loup, vaincu par l'épouvante, pointa vers la gauche, dans la zone sombre, suivit le vent et détala à pas muets. La lumière le suivait, léchait

les buissons près de lui, le refoulait toujours au couchant, tel qu'une lanière cinglant la croupe d'un poulain. Le son de la corne redoublait son effroi. Il franchit d'un saut le Rutin, se jeta rapidement dans la brousse, aperçut la terre fraîchement remuée, n'osa pas passer là, et se déroba pour enfiler le vieux sentier. Presqu'aussitôt des branches craquèrent; un tapage de baguettes cassées éclata, suivi d'un bruissement de feuilles aplaties et de poussière tombant dans le vide; le carnassier, emporté par son élan, avait culbuté dans la fosse.

Le berger rappela Matinal, assembla ses moutons, les laissa calmés, s'arma de sa fourche et passa le ruisseau, la lanterne sous le bras. Il s'assit au bord du trou, tira un morceau de pain de sa poche, car il n'avait pas mangé depuis longtemps, et attendit le jour.

L'homme et l'animal sauvage, séparés par la longueur d'une pelle, tous deux immobiles, s'entendaient respirer. Dans ce tête-à-tête extraordinaire, ils se considéraient d'un œil avide, aucun d'eux n'ayant jamais vu de si près ni si longtemps le semblable de l'autre. Le loup se tenait debout dans une encoignure, au milieu des débris de

l'éboulement. La lumière venue du fallot fatiguait ses yeux accoutumés aux ténèbres; il clignotait et se tournait vers la paroi noire. Mais l'instinct de conservation et la curiosité ramenaient invinciblement sa tête oscillante du côté de l'homme. Son regard oblique jetait des lueurs phosphorescentes; son museau obtus et allongé se fronçait du bout; ses oreilles courtes, doublées de poils ras, se dressaient avec de faibles tressaillements. Sa face brune, encadrée d'un collier gris, s'avançait tortueusement, à la fois féroce et placide; des gouttes de sueur tombaient de sa langue. L'homme, appuyé sur son coude, se souvenait de tout ce qu'on raconte des loups mystérieux; voyait en celui-ci, même pris au piège, un prince de la nuit; le haïssait de ressembler aux chiens, mais cherchait dans le jaune de ses yeux des secrets profonds.

Dès que le crépuscule répandit ses premières clartés sur la vallée, le berger prit sa fourche, se pencha et chercha la place où frapper. Le loup s'accula au fond de la grotte et mordit le fer. André Fleuse retira son arme à grand'peine, la jeta dans le sentier et secoua la tête. Oter la vie n'était pas son fait, il n'avait jamais pu s'y résoudre; mais

tuer le grand voyageur des plaines lui répugnait plus que tout. Ses ouailles étaient désormais hors de péril, car cet être, s'il demeurait vivant après une pareille aventure, fuirait certainement la contrée pour n'y jamais revenir. Il lui dit :

— Guillaume, va-t'en libre.

Il alla quérir sa pelle et dégrada l'orifice afin que le fauve pût sauter. Il s'appliquait à ne pas faire tomber la terre sur lui. Le loup, toujours immobile, suivait de l'œil tous les mouvements du travailleur.

Oui, André Fleuse a rudement travaillé pour la défense de ses brebis. Mais le voilà content de les avoir préservées sans pour cela donner la mort à cette grande bête pensive. Un homme est derrière lui, dans la sente bouleversée ; un homme si hâve, si tremblant, qu'on dirait qu'il va choir. C'est Buré, dépenaillé, la tête nue, l'œil éteint, les jambes raidies. Il murmure d'une voix altérée :

— Berger, aie pitié de moi !

Le vieil André se retourne, le voit, laisse échapper sa pioche, lève les bras au ciel ; sa face se contracte affreusement ; il veut parler, sa bouche s'y refuse.

— O Fleuse, si c'est toi qui as jeté le sort sur

ma maison, défais ce que tu as fait ! J'ai assez pâti, va ! N'y a plus que du chiendent sur ma terre ; la fièvre me brûle ; je cours toutes les nuits ; n'ai-je pas l'air d'un animal sauvage ? Ce que tu demanderas, je le donnerai. Tu es un bon oncle, tu vas me délivrer, dis ?

Le pasteur lui pose lentement une main sur la poitrine et répond :

— Là est ton mal.

— Non, non ; je n'ai pas... tu t'es trompé, tu t'es trompé !

L'autre se redresse, terrible, étend son doigt vers les cheveux roux, frémit et s'écrie :

— Par Robine, sois maudit !

Buré se tord les bras, se roule sur le sol :

— Grâce, grâce, berger ! Laisse-moi manger et dormir ; ôte-moi mes visions !

Il pleure, fait à genoux le tour du vieillard sombre ; rampe au hasard sur la terre émiettée... Mais voici que tout à coup il s'arrête éperdu : à la place du sentier, devant lui, la fosse béante ; sous le poids de son corps la crête s'éboule ; il se retient, par une crispation suprême, mais sa tête dépasse ; et il aperçoit, à portée de son bras, un loup aux yeux flamboyants qui le regarde. La bête

farouche, croyant à une attaque décisive, secoue son collier de poils effilés et grince des dents; la longue queue s'agite, les jambes frissonnent. Buré pousse un cri effroyable; les mottes se détachent sous lui, une à une; l'affaissement du sol le mène plus près, toujours plus près du cauchemar vivant. Le talus cependant s'effondre, et le loup, découvrant enfin une issue, fait un bon prodigieux. Son museau heurte au passage le visage penché; l'œil étincelant plonge dans l'œil hagard; un souffle chaud court sur le crâne glacé; les ongles crochus s'appuient sur l'épaule contractée. Le grand voyageur, aspirant l'air libre dans un hoquet énorme, a sauté par-dessus l'homme et disparaît bientôt derrière les saules. Buré, souillé de terre, horrible, affolé, se relève, s'élance en battant l'air de ses deux mains, et répète avec force :

— Je suis un loup, je suis un loup !

Il essaye de marcher à la façon des quadrupèdes et s'enfuit du côté des friches en poussant de longs hurlements.

## IV

### LA ROBINETTE ET LA SUCRINE

L'homme de la Jamette était, à dater de cette heure, devenu loup-garou. Ici quelques mots d'explication sont nécessaires. Suivant la tradition conservée dans nos campagnes, le garou était un chrétien débaptisé par l'effet d'un crime. Les victimes ou les témoins de tout forfait devaient en faire la révélation au curé. Celui-ci publiait au prône sa quérimonie, avec sommation au coupable inconnu de venir confesser sa faute. Si le criminel, après trois adjurations dominicales, s'obstinait à garder son secret, il était anathème, rejeté du giron de l'Église et condamné à errer la nuit sous forme d'animal. Le plus souvent, la malédiction lui infligeait la figure d'un loup, parce que le loup est plus effrayant dans la lé-

gende ; mais parfois aussi on voyait de ces garous métamorphosés en veau, en chat, en bique, etc. Chaque soir, au dernier tintement de l'*Angelus*, le débaptisé revêtait sa forme bestiale, et poussé par une force irrésistible se mettait en marche. D'aucuns se faisaient enfermer, mais à l'heure fatale ils s'échappaient par la fenêtre ou par la cheminée. Le garou rôdait toute la nuit sans pouvoir s'arrêter; prenait la voix de l'animal dont il avait l'apparence; et dans quelque lieu qu'il se trouvât, fût-ce sur la cime d'un arbre, redevenait homme au lever du jour. Sa rédemption n'était possible que si un chrétien parvenait à le terrasser et à faire couler son sang par piqûre. Alors on le portait prostrat à l'église; mais pour peu que le prêtre tardât à le couvrir de son étole, il brisait ses liens, renversait tout, en arrivant devant les fonts baptismaux, et s'échappait. Celui qui avait *couru* de la sorte pendant sept ans était irrémissiblement damné. L'homme mort en état de garou ne restait pas sous terre. Il rongeait son suaire, le rongeait sans repos et grattait au delà jusqu'à ce qu'il eût fait un trou pour sortir. Ces évadés du tombeau étaient grandement redoutables. Aussi, à une certaine époque, les sacris-

tains devaient visiter chaque nuit le cimetière de leur paroisse, afin de voir si des têtes passaient. Plus tard on découvrit un remède meilleur: lorsqu'on donnait la sépulture à un être soupçonné, la partie du cercueil correspondant au visage était renversée en dessous, de sorte que plus le garou travaillait, croyant remonter, plus au contraire il s'enfonçait dans les demeures souterraines.

Cette croyance, dans laquelle il serait possible tout au moins de trouver un mythe : l'image symbolique du remords, cette croyance subsiste toujours, bien qu'affaiblie ; et la crise nouvelle de Buré, qui était passé de l'obsession à la lycanthropie, ne laissa pas de doute dans l'esprit de ses parents. Ceux-ci étaient consternés. Ils se disaient tout bas, de la Ronce à la Jamette, en dénaturant comme toujours le mot par la prononciation :

— Hélâ, mon Dieu, il court le *guérou !*

Il allait si loin et hurlait si fort, durant les longues nuits d'automme, que d'autres paysans s'en aperçurent. On vint rendre visite à sa femme, pour causer, pour se repaître.

— Eh ben, la maîtresse, ça va donc tout à fait mal chez vous ?

— Ah ? ne m'en parlez pas; je ne savons plus que deveni !

— C'est tout bonnement un *tour de physique* qui vous a été joué.

— Ah ! un vrai sort a été jeté, voilà l'affaire.

— Qu'en pense le père Fleuse ?

— Le vieux maudit ! Il ne met plus les pattes à la maison.

Il y eut un silence.

— Mais ce qui est fait par l'un peut être défait par l'autre. A votre place, je m'adresserais à quelqu'un de malin, pour conjurer.

— Le monde est si bête, à présent ! J'ai peur des caquetages. J'avais eu l'idée de consulter le hongreur, mais c'est un savantasse et un esbrouffeur; je n'ai pas confiance.

— Et le berger de Panon ? Il connaît tout ça, lui !

La Buré riposta très bas, comme se parlant à elle-même :

— Les bergers se tiennent tretous comme les doigts de la main... Il refuserait.

— Par ma grand'foi, j'ai vu ici, dans les temps, un garçon qui ferait ben l'affaire : esprité, *point en retard*, et qui a des livres ousqu'y sait lire.

— Je le connais-t-il?

— Tiens, pardi : c'est Marin Langevin.

La grosse Aimée se trémoussa sur sa chaise.

— Oui, dit-elle, faut être francs; *cti-là* n'a pas son pareil. Mais voilà longtemps qu'il nous a tous *renoncés;* depuis plusieurs mois on n'a seulement pas ouï reparler de lui.

—Ta, ta, ta ! Ce n'est pas mal aisé de retrouver le gars, puisqu'il réside chez son père. On le voit rouler à tout moment du côté de Marolles. J'y vas justement jeudi au marché ; voulez-vous que je le prévienne? Aussi vrai que je bois un verre de pommé, il viendra vous parler. J'y dirai. A votre santé, la compagnie!

— Envoyez-le toujours. Dans le malheur où nous sommes, *péri pour péri*, faut essayer de tous les remèdes.

La Sucrine oubliait ses transes à la pensée que le beau marchand de miel pourrait venir. Il vint. Un peu embarrassé, moins jovial qu'autrefois, le gars Langevin montrait cette défiance diplomatique du paysan auquel on doit proposer quelque chose. Il traîna sa charrette à bras sous le hangar, la recouvrit soigneusement de planches afin de mettre en sûreté ses peaux de lapin, et

entra d'un pas méthodique dans la lavanderie, car les fermiers n'osaient plus pénétrer dans la *maison*. On lui offrit la collation. Les deux femmes l'entouraient, prévenantes, affectueuses :

— Pourquoi ne venez-vous plus nous voir? C'est pas gentil d'abandonner ses amis pareillement!

Buré, assis dans un coin, les mains sous ses cuisses, baissait la tête et marmottait des paroles incohérentes.

On causa du temps, des récoltes qui n'étaient qu'à moitié bonnes, du commerce de chiffons qui n'allait guère. Au bout d'une demi-heure, la maîtresse regarda fixement le garçon et lui versa de l'eau-de-vie.

— Comme ça, vous faites votre tournée sur la commune?

Langevin entendait ne pas perdre ses avantages.

— Aucunement. Le voisin m'a conté que vous aviez du nouveau à me dire; je suis venu à votre commandement.

— Pardi, on ne l'en avait point chargé, c'était une manière de badinage; mais on est content tout de même de vous voir un brin. Au fait, puis-

que vous voilà, on peut s'expliquer ensemble. Savez-vous ce qui se passe à la Jamette?

— Non, censément; quoique par le voisin j'en aie eu un aperçu.

— Mais on en parle partout, à deux lieues loin?

— Je ne me mêle point des affaires des autres.

Elle vit qu'il tenait à rester sur la réserve.

— Soyez franc; causons le cœur sur la main. Il s'agit de *désorceler* mon homme. Voyons, y a-t-il de la ressource?

— Ça dépend. De quelle façon c'est-il arrivé?

— Le grabuge a pris tout de suite après la mort de mon père.

— Soupçonnez-vous *quéques*-uns d'avoir monté le coup?

Le rougeaud sortit de sa torpeur et prononça le nom d'André Fleuse.

— Le berger? L'affaire alors sent mauvais, car les Fleuse ont de l'*influence*, de père en fils.

— Je croyais que vous aviez de bons imprimés sur la *physique?* Nous comptions quasiment sur vous.

Le coureur de chemins, caressé dans son amour-propre, ne résista pas au désir de se faire valoir. Il répondit en se dandinant :

— Sans doute que je connais bien des recettes. Sur ce chapitre-là ce n'est pas commode de m'en remontrer. Et mes cartes, donc ! Par exemple, se battre avec Fleuse serait déplaisant. Y a du pour et du contre. Enfin, on peut essayer. Faut y réfléchir.

— Si tu me débarrasses, prononça gravement le fermier en venant à lui, n'y a rien qui tienne!

Il eut une courte hésitation et ajouta :

— Marche et sois tranquille ; je ne regarderai pas à l'argent.

— Vous vous gaussez, le maître ! *Sâ*-vous pas que l'argent rompt le charme ?

— Mais on peut payer autrement qu'en monnaie, objecta la Buré.

Aimée lui posa une main sur l'épaule, sous prétexte de se pencher vers la bouteille, et murmura :

— Y a toujours moyen de s'arranger.

Le fermier conclut d'un ton rude :

— En cas que tu réussisses, veux-tu ma fille ? Puisque tu lui *faisais l'amour*, *à* ce printemps, ça peut t'agréer ?

Marin les examina l'un après l'autre. Le visage de la mère exprimait cette pensée alléchante :

— Il y a une dot, et quinze journaux de terre en plein rapport, francs d'hypothèques.

Le père, sans doute, lui semblait effrayant avec sa mine de déterré et son renom de loup-garou; mais la fille, dans sa laideur dodue, l'excitait et ranimait en lui des désirs assoupis. Cette proposition était si imprévue, qu'il demeura perplexe, ne sonnant mot. Ces histoires de revenants et de sorts jetés n'étaient, après tout, se répéta-t-il, qu'un tas de bourdes. La besogne ne consisterait qu'à rassurer des cerveaux malades, il en tirerait renommée, et il aurait *de quoi* pour le reste de ses jours. Le gagne-petit avait bonne envie d'accepter...

La Sucrine s'accouda sur son dos, toute affriandée, et inclina la tête jusqu'à son oreille.

— Dites oui, allez ! mon brave petit homme, vous ne chômerez point; on rigolera comme par le passé ! Ça fera bisquer la Louise, mais je m'en moque pas mal ! Nous serons heureux tout plein.

Le jeune homme se leva d'un mouvement brusque, repoussa le banc; une pâleur subite avait envahi ses traits. Pourquoi diable cette pie borgne lui avait-elle ainsi parlé de Louise ? Il n'y pensait plus; était-ce donc utile de l'en faire

ressouvenir ? Ah ! loin de là, car il y avait pensé le matin. En traversant cette plaine si féconde en souvenirs, il s'était retourné plus d'une fois afin d'apercevoir, là-bas, la closerie endormie sous les feuilles. Sans doute à cette table, où les Buré le flattaient, ses appétits caressés lui avaient enlevé la mémoire ; mais voilà qu'on lui jetait, comme un coup de bâton sur la tête, le nom de Louisette ; qu'on lui montrait le chagrin de la pauvre fille ; qu'on lui rappelait sa propre vilenie ! La honte s'empara de lui.

— Tout décidé, dit-il, j'aurais la crainte de ne pas bien m'y prendre ; je préfère que vous vous adressiez à un autre.

Qui fut penaud ? On le devine. Il se tira hors de la Jamette sans autre compliment et gagna le large. Au carrefour de Pierre-Gaut, le pèlerin fit halte et se gratta le front. Pour quelle raison Aimée annonçait-elle de la sorte que Louise éprouverait du dépit ? La bonne garcette ne l'avait donc pas oublié ? Son attachement résistait-il toujours malgré sa rancune ?

La Sucrine doit avoir une appercevance de quelque chose, pensa-t-il ; elle aura vu pleurer sa cousine ! Dans ce cas-là, tout n'est pas fini.

Il se remit en route à grandes enjambées, accula sa charrette dans une jachère au pied d'un pommier; et, le cœur battant, entra dans la cour de la Ronce-Fleurie. La Robinette donnait en ce moment la vivature à ses volailles. Debout sur la marche du logis, elle jetait des poignées de grain au milieu de la cour en poussant de petits cris d'appel, et les poules hâtives se bousculaient pour faire valoir leurs droits. Les élèves de l'année picoraient sans cesser de trotter. Les anciennes s'insinuaient dans la presse, réclamaient leur place à coups de bec et mangeaient au repos. Les coqs circulaient la tête haute, en se carrant. Une grosse huppée, au plumage ardoisé, restait tranquille derrière la fille qui lui envoyait sa part discrètement, comme par mégarde. C'était la préférée, une pondeuse comme on n'en trouve guère. Lorsque la distribution fut achevée, Louise agita son devanteau, en fit tomber la poussière et plongea le godet dans la seille pour se laver les mains.

Langevin ne l'avait pas quittée des yeux. Pour le sûr elle était dolente. Quelle différence avec la mijaurée de la Jamette! Là-bas, il se sentait butor, enfiévré, goulu; ici, au contraire, cette lavandière au corps mignon le rendait du premier

coup honnête et craintif. Il avait reçu son congé sans être las d'elle ni fatigué de l'attendre, et il la retrouvait ramené par l'espoir d'autrefois. Elle avait pour lui, vue avec ces yeux-là, tout le charme du nouveau joint à tout l'attrait du souvenir. Sans doute elle lui avait fait offense en le renvoyant; mais il oubliait son humeur en pressentant qu'elle l'avait regretté. Il était tout attendri en la contemplant; reconnaissait sa pose, ses gestes, se rappelait des détails des conversations lointaines à l'examen des bras ou du fichu. Mais un souci se glissait dans son contentement; l'orgueil de Louise lui était connu; consentirait-elle à faire la paix? Le garçon se tenait au bord du sentier vert. Derrière lui, à travers les chèvrefeuilles de la haie claire, on apercevait le toit des ruches et le jardinet tout plein de chrysanthèmes fleuris.

Elle traversa la cour étroite, l'aperçut au moment d'entrer dans l'écurie, rougit; s'arrêta, une main sur le loquet... Comme elle ne parlait pas, Langevin fit appel à tout son courage et dit d'une voix mal assurée :

— Bonjour, la Louise. Êtes-vous donc toujours courroucée?

— Bonjour, Marin. Je n'ai pas de mauvaise pensée contre vous, mais vous auriez mieux fait de ne pas venir.

— Et pourquoi donc? N'ai-je pas toujours la même amitié? Ne voulez-vous plus être ma douce?

— Le temps en est bien passé. Vous m'avez trompée, je vous ai dit adieu. Ce qui est fiin est fini.

— Je ne vous ai point trompée; d'ailleurs, je vous en ai demandé excuse. Je reviens aujourd'hui, une fois de plus, vous prier de bon cœur. Ce qui doit être fini, Louise, c'est notre désaccord. Ah! je le vois bien, quoi que vous fassiez : on ne vous a pas consolée, ma chère fille; vous avez de la peine, allez! Et moi, je ne suis plus bastant ni joyeux comme autrefois; la vie m'est à charge, vous me manquez trop! C'est bien de la jeunesse perdue pour une embrouille de pas grand'chose... Et si vous consentiez à écouter la voix de sagesse, on irait tous deux, dimanche, acheter nos bagues à Mamers!

— Oui, j'ai du regret, je n'en disconviens pas; mais je n'irai pas aux bagues, parce que c'est bien assez d'être attrapée une fois. Vous êtes trop enclin à tenir les mêmes propos à l'une et

à l'autre, Marin; l'alliance vous glisserait des doigts, je l'ai appris à mes dépens.

— Louise, Louise, vous bridez à gauche. L'orgueil vous emporte; perdrons-nous donc ce bonheur, dont nous avons faim tous deux, faute d'un bon mouvement de votre part? Voyez, je suis glorieux, moi aussi; et pourtant je vous prie d'amour, quoique vous m'ayez bien fort molesté. Faites de même à mon égard au lieu d'agir en têtue!

— Pour me parler ainsi, avez-vous la permission de ma cousine?

— Tout justement j'arrive de chez elle. Je l'ai refusée rapport à vous, il y a moins d'une heure; oui, refusée rapport à vous.

La jeune fille, prête à céder, fut saisie à ce mot d'une soudaine irritation. Il revenait donc encore de la Jamette, comme ce printemps? La visite à la Ronce ne passait qu'après! Elle repartit avec aigreur:

— Je vous remercie de la préférence. Mais encore faut-il savoir si vous n'aurez pas changé d'idée d'ici la semaine prochaine. La Jamette n'est si guère loin!

Le garçon s'écria, tremblant d'une sourde colère:

— Louise, je suis sincère... Je n'ai jamais été coupable de la grande tromperie; ne me traitez pas pareillement! On ne renvoie de cette manière-là que les mauvais garnements.

Elle ouvrit la porte de l'écurie sans rien dire, hésitante, espérant qu'il la suivrait, et prit sa fourche à trois dents pour retourner la litière. Langevin, exaspéré, serra à demi les poings et laissa tomber ces paroles, sous le coup de l'âpre fureur que cause une amitié refusée :

— Eh bien, adieu! Je vas retourner chez ceux qui veulent de moi, puisque ceux que je mettais au-dessus me méprisent!

L'enfant de la Ronce l'entendit mal; mais au lieu de besogner, elle songea que Jean était revenu, qu'il l'aimait et lui parlait comme au temps jadis; son cœur se dégonfla, allégé du poids de sa colère. Le croc lui cheut des mains; elle revint à la porte, oubliant tout fors son amour, qui la brûlait... Marin était parti. La pauvrette, bien contristée, courut à la barrière et l'aperçut qui dévalait. Elle joignit les mains : il ne se retourna pas.

— Reviens, reviens; je te croirai, je veux être encore ta douce! Parle-moi comme tout à l'heure,

serre-moi contre toi; reviens, Jean, pour que nous allions aux bagues!

La Robinette s'imaginait crier bien fort, mais ne faisait guère plus de bruit qu'un moucheron, tant l'émoi lui serrait les lèvres; et l'ami de l'an passé faisait claquer ses sabots dans la boue sans se douter que le bonheur le rappelait par derrière. Le vent d'octobre, ennemi des floraisons, emportait du mauvais côté les paroles amoureuses; et l'on n'entendait autour de la Ronce que le croassement triste des corbeaux qui tournoyaient sur la plaine avec de grandes ailes noires.

## V

### UN GUÉRISSEUX

Un peu avant le soleil couchant, les habitants de la Jamette ouïrent un bruit de cahots dans leur cour. Comme on ne se risquait plus guère à venir chez eux, ils s'avancèrent curieusement jusqu'à la porte. Langevin remisait sa charrette.

— Me voilà revenu, dit-il en entrant. J'ai réfléchi. Tout ce qui a été en question tantôt est décidé. Topez là. Comme si le notaire y avait passé, quoi ! Et on va donner du tintouin au berger, je m'en charge !

Il était nerveux, rageur ; avait le ton rude, les gestes saccadés. Il demanda à boire et embrassa la grosse fille.

Buré lui saisit le bras anxieusement :

— Écoute, avant de nous embarquer là-dedans : peux-tu?

L'autre ricana.

— Et pourquoi donc que je ne pourrais pas? Vous courez le guérou? La belle affaire! C'est rien du tout de vous guérir. Je veux taper dans le tas, mé! Vous *voirrez!* La maîtresse, avez-vous une écurie disponible?

— Oui, hélas! puisqu'on a vendu pus de la moitié des bêtes!

— Faites-y un lit. Vous, Aimée, mettez de l'eau au feu.

Son livre à la main, il parcourut le jardin et cueillit diverses plantes. De retour à la lavanderie, il frictionna le fermier au front, au cœur et autour des poignets; le força à boire une infusion de feuilles de pavot; ensuite il le mena coucher et l'enferma à clef.

Le gars s'était placé devant la porte, haussant les épaules et murmurant:

— Tout ça, c'est des blagues. N'y a pas de fenêtre. Un bon somme et tout sera dit.

Il reprit dans sa poche le livre graisseux et dit d'un ton grave toutes sortes de formules, d'exorcismes, soi-disant tirés de la *Clavicule de Salo-*

*mon*. Les deux femmes, ahuries, suivaient chacun de ses gestes et le mouvement de ses lèvres sans oser bouger. La nuit venue, il cessa. Bientôt, dans l'écurie, s'élevèrent des plaintes lugubres. Langevin, qui les entendait pour la première fois, frissonna.

— Rentrons, fit-il. La porte est solide ; nous ne servons à rien là.

Une demi-heure plus tard, le vacarme avait cessé. Le marchand de miel reprit confiance.

— Ça s'est apaisé, voyez-vous? Il dort à présent. J'en étais sûr.

Un peu plus tard, tous trois écoutèrent par le trou de la serrure. Rien.

S'il était tombé en pâmoison? s'exclama la fermière. Quand on a le guignon, faut tout craindre.

— Entrons en douceur, si vous y tenez. Mais cachez la chandelle avec votre tablier.

Ils se glissèrent un à un sur la pointe du pied. Le lit était vide.

L'épouvante les rendit muets pendant quelques instants.

— Vingt bons dieux! Par où a-t-il pu sortir?

Aimée indiqua du doigt, au-dessus du râtelier,

l'ouverture de l'abat-foin. Les toiles d'araignée étaient balayées par le passage d'un corps.

— Mais alors il est dans le grenier?

La Buré hocha la tête.

— Non, bonnes gens. Celui qui court le guérou ne s'arrête point! Il doit marcher tant que la nuitée dure!

— Voyons; j'ai remarqué que l'échelle de la boîte du fenil est ôtée.

— Ça ne fait rien, allez!

Ils se rendirent sous cette lucarne et promenèrent à rez du sol leur suif allumé. Deux empreintes de pieds étaient marquées profondément dans la boue. Buré avait sauté et *faisait sa nuit!*

— Vous n'avez pas la main chanceuse, Langevin.

— Je m'y reprendrai; soyez tranquille.

— Si vous nous tiriez les cartes? demanda la Sucrine. On saurait toujours ce que ça annonce.

— Je veux, ma foi, bien. Mais j'ai un autre plan. Dites-moi s'il y a sur la ferme un haut talus planté de vieilles trognes de chêne?

— Tout de même; à main gauche, en passant par la brèche du chaume d'avoine.

— Voilà mon affaire. Nous y mènerons le

maître pas plus tard que demain, au coup de midi.

A l'heure convenue, ils s'y rendirent tous, car le lycantrophe était rentré à l'aube, suivant son habitude. Le *physicien* choisit deux arbres très rapprochés l'un de l'autre, dont les ramées s'inclinaient jusqu'à terre; coupa les broussailles parasites, courba avec d'infinies précautions des branches feuillues de chacun des arbres, les réunit et les tordit en cercle.

— Ceci, dit-il, est « le cerceau de chêne vert ». Venez, maître Buré. Il s'agit de passer trois fois dans le rond, sans casser bois ni feuille. Plongez, la tête en avant, et laissez-vous glisser: votre femme vous recevra au bas du talus, durant que je prononcerai les paroles. Il faudra remonter sans prendre haleine et à reculons.

La bizarre cérémonie commença. Les quatre acteurs de la scène gardaient la même gravité. Ils accomplissaient là une chose qu'on raconte partout: comment dès lors s'étonner de la faire? Et comment, d'autre part, n'être pas dominé par l'Inexplicable? Les Buré, eux, en étaient arrivés progressivement à tout appréhender et tout admettre; leur imagination surmenée les avait en-

traînés hors des limites de la vie commune. Pour Langevin, il était, depuis la veille, en proie à une exaltation passionnée. Amené par le dépit, retenu par la vantardise, il s'était piqué au jeu; tombé au milieu de terreurs fantastiques, il perdait de minute en minute la notion du réel; la fièvre contagieuse des autres s'emparait de lui. Son amour-propre aidant, il finissait, croyant au mal, par croire à l'efficacité de ses remèdes; et, phénomène singulier, il ne doutait plus qu'une lutte secrète existât entre lui et le berger, et prenait celui-ci en exécration par envie de le vaincre.

Buré cependant, le visage en feu, passait et repassait dans le cercle des branches enlacées.

Le soir, il mangea mieux que d'habitude; mais, après le souper, il disparut. Le guérisseur fut saisi d'un véritable accès de fureur.

— Ah! gueux! s'écria-t-il en brandissant le poing dans la direction du Puits-à-l'Anglais, tu l'emportes; mais je vais te punir! Apportez-moi, Aimée, apportez-moi un fléau de batteur en grange.

Ainsi armé, il descendit jusqu'à l'entrée de l'herbage. Un épais brouillard s'étendait sur toute la vallée et rendait plus profondes les ténèbres

de cette nuit sans lune. Le garçon ôta son chapeau, le pétrit entre ses mains et le lança violemment sur l'herbe.

— Tu es le berger, toi, lui dit-il; par la vertu de l'enchantement, tu représentes Fleuse. Eh bien, écoute: tu vas délivrer Buré tout de suite. Tu es le berger; soumets-toi. Ah! tu ne veux pas? Ah! tu ne veux pas?

Alors il se mit à l'écraser de coups de fléau. Sa rage était si forte, qu'il geignait à chaque décharge, ainsi qu'un fendeur de bois. De temps à autre, il répétait d'une voix sourde :

— En as-tu assez, à présent? T'en faut-il encore, satané berger?

Et il frappait toujours sur le chapeau, avec une rage insensée.

Quelqu'un sortit de l'ombre, venant à lui; un grand corps de vieillard, enveloppé de brume.

— Qui va là? balbutia le jeune homme, qui fit deux pas en arrière.

Il apercevait bien un fantôme, de taille prodigieuse, revêtu de quelques apparences humaines; mais ses yeux se fermaient malgré lui, et il n'en voyait pas davantage.

L'être se baissa et presque aussitôt lui replaça

son chapeau sur la tête. Le poussant ensuite par les épaules, il lui jeta un mot, un seul mot dans l'oreille

— Robine!

L'autre se sentit froid jusqu'aux os, prit la fuite, rentra à la ferme et tomba anéanti sur une chaise.

— Qu'avez-vous? Qué qu'il y a?

— Je viens... je viens de voir votre père dans la pâture!

Cette nuit-là, les Gobelins redoublèrent leur vacarme dans la grange et dans les greniers; mais nul ne s'avisa de les déranger en leurs besognes.

* * *

Langevin et Buré gravissent côte à côte le chemin qui conduit aux friches. Les haies, dépouillées de leurs dernières feuilles, paraissent noires sous la bruine. Dans le creux des sillons qui suintent, l'eau s'allonge en flaques jaunâtres. On n'entend d'autre bruit que le choc mou des sabots contre les pierres visqueuses.

— Écoutez, le maître; je suis au bout de mon

rouleau. Je ne connais plus que deux choses à tenter : une que je ne vous conseille pas, et l'autre que nous allons faire. Après ça, si on ne réussit point, quoique j'aie confiance, il faudra mander le médecin, car il ne vous reste que le souffle; et dans l'état où vous voilà, vous ne seriez pas capable de passer l'hiver.

— Non, non, répond l'homme d'un air sombre; je ne veux pas que les bourgeois de la ville mettent le nez dans mes affaires!

— Eh bien, allons-y; à nous deux!

— Quoi donc que c'est, comme ça, que tu ne veux pas me conseiller?

— Ah! pas peu de chose. Ce qui rend le berger plus puissant que moi, savez-vous, c'est sa connaissance des plantes. Il nous tient par là. Or, quand il est impossible de conjurer le sort, la seule chance qui reste est...

Le gars regarde derrière lui et baisse la voix.

— ... Est dans la mort du sorcier.

Buré devient livide, se comprime la poitrine à deux mains.

— Oh! non, oh! non; pas tuer!

Il est pris d'un spasme, chancelle, s'affaisse au bord d'un labouré.

— Tuer un homme, c'est trop affreux... Dieu! que c'est lourd à porter!

— Mais il n'en est pas question, entendez-vous bien? Je vous planterais là, plutôt! Tandis qu'un animal à quatre pattes, ça ne compte pas. Donc que nous laisserons en paix le vieux'dur-à-cuire pour casser la frimousse à son bouc. Suivant tout ce que j'ai lu et ouï conter, la mort de leur bête familière dompte les pasteurs. Fleuse perdra son pouvoir à l'heure où le sang de Noiraud aura coulé.

— Marchons. Tant que le jour luit, je ne crains rien.

Ils cessent de parler, s'avancent, atteignent l'extrémité supérieure du steppe. Le brouillard tombe autour d'eux et les enveloppe de sa buée flottante. Ils glissent tortueusement, l'échine pliée, derrière les houx qui pleurent, abordent la zone dénudée et se traînent sur les genoux. Le solitaire, drapé dans sa limousine, est accroupi là-haut près de son genévrier favori. La tête enfoncée dans les épaules, comme un héron qui sommeille, l'ancien contemple fixement le vide et n'a pas connaissance des bruits de la terre. Les brebis paissent plus loin, sur l'arête déclive où l'automne a mûri ses derniers gazons. Le chien à

l'œil vairon est couché devant elles, léchant avec quiétude ses pattes mouillées. Le bouc insoumis, guidé par son caprice vers les broussailles, erre à l'écart sur la butte; les hommes ne sont plus séparés de lui que par dix enjambées. Tous les deux ouvrent leur couteau, le vieux couteau à manche de bois, à lame usée, dont ils firent usage, il y a peu d'heures, pour couper leur pain. Langevin pousse un sifflement léger, se redresse à demi, agite mystérieusement son mouchoir. Noiraud entend, se retourne, regarde et flaire. La vue soudaine de ces vivants l'étonne et l'inquiète; il fouette l'air de sa queue courte; les glandes de son cou charnu oscillent; mais la curiosité enfin l'emporte, il s'approche en achevant de broyer une touffe de ciguë.

— Allons, Buré, murmure le jeune homme, un bon coup au défaut de l'épaule!

Le rougeaud rejette le coude en arrière, prend son élan... Mais cette figure allongée, barbue et narquoise, le stupéfie; ces yeux bridés, dont l'iris doré a des miroitements métalliques, le fascinent; devant cette physionomie étonnante et railleuse, il demeure inerte et sa main s'abat sans force sur la peau dure.

— Je ne peux pas ! soupire-t-il.

Le crépuscule est proche. Il brûle de s'enfuir, porte mollement un second coup et se lève. Langevin repousse à grand'peine le bouc irrité qui couche alors vers eux ses cornes vengeresses :

— Mais, tapez donc, sapré feignant, puisqu'on est venu pour ça ! Eh ben, attendez : je vas lui régler son compte, moi !

A peine le mot prononcé, il se rue sur l'animal, qui se dérobe ; essaye de le saisir par le chanfrein, pendant que la pointe de son couteau cherche l'endroit mortel. Buré, affolé, se cramponne à son compagnon et frappe dans le vide. Noiraud, ramassé sur ses pattes massives, lance au hasard des coups de tête formidables, mouette avec fureur, se débat, échappe aux étreintes ; revient, d'une poussée de son poitrail puant renverse l'agresseur. Deux fois l'arme, mal dirigée, a plongé dans l'épaisse crinière et labouré le rude cuir. Le garou se collette avec l'un, avec l'autre, et profère des cris indistincts en s'accrochant à son compagnon ; le marchand de miel, paralysé par les deux bras qui l'enserrent, roule, se relève, frappe, retombe en jurant. A la troisième décharge le couteau se brise ; Noiraud,

égratigné une fois de plus, à l'instant où Buré lui mord un jarret, rue et tourne sur lui-même. Des ongles déterrent des cailloux, des arbustes cassés gémissent... Et le grand berger, réveillé par le bruit, debout sur la lande, assiste au spectacle extraordinaire de cette mêlée, bataille de deux hommes et d'un bouc au fond du brouillard.

— Tiens ben, mon Noiraud, s'exclame-t-il avec force; j'arrive.

Il s'avance à pas immenses, sa houlette sur l'épaule. Langevin l'aperçoit le premier.

— Voilà Fleuse. Il peut nous arriver du pire. Décampons.

Tous les deux, cherchant à cacher leur visage, remontent la friche à grand'erre. Le bouc frémissant les poursuit.

La voix du berger les atteint, si vite qu'ils aillent ; la voix du berger, qui leur crie :

— Buré, Langevin. Souvenez-vous.

# V

## NOIRAUD LE BOUC

### I

#### L'APPARITION DE L'ÉCHALIER

— Dis donc, la Louise ?

— Plaît-il, mon père ?

— As-tu ouï reparler des gens de la Jamette ?

— J'ai vu avant-hier votre sœur à la messe des morts.

— Qué qu'elle en dit ?

— Pas grand'chose. Je l'ai accostée quasiment par force. Elle m'a conté que son homme est pis, et elle a ben mauvaise mine itou.

— Pauvre garçaille, on peut te riposter par la

même devise. Tu n'as plus tes couleurs fraîches, va ! Du temps que le marchand de miel *te parlait*, il n'en était point de même.

— Vous badinez. Je n'y pense plus.

— Je voudrais le crère.

— C'est pas ça qui me taquine.

— Quoi donc?

— Eh ben, j'ai grand souci de notre oncle Fleuse. Il ne vient plus coucher au Puits, ne touche seulement pas à son pain ; le pauvre berger décline, il n'a que la peau et les os.

— Ah ! répondit le journalier de la Ronce, il se passe, à cette heure, des affaires terribles dans notre famille. Je n'y vois pas clair, moi ; comment tout cela finira-t-il ?

— Je l'ai aperçu ce matin du côté de Pierre-Gaut. Il pansait son bouc; c'est à croire que Noiraud a eu du chamaillis avec les béliers. Je cherchais le berger pour lui donner de la soupe ; faut qu'on le réconforte malgré lui, pas vrai ? Mais il m'a rabrouée de la belle sorte ! C'est la première fois qu'il entre en pareille fâcherie contre moi.

— Ne t'en fais pas de chagrin. Il ne t'a pas rudoyée rapport au manque d'amitié; mais ces

gens-là ne souffrent jamais qu'on les dérange, quand ils guettent...

On assure que ce galopin de Langevin est toujours à la ferme. Qui se ressemble s'assemble. En voilà un qui nous a trahis ! Mais si tu en as pris ton parti, ce n'est pas la peine de revenir là-dessus.

— Excusez, mon père, parlons-en. Aussi bien, ça m'étouffe, car la feintise est de trop entre nous deux : l'ancienne idée ne m'a point quittée... La conduite de Marin est vilaine ; mais moi aussi j'ai eu des torts.

Robinet marqua une extrême surprise.

— Oui, j'ai eu un grand tort, je me suis butée. Quand on tient aux gens, faut pas être si hautaine. En guise de le ramener, je l'ai poussé tout droit où il est.

— Mais il y a longtemps qu'il fait l'amour à la Aimée ?

— Est-ce que je sais ! Il allait de son côté, comme ça, par foucades ; et puis revenait à moi, avec bon repentir.

— Quand l'as-tu revu ?

— Le marchand m'a demandé pardon trois fois : ce printemps, cet été et il y a deux semaines.

— Vanquiers que tu as été trop prompte. Ta défunte mère disait qu'on doit bien regarder les dents de son veau avant de le conduire en foire.

— Ah ! notre père, que j'ai le cœur gros ! Tant que j'en ai été à même, je disais non ; mais comme j'ai faim de parler autrement, à présent qu'il ne doit plus revenir !

— C'est tout de même du caprice, ça !

— Non, allez ! Il y a quelques mois j'étais glorieuse ; la jalousie m'a matée, à l'heure qu'il est ; voilà le fin mot.

Le naïf habitant de la Ronce, incapable d'en chercher plus long, ne comprenait en tout ceci qu'une chose, à savoir que sa fille pâtissait et que ça la soulageait une miette de vider son cœur. L'abandonnée n'avait personne que lui au monde : ne fallait-il pas avec elle être un peu mère ? La regardant, femme triste, il la revoyait petite fille, alors qu'elle l'embrassait, à l'heure de la méridienne, pour avoir une belle pelote en fleurs de coucous. Tout était bien changé, depuis lors ; à mesure que les enfants grandissent, les pères grisonnent ! Mais il retournait dans ce passé, les yeux sur Louise, et se souvenant de la gamine,

éprouvait une affection plus attendrie pour la Robinette de vingt ans qui pleurait.

— Parlons-en donc, songeait-il, quoique ça ne serve à rien. Puisque ça lui fait du bien, de se douloir, à c't'e petite !

— Avez-vous appris la nouvelle, mon père, que leur mariage est décidé ?

— Si je te répondais non, je mentirais.

— Mon Dieu ! Et dire qu'il était là, au coin de notre étable, à me prier, voilà quinze jours !

— C'est un rien du tout.

— Les hommes ne sont pas de même pâte que nous.

— Il y a de l'un et de l'autre ; mais plus de mauvais que de bons.

— Ah ! s'écria-t-elle ; il n'était pas mauvais, lui ! Aimée, Aimée, c'est toi qui l'as *retiré !*

Le père, effrayé, lui demanda, après quelques instants d'hésitation :

— Veux-tu que j'aille lui parler ?

— Gardez-vous-en bien ! J'aurai de la force, soyez tranquille. Rien ne saura ce que j'endure.

— Faut te secouer un peu, fille, pour changer le cours de tes idées. Le souper est fini, notre feu s'éteint ; tu devrais aller à la Bousselière.

— Ma foi, non, couchons-nous.

— Écoute, il n'y en a que pour dix minutes; c'est la première veillée de la saison; puisqu'on t'a invitée à peler les poires, vas-y. Un bout de causette, ça distrait la jeunesse.

— Je n'ai point envie de me récréer.

— Oui, c'est ça; cache-toi de nout' voisinage, et la Sucrine dira : « Elle ne va plus aux veilloirs chez les amis, parce qu'elle endêve ! »

— Ah ! elle jaserait pareillement, la maudite *caille coiffée*, vous le pensez ? Eh bien, je ne le veux pas, j'irai ! Partons.

— Pas moi. Je suis trop las d'avoir chargé de la pierre. Mais, n'y manque pas, toi. Prends la lanterne, les chemins sont pleins d'eau. Tu reviendras quant-et les gens de Courtillon.

Elle va toujours se désennuyer un brin, la pauvre mignonne, pensait l'homme en se couchant.

Et Louise, agitée d'un frisson, se disait en suivant la sente :

— En ce moment, ils sont ensemble à la Jamette, qui causent tout bas !

* * *

Oui, le surlendemain de la fête des morts, Langevin et la Sucrine étaient ensemble à la Jamette; mais ils ne se parlaient point tout bas. Silencieux et farouche, le guérisseur marchait par la chambre, comme une âme en peine; pâle, débraillé, malpropre, il s'avançait d'une allure saccadée vers la fenêtre, hochait la tête et reprenait sa promenade machinale. Au bruit de ses pas se mariait le tic tac régulier de l'horloge à poids. La grosse fille pleurnichait au coin de la cheminée. Près de la table, Buré le garou était étendu dans un vieux fauteuil de jonc tressé, la tête renversée, les bras retombants et les pieds allongés sur l'arête biscornue du landier. Épuisé, en proie à l'accablement, le misérable ne courait plus. Désormais, lorsqu'il tentait de s'échapper, aux premières ténèbres, Marin et les deux femmes parvenaient à le retenir. Tous passaient la nuit autour du feu, avec des chandelles allumées, afin de se préserver mutuellement du cauchemar. On

dormait le jour. Au cours des vêprées, l'homme criait faiblement, presque bas; ayant perdu ses forces; toutefois, pour opposer un obstacle à la violence de ses effarements, le prétendu physicien avait percé les bras du fauteuil et glissé d'un trou à l'autre une solide traverse; de telle sorte que Buré se trouvait emprisonné sur son siège. Une corde lâche, partant du dossier pour s'enrouler autour de chaque coude, rendait impossible tout mouvement de ses mains en avant.

— Voyons, s'écria aigrement la fermière qui, assise devant la table, écossait des pois, faut pourtant se décider à manger; tout va être froid.

La soupe aux choux fumait dans le grand plat évasé; et la haute cuiller, plantée droite au milieu du pain mitonné, semblait attendre qu'on la mît en branle pour emplir les assiettes à fleurs bleues.

— C'est pas la peine de pousser ma chaise, marmotta le rougeaud; j'ai point faim, le ventre me brûle.

— Voilà où ça mène de se fier à des gens qui se vantent de connaître la physique sans rien savoir!

Langevin fit mine de ne pas entendre.

Buré se mit à geindre. La Aimée se servit une platée de soupe et demanda :

— Êtes-vous toujours dans l'intention de partir ce soir, Marin ?

— Sans doute... si je peux, toutefois. Enfin, il fait noir comme dans un four : je vas toujours essayer.

La maîtresse poussa la soupière de son côté, sans même tourner la tête et sans l'inviter autrement.

— Eh ben, alors, je ficherai le camp itou, moi, hurla l'homme ensorselé, car je ne veux pas rester tout seul ! J'irai plutôt trouver le berger !

A ce moment même, un tas de pommes de terre s'éboula par hasard dans l'angle obscur de la chambre, et quelques-uns des tubercules roulèrent jusqu'au pied du banc. Le bruit des cuillers sur la faïence cessa brusquement; Buré exhala un râle effroyable et se tordit si furieusement dans sa grande chaise qu'il brisa la corde.

* * *

Il y avait bien du changement, depuis une semaine. Il y avait bien du changement, depuis

que les deux hommes avaient tenté de tuer le bouc du Puits-à-l'Anglais. Le vacarme redoublait. Les bestiaux ne demeuraient plus à l'étable, par la raison que chaque nuit une main invisible démontait les portes. Des voix sortaient du noir, autour des bâtiments, aussi grêles qu'un sanglot, qui disaient :

— Je suis Robine le pendu.

Tant que le soleil éclairait la campagne, les gens de la Jamette apercevaient le berger, et aussi Noiraud qui rôdait sans trêve, effrayants comme la Vengeance. Ils étaient là, toujours ; ils étaient partout, enveloppant d'un cercle funèbre la ferme assiégée. Langevin, saisi à l'égal des autres du vertige de la terreur, n'osait plus sortir. Les heures se succédaient, interminables, dans le sombre conciliabule des quatre épouvantés. Énervés et pantelants, ils subissaient, côte à côte, l'influence de la contagion. Loin de se rapprocher sous le lien des angoisses partagées, ils se prenaient l'un l'autre sourdement en haine. Ainsi que des naufragés sur un radeau, ils caressaient en silence d'horribles pensées égoïstes, songeant au moyen de se délivrer au prix d'un acolyte livré en rançon.

— Vous m'avez fourré dans un piège, disait Langevin.

— Tu t'es vanté d'une science que tu n'avais pas, répondait la fermière.

Celle-ci se glissa un jour secrètement près du berger, qui faisait le tour de l'herbage, et lui jeta ces mots à travers la haie :

« Mon oncle, laissez là Jamette en repos ; c'est le marchand de miel tout seul qui vous veut du mal. »

Le vieux pasteur fit un geste énigmatique, écouta le vent et passa.

Langevin prenait ces gens en aversion. La Sucrine, loin de lui inspirer les mêmes désirs qu'autrefois, lui semblait maintenant un objet repoussant. Il regrettait amèrement sa gaieté perdue, son bonheur détruit ; à la pensée de Louise, ses regrets se changeaient en remords. La vue de cette ferme, où l'avenir ne se présentait plus à lui que sous la forme d'une catastrophe, lui était insupportable. Il accusait les autres de ses affres, tout comme il était accusé par eux, et leur haine réciproque grandissait. La fermière lui montrait le poing :

— Guérisseux de quatre sous... Tu as aggravé

le sortilège au lieu d'y porter remède. On ne voulait point de *té;* tu nous as entortillés à force de vanteries! Pour gripper nos écus avec notre fille!

— Ah! je m'en moque pas mal, de tout ça! Je ne demande qu'à démarrer de votre barque, pour n'y revenir qu'à la semaine des quatre jeudis!

Il partit un matin sans rien dire, abandonnant sa charrette. Masqué par le pignon, il gagna tout courant le clos de derrière. Mais voilà qu'au tournant des trois souches, le berger parut en face de lui. André Fleuse n'avait pas sa figure ordinaire; une colère chaude faisait tressauter son menton. Ses deux mains abattues serraient le manche d'une faux. Le sorcier jeta son bonnet sur la crête du premier sillon, pour *marquer la borne*, et dit clairement :

— Tourne ou je te retourne.

Le gars, en proie au vertige de la peur, se vit acculé entre l'instrument terrible et une rangée d'arbres. Ses jambes tremblèrent, il tenta vainement de parler, s'éloigna à reculons et revint s'asseoir dans la lavanderie.

Le lendemain soir il renouvela sa tentative en longeant, nu-pieds, la bordure de vieux saules qui sépare le guéret de la charrière. Il écoutait à

chaque pas et scrutait de l'œil les ténèbres. Il vit alors ce que jamais homme n'avait vu. Les arbres rabougris, tout penchés et tordus, avec des têtes rondes, se changeaient en père Fleuse et en père Robine. Il touchait les écorces blanchâtres, passait le doigt sur les rugosités des cimes émondées...

— Ce sont pourtant bien des arbres, se disait-il.

Mais aussitôt, revus à distance, les saules antiques reprenaient figure humaine ; il y en avait qui bougeaient, d'autres qui avaient l'air d'ouvrir une bouche. Une branche morte se détacha avec un petit bruit sec, qui lui sembla formidable. Il se sentit froid dans le dos, fit demi-tour, et tout en se répétant : « C'est rien du tout; que je suis bête ! » il rentra, hors d'haleine, à la Jamette.

Ils passèrent la nuit, tous les quatre, à se quereller. Par instants ils se faisaient peur l'un à l'autre. Langevin fit le serment de partir, coûte que coûte, le soir suivant; et afin de se forcer lui-même à l'acte de courage qu'il méditait, il annonça résolument son départ.

*
* *

Oui, le surlendemain de la fête des morts, à l'heure du souper, Langevin et la Sucrine étaient ensemble à la Jamette; mais ils ne se parlaient point tout bas. Sans même regarder la fille, le marchand de miel ouvrit la porte et dit :

— Cette fois, c'est pour tout de bon, salut!

Et pendant que Buré, retombé dans ses crises, brisait la barre de sa chaise, il traversa la cour et disparut dans l'ombre.

Le gars rampait sans bruit d'un buisson à l'autre afin que le berger ne l'aperçût pas. Il craignait aussi le bouc, et aussi Buré le garou qui, ses liens brisés, avait dû s'échapper dans la campagne... Et il craignait encore la nuit redoutable, qui recèle tant de mystères sous ses voiles. Langevin entendait les battements de son cœur. Il ne riait plus d'André Fleuse ni des sorts jetés. Les tourments du fermier étaient chose certaine; le temps des gogues était passé, et la science du pasteur désormais prouvée. Si celui-là me touche de ses herbes, je suis perdu comme

l'autre, songeait-il ; j'ai voulu tuer son *associé :* sa faux ni sa houlette ne me manqueraient !

Et il s'éloignait pas à pas de la Jamette, retenant son souffle. Avant de s'engager dans le grand guéret, il noua autour de son col une guirlande de lierre terrestre : il avait lu dans son livre que ça préserve des maléfices. Et de se couler entre deux sillons, à la façon des putois traqués. Arrivé à Pierre-Gaut sans méchef, le gagne-petit respira largement. Il écouta : rien. Berger ni bouc ne l'avaient découvert à la sortie. Il voyait à ses pieds l'étroite vallée du Rutin, et en face de lui la côte escarpée qui mène aux plaines de Panon. Une lueur blafarde apparaissait en haut, sur la gauche, tombant des fenêtres closes de la Bousselière. Tout parlait de délivrance ; l'aventure maudite était finie ; il recommencerait demain à vivre comme autrefois, et à dormir sans transes !

Le jeune homme, tout ragaillardi, descendit la pente, franchit d'un saut le chemin et passa la planche du pré. Les aunes et les frênes, aux rameaux enlacés en dôme, couvraient le sentier. Sur le flanc du talus les sauges défleuries dressaient leurs têtes sèches. Marin s'avançait vers

l'échalier ; son soulier écrasait çà et là, dans l'herbe, des coquilles vides de limaçons. Or, en advenant auprès de la claie, il aperçut une masse sombre posée sur la barre supérieure. Les ténèbres étaient si épaisses dans ce val couvert, qu'aucune forme précise ne se détachait. On eût dit d'une grosse boule affourchée sur l'échalier, et cette rondeur s'agitait un peu. Le coureur de routes, si intense que fût son émoi, ne pensa point à retourner sur ses pas, car nul danger de ce côté-là n'était comparable aux angoisses de la Jamette. Son idée fixe, d'ailleurs, le poussait vers son village : il fallait passer. Si le berger s'était avisé de le poursuivre!... Oui, il fallait passer. Le gars s'approcha et vit, non plus une boule, mais un gros être, à demi couché sur la poutrelle. Quelque chose se balançait au-dessus, pareil aux ailes d'un large chapeau. Il fit un pas de plus : le chevaucheur de l'échalier avait une grande barbe.

En proie au délire de la peur, frère de la folie, Marin mit un pied sur le montoir et s'élança pour enjamber la barrière. Une voix s'éleva tout à coup, sourde et terrible :

— Tourne ou je te retourne!

Le malheureux perdit l'équilibre ; ses mains battirent l'air, rencontrèrent au passage un corps velu, cherchèrent instinctivement l'appui des barreaux et se crispèrent sur deux cornes recourbées. Il retomba de l'autre côté en tournoyant, l'échine pliée sous le poids de l'être nocturne qui s'attachait à lui. Des bras noueux frappaient ses épaules, un ventre tiède s'étalait sur son dos, et partout sur sa tête de longues touffes de poils promenaient leurs horribles chatouillements. Dans son indicible épouvante, il se pencha davantage pour fuir l'étreinte ; porta les doigts en arrière, en se débattant ; palpa des cuisses brûlantes qui se collaient à ses reins... Hors d'état de rejeter son fardeau vivant, peu à peu il s'y cramponna, par l'effet du vertige ; le serra contre lui ainsi que les pères qui portent leur enfançon les soirs d'assemblée ; et il se mit à fuir, suant la fièvre sous son cavalier fantastique. Une odeur rebutante le poursuivait ; une respiration humide glissait sur sa joue ; et, par instants, lorsque ses ongles s'enfonçaient convulsivement sous les fesses poilues de l'effroyable compagnon, celui-ci poussait une sorte de ricanement sinistre.

Langevin, pliant sous le faix, monta la côte et

arriva sur le plateau. Devant lui le chemin de Panon, à sa gauche le sentier de la Ronce-Fleurie; là l'existence insouciante, ici l'amour trahi de l'année passée! Et sur son dos, le chevaucheur écrasant, venu de la Jamette; l'ange noir de la punition! Il marchait toujours, la poitrine en feu, l'écume à la bouche; tombait sur les genoux, se relevait, marchait encore. Il fit de la sorte trois fois le tour du champ de trèfle au bord duquel il avait laissé Louise le maudire, au temps où le rossignol chantait. Sans savoir où il allait, il essaya de courir; aperçut des arbres, songea à monter dedans... et tout à coup roula sur le sol en découvrant, à une portée de fusil, les murs de la Bousselière accroupis entre deux rangées de noyers.

« Au secours! hurla-t-il. J'ai porté le bouc, le guérou; j'ai porté le démon! »

L'animal essayait de remonter sur lui. Marin fit un suprême effort; et, bousculé à chaque pas par son ennemi, atteignit enfin le seuil de la ferme.

## II

### UNE VEILLÉE

De l'autre côté de la porte, dans la grande lavanderie, on chantait. Les veilleurs étaient assis en rond devant la cheminée où flambaient les racines d'un pommier. La fumée, en montant, léchait le ventre arrondi du chaudron pendu à la crémaillère. De rapides étincelles mouchetaient la suie pâteuse, et la lourde odeur des pommes de terre bouillies refluait. Les vieillards se tenaient aux deux coins de l'âtre ; la jeunesse occupait les bancs poussés au hasard ; des voisines, qui avaient apporté leur chaise, comblaient les intervalles. Ceux qui avaient trop chaud prenaient place sur une planche soutenue par deux escabelles, près du mur ; deux gars, perchés sur le coffre, fumaient leur pipe côte à côte et crachaient dans

une seille défoncée. Sur la table, trois pichets de cidre et trois tasses. Quiconque avait soif rinçait un de ces verres primitifs, buvait et revenait s'asseoir. Les affamés retiraient une pomme de terre; soufflaient dessus, après l'avoir fendue, pour la faire fumer; et l'essuyaient longuement sur leur manche. Qui voulait fixer l'attention de l'auditoire criait plus fort que les autres; des enfants sommeillaient debout, la tête appuyée sur le giron de leur mère.

C'était la *pelée des poires*. Deux immenses corbeilles d'osier et un baquet vermoulu avaient été placés devant les sièges, à portée des mains. On prenait d'un côté les fruits intacts, pour les rejeter de l'autre après la besogne accomplie; le baquet recevait les pelures. Chacun évaluait, en travaillant, ce qu'il faudrait de rondeaux pour la fournée, et ce que pèserait, après la cuisson, le tas de poires tapées. Plusieurs employaient leur temps d'une autre manière : la mère-grand, sa quenouille passée sous l'aisselle et la laine aux lèvres, tournait, le bras tendu, son fuseau familier; cette autre fabriquait du filet, le pied monté sur le barreau de sa chaise et son ouvrage fixé au genou par une épingle; une tricoteuse

comptait ses points et se grattait les tempes du bout de sa longue aiguille. Le fermier, assis sur un billot au milieu de débris de toute sorte, tressait des paillons. Son voisin, le menton rentré et les coudes au large, taillait des éclisses; de menus fragments de châtaignier sautaient sous la serpette et retombaient au milieu de la compagnie; d'autres serraient des chevelures de chanvre entre leurs dents et cordaient un fouet; d'aucuns se dandinaient sans rien faire. De temps en temps, au milieu de ces bruits multiples, on entendait une fille s'exclamer:

— Ne recommence pas, Constant, ou je te claque!

Dès que les veilleurs eurent mis en train leurs besognes diverses, la conversation devint générale. On parla d'abord du temps et des récoltes. Deux laboureurs se prirent à discuter, l'un soutenant qu'il tombait trop de pluie, l'autre assurant que la terre n'était pas assez trempée.

— Y a du pour et du contre, interrompit un vieux métayer; faut que ça mouille, mais faut pas que ça noie; faut que ça sèche, mais faut pas que ça gerce. Au surplus, ce n'est jamais ben comme on voudrait.

La dispute continua.

— Ah ! s'exclama un vieux journalier, le bon Dieu a un rude tintouin avec vous autres. Chacun demande à son goût ; y ne doit plus savoir auquel entendre.

Cette conversation ennuyait les femmes ; on pria la grande Lisa de dire une chanson. La grande Lisa, celle qui avait eu un enfant du temps qu'elle était servante, passait pour la meilleure chanteuse du carré.

— Elle vous tire ça du gosier, faisaient remarquer les bonnes gens, qu'on l'entendrait d'une demi-lieue.

Pas de veillée complète sans elle. Après s'être fait convenablement prier, elle entonna le *Beau Métayer*, de sa voix glapissante.

Au couplet final de la déclaration, elle affecta un léger mouvement de gargarisme et fila les sons en grasseyant :

Il me dit : « Ma Bertrane,
Pour té j' suis tout en feu ;
L'éclat de tes yeux
Reluit jusqu'en mon âme ;
Quand auras-tu fini
De me faire langui ? »

— C'est plaisant, tout de même! s'exclama un laboureur enthousiaste.

— Oui, appuya le fermier; la mâtine déglose ça gentiment.

Quand les paysans sont réjouis par une chanson, ils en redemandent une autre; c'est leur façon d'applaudir. Lisa dut donc en débiter cinq ou six, jusqu'à épuisement.

Un gars en s'approchant dit :

— Qu'on a d'agrément avec té, Lisa! Faut que je te bise !

Elle le menaça d'une pomme de terre qui fumait dans ses mains :

— Au large! Éloigne ta vilaine frimousse, ou gare !

— Allons, ne te fâche pas. Quand ma barbe sera faite, samedi soir, n'on verra...

— Oh! pardi, on verra un sot rasé, ren de plus.

Le galant se retira penaud, au milieu des rires.

Il fut ensuite question de ronder. Mais Louise ne voulait pas, et d'ailleurs les poires n'étaient pas pelées.

— En ce cas, qué qu'on va faire à présent pour

se diverti ? demanda un gars qui ne travaillait point.

— Mouche donc la chandelle, pour t'occuper.

Le flâneur pressa de ses doigts ronds la mèche et l'éteignit, pour faire une farce.

— Ton coup est manqué, va, lui dit-on ; le foyer nous éclaire. Ne connais-tu que cette bêtise-là pour nous diverti?

La vieille Jeannette Poitvin, qui grelottait au coin de l'âtre, grommela :

— Au jour d'aujord'hui la quenaille ne sait plus raconter les belles histoires, quand on est ensemble ! Tout s'en va.

— Mais vous, la mère, qui en connaissez tant, pourqué que vous n'en diriez pas une ?

— On a trop de peine à m'ouïr ; je n'ai plus de dents.

— C'est ren que ça. Commencez donc, vos racontailles sont si plaisantes !

— Veyons, reprit alors la septuagénaire de ce ton sentencieux qu'affectent les campagnards dès qu'ils entrent dans le domaine du récit ; quoi que je vous dégloserais ben, comme ça ? Faut-y que je dise le conte de l'*Oisillonnée?*

— Oui, oui ; je l'connaissons point.

— Moi, je l'connais, fit observer la fermière, mais je le trouve biau.

— Eh ben, le v'là tel que je l'ai appris de mes gens quand j'étais jeunette :

Y a des années, du temps que le monde payait la dîme, Victor Lefèvre, de Sainte-Sabine, en compagnie de son pâtour qui portait une lanterne éteinte, s'en vint frapper à la porte de l'écurie de Tessé.

— Cénéri, qui dit, dors-tu ?

— Oui, je dors.

— Lève-té.

— Qué faire?

— Le mioche est quant-et-moi. Veux-tu veni à l'Oisillonnée? Le grand Louzier nous *espère* au pied de la friche.

— Quelle heure qu'il est ?

— Neuf heures ; le monde est couché.

— Queu temps qui fait?

— Y gèle à pierre fendre. Le ciel est noir à ne pas laisser reconnaître une vache d'une souris.

— As-tu apporté des ramées?

— Oui, et une lanterne aussi.

— C'est que ça m'ennuie censément de me rhabiller.

— Viens donc, capon; on aura tant de plaisi!

— Ma foi tant pis, je me lève. Attends-moi une miette.

Les v'là partis tous trois. A cette époque-là, les gars de ferme, qui n'étaient pas feignants comme ceux d'à présent, ne trouvaient ren de pus régalant que de couri ensemble à la petite chasse, durant les soirées d'hiver, quand n'y avait point de veilloirs dans leuz environs. On ne connaît pus ça. D'aucunes fois les filles y allaient de même; elles ne craignaient pas l'onglée, ni les glissades non plus. C'était, pour lors, de vraies rustiques.

Sà-vous seulement comment que ça se manigance, l'oisillonnée? Pargué non; la chose est si tombée en oubliance! Eh ben, on fait choix d'une nuit rudement froide et chargée de brouillard. En ces occasions-là, voyez-vous, les merles, les verdiers et autres bêtes de leu sorte se rassemblent et font leu couchée sous le vent, dans le pied des haies. Le mieux est d'être quatre : d'un côté, celui qui tient la gaule; de l'autre, le pâtour avec la lanterne d'écurie à demi mussée sous sa blouse; devant et derrière le gamin, les deux porteurs de ramées. Faut des branches garnies

de feuillards, et plates comme des battoirs. On marche sans bruit le long des broussailles. Le premier frappe tout mollement le fourré du bout de sa perche. Les oisillons sont réveillés en sursaut, n'y voient goutte ; se jettent, tout engourdis, à l'opposé du tapage; aperçoivent à rez de terre la lueur du fallot, sont attirés et tournent avec lourdeur autour de la lumière. Alors les gars, munis de rames, les visent à la volée et cognent dessus. C'est souvent le pâtour qui reçoit les coups, mais ça ne fait ren. On ramasse dans l'herbe les abattus, d'aucuns morts, d'autres pas; et on a permission de rigoler jusqu'à temps qu'on recommence à la haie suivante. Quand n'y a pas de vent, ça vaut mieux, pasqu'on entend les oiseaux remuer. Souventes fois il a été rapporté de ces tournées-là un plein bissac de moinailles.

Donc que Victor Lefèvre, le grand Cénéri et Louzier de Gouffard s'en vont avec le gardeux d'oies du côté des brousses. L'un qui jase, l'autre qui se cogne contre un âbre, le troisième qui tousse et le dernier qui se fiche par terre : les v'là tous quatre en partie de plaisi. Donc que Louzier est chargé de la gaule et qu'il s'en va tapant sur les ronciers, durant que Cénéri guette

les oiseaux en tenant sa rame dressée. Donc que du cœur de la buissonnée des bestioles partent; se débattent, alourdies; traînent leur aile pesante. Attention, c'est une couchée! Louzier, d'un coup de bonnet, abat une mésange; Fèvre refoule deux verdiers sous son ramiau; Cénéri a renversé une biau volatile sous le rideau de lierre. Il le cherche, la bête n'est qu'étourdie et bavole; il la prend dans ses mains, s'approche de la lanterne : c'est un pinson mâle. Le joli pinson, avec son ventre fauve, ses ailes barrées de blanc et son dos vert qui miroite!

— Ah, ah! que fait le garçon, je tiens là un mignon emplumé. On verra demain s'il est aussi faraud dans la casserole.

— Cénéri, t'aurais tort de m'y mettre. Écarte les doigts, que je m'envole.

Je vous laisse à penser si notre laboureux est ébaubi!

— Merci Dieu! qu'il s'exclame; v'là un pinson qui cause comme le monde!

L'oiseau se met à lui parler dans le tuyau de l'oreille. Les autres n'entendent point.

— Pinson j'parais, pinson j'suis pas. Lâche-mé.

— Tu dois avoir meilleur goût que les autres,

pisque t'as bec si ben affilé : ma douce amie t'accommodera demain en fricassée.

— Si tu me laisses aller, Cénéri, j'te ferai connaître la branche de coudre ous que j'étais perché; tu la tailleras en fourche, et par elle seras conduit où y a des trésors en terre.

— Plumé, plumé!

— Si tu me rends l'air libre, Cénéri, j'apprendrai à ta douce ce que tu n'as pas su lui apprendre : le goût de toi-même; car je donne l'amour aux femmes et le bonheur aux hommes, à ma fantaisie. Autant tu lui déplais, mon pauvre gars, autant elle brûlera à ta vue.

— Si c'est ainsi, mon petit gaillard, je ne te plumerai mie, mais te porterai chez ma douce, en une belle cage, et l'amour y entrera quant-et-nous.

— Nenni; j'ai besoin de mes ailes pour être jeudi matin à trois mille lieues d'ici pour un baptême. En ta cage marri serais et me vengerais.

— On me baillerait six liards, que je ne te lâcherais point! Tu y iras.

— Garde-mé donc! dit l'oiseau en soupirant; mais ce sera à ton dam. »

Donc que le lendemain, qui tombait un dimanche, le jeune homme détala tout joyeux, sa cage sous le bras et son pinson mâle dedans, du côté de chez la Bazilie. On l'appelait comme ça du nom de Bazile le ménétrier, son défunt mari. La veuve était jeunette, accorte et ben alignée. Tous les gars de la paroisse en étaient affriandés ; mais elle tournait son rouet sans péché, regrettant son homme par-ci, riant au nez des vivants par-là ; supportant Cénéri pasqu'il y avait entr'eusses du cousinage, mais ennuyée de ses litanies vu qu'elle le trouvait *pouacre*[1] et malplaisant. Elle vivait comme ça dans son petit ménage, pauvre de monnaie et riche d'ennui ; le violon de Bazile dormait sur le faîte de l'armoire parmi des toiles d'araigne ; et le nez sur son dévidoir, elle songeait, pour passer le temps, aux giroflées à cinq feuilles que le cher homme avait en son vivant coutume de lui offrir après boire.

Donc qu'elle aperçoit le labourceux qui arrive, et donc qu'elle se met à bâiller à grande goulée.

— Bonjour, la Bazilie. J't'avais promis un cadiau. Or j't'en apporte un de rareté : un pinson

1. Sale.

mâle, un pinson parlant, que j'ai attrapé à l'oisillonnée.

— Quoique c'est que ça mange, c't'oisillon-là?

— J'n'en sais, ma fé, ren; mais pisqu'il cause, il te le dira.

La veuve, ben ahurie de la visite, tient sa bouche close; et le gars Cénéri d'accrocher gentiment la cage à un clou, entre la fenêtre et le coffre.

— Viens donc le voir, ton oisiau, cousine; comme il est frisquet!

Elle y vient, pour se récréer une minute. Ah! mes amis! dès que l'pinson et elle se sont entre-regardés, la gentille veuve se sent, du coup, toute échauboulée. Son sang galope, ses cheveux grésillent, et les idées de printemps se prennent à ronder dans sa cervelle. Elle chantonne malgré elle : tra la la la la... Puis v'là qu'elle dévire les yeux sur le vilain meneux de charrue. Autre surprise : jamais elle ne l'avait vu comme ça. Donc qu'il lui paraît avenant, joliet, de bonne odeur. Quel air esprité! Quel tournure de seigneur! Sa prunelle est pus douce que celle d'un meunier avec qui qu'on va d'accord aux noisettes! Le mi-

racle n'a pas traîné : v'là du coup que la Bazilie est amoureuse de Cénéri.

— A présent, si n'on s'embrassait? fait le jeune homme qui n'avait pas besoin du pinson pour être en flamme.

— J'te l'accorde, pasque c'est dimanche, qu'elle répond sans le faire attendre.

Or jamais ça ne leux y était arrivé, rapport qu'elle avait eu jusque-là le gars en déplaisance.

Ils causent de tout près; ce n'est pas comme les autres jours... Ils se mangent de l'œil et sont ben aises.

— Faut recommencer, qui dit.

— Pisque c'est dimanche!

Elle tend sa joue. Ah! mais, ça va trop vite, à c'te heure, mes amis!

Écoutez. V'là, sur l'armoire, la boîte à violon qui s'ouvre toute seule; l'archet sort, se frotte lui-même de colophane, et puis v'là un air de danse qui se joue, et vivement, dame! comme au temps de Bazile. Ils se retournent ben assotis; le violon est en l'air, de même que s'il tenait à une épaule, et l'archet fait celui qui est poussé par une main de joueux.

Les amoureux n'ont plus envie de s'accoler. Ah! mais non : pus du tout!

— C'est tout de même ça une drôle de musique! que fait le laboureux.

Elle lui riposta en tremblant :

— Faût t'en aller. C'te chose-là me taquine trop.

Et tous deux d'ajouter :

— C'est grand dommage!

Donc que le lendemain Cénéri pense comme ça :

— Si j'ai pas l'amour, j'aurai l'argent.

Y retourne au buisson ousqu'il a pris l'oiseau, trouve une branche de coudre marquée de fiente fraîche, la coupe en façon de fourchette, tient dans chaque main une des pointes et marche droit devant lui. Au bout de deux heures, la queue de la branche se met à danser au-dessus d'un tas de pierres.

— Allons, qui dit, me v'là des bons. L'trésor est là.

A force de gratter et de creuser, y met à découvert un vieux pot. Y se frotte les mains de joie et l'ouvre : n'y a ren dedans. Tout déconfit, se met à murmurer :

— Si j'ai pas l'argent, j'aurai l'amour.

Et de retourner chez Bazilie. N'osant entrer, y cogne.

— Qui est là ?

— Moi : Cénéri.

— Ah ! que je t'aime !

— Moi itou. Sors donc, ma douce, je serons mieux sous l'auvent.

Tout affamés l'un de l'autre, vont s'asseoir, malgré la froidure, à l'abri du toit de chaume, devant une corde de bois. Le gars bise la veuve, encore que cette fois-ci ce ne soit pas dimanche. Le premier baiser passe sans encombre, le second paraît plus doux que miel. A l'advenue du troisième, v'là les bûches qui se dressent, telles que paroissiens après l'*Ite missa est*, et commencent à marcher dans la cour. Pus de corde. Les rondins vont et viennent, s'entre-saluent ; les brins de frêne ont l'air de boiter, les billes de bouleau tournillent leur écorce blanche, en guise de robe de mariée. Y s'invitent, se placent tretous en rond. Une bûche d'ormeau grimpe sur la brouette et joue de la musique, durant qu'une trique de chêne fait le cavalier seul.

V'là encore nos amoureux ben empêchés. La

veuve se sauve et le gars, tout dépaysé, retourne tête basse à sa ferme.

Le matin suivant, y revient et dit comme ça à travers la porte :

— La Bazilie, passe-moi la cage, que je lâche l'oiseau. Faut se soumettre.

Ainsi est fait. Le pinson dit :

— T'as raison, Cénéri ; j't'en aurais fait de pires. Mais te v'là devenu bon garçon. Tu respectes à présent *les gens de l'air*, j'veux te laisser la chance en partant.

Y s'envole. Le gars, rassuré, allonge la tête par dedans.

— M'aimes-tu encore, Bazilie?

— Pardi, pisqu'on doit se marier ensemble! N'est-ce pas? Le plus tôt sera le mieux. Entre donc.

— Hum! et si les bûches allaient danser, comme hier?

— Ne t'inquiète pas; je les ai vendues ce matin à mon oncle.

— Mais... le violon de ton défunt, s'il allait jouer encore?...

— Y a pas de risque ; j'l'ai jeté au feu hier soir. Dépêche-té donc d'entrer, mon mignon.

La vieille raconteuse fut louangée et chacun fit

ses réflexions. Le gars Constant, qui avait été soldat, haussa les épaules :

— Voilà pour le sûr une histoire ben emmanchée ; mais tout ça c'est des bêtises.

— Pardi, ajoutèrent les jeunes gens d'un air capable ; on n'y cret pas, non plus !

Plusieurs femmes protestèrent vivement.

— Oh ! les biaux savants ! Depuis que la terre est terre, sachez-le, ces choses-là sont contées de père en fils comme certaines. Faut ben que ce soit vrai.

— Vos diableries, des choses vraies ? Dites donc que les farceux se mettent, le soir, des draps blancs sur le dos pour vous faire couri ; voilà le fin mot.

— Ah ! les maldisants ! Y ne seraient pas si crânes, ben sûr, s'y traversaient la plaine à minuit sans compagnie.

Tout le monde se mit à rire, mais d'un rire contraint, comme si l'observation de la veilleuse eût répondu aux secrètes pensées de chacun.

— Bernique pour vos imaginations, reprit Constant ; je ne crés que quand je vois, mé !

Un vieillard intervint, pensif et sévère :

— As-tu quéquefois vu le vent, sapré nigaud ?

Non, n'est-ce pas? Eh ben, dis donc que le vent n'existe point!

Le neveu du fermier s'en mêla, affectant un ton gouailleur :

— C'était bon y a cent ans, vos fariboles. A cette heure, on est éduqué.

— Ouiche! Éduqué à te saouler, la belle affaire! Y a-t-il cent ans, espèce d'hurluberlu, que ta cousine Renotte a mis une chercheuse de pain à la porte, en refusant de lui donner; que l'autre l'a menacée de vengeance, et qu'une heure après la fille était couverte de poux sans pouvoir s'en débarrasser par onguents ni par prières?... Ne l'as-tu point vue comme nous tretous?

— Vanquiers que si Renotte s'était peignée pus souvent, ça ne lui serait pas arrivé. Où donc que vous trouvez de la sorcellerie là-dedans?

— Faut-y entendre des choses pareilles! Et le cadet de la Denise, voyons, qui avait tué un chat noir à coups de pierre en s'en revenant de l'école, n'a-t-y pas été puni par les faiseux de tours? C'est au vu et au su de tout le monde, qu'il lui était impossible de repasser dans le chemin à cet endroit-là, même quand on se mettait deux à le tirer par les bras; qu'il avait perdu l'entendement

et se cachait pour manger de la terre ! Il a fallu un physicien de Marolles pour le tirer de là au bout de trois semaines. Ainsi ; tu vois ben !

Les garçons ricanaient, un peu pour affecter le courage railleur, un peu pour taquiner les femmes.

— Non, vous avez tort de vous moquer, dit un journalier. Dans tout ça y a ben des menteries, j'n'en disconviens pas ; mais je vous acertène que d'aucunes gens ont des connaissances qui nous surpassent. Tenez, mon propre père m'a raconté là-dessus une affaire tout à fait sûre, qui est arrivée à une voisine de ma marraine. Elle avait été recherchée par un sorcier et l'avait refusé. Donc qu'elle se maria avec un autre. Et le lendemain de ses noces, ne put se lever.

— Oh ! oh ! oh ! Et le marié, a-t-il pu se lever, lui ?

— Tu n'es qu'un sot. Elle fut dix ans comme ça, sans pouvoir quitter le lit. Les remèdes des médecins n'y pouvaient ren. On fit mention au pauvre mari d'un particulier qui n'avait pas son égal pour défaire les tours. C'ti là demeurait à huit lieues loin. N'importe ; il alla le quérir, lui accorda un tiers de sa *mesurée* de l'année et le

ramena. Les v'là advenus près de la malade.

— Avez-vous du cidre? que demande l'homme.

— Oui, et du vin, et de l'eau-de-vie.

— Baillez-moi du cidre, j'l'aime mieux.

Bon. Quand l'étranger eut bu à sa soif, il remplit un autre verre et le couvrit de deux serviettes posées en croix. Et puis il fit toutes sortes de simagrées par la chambre, se croisa les bras et attendit. La femme dans son lit et le maître dans sa chaise, restaient bouche ouverte. On frappa à la porte.

— Entrez, dit l'homme.

— Non, je ne veux pas, répondit quelqu'un du dehors.

— Entrez, je le commande.

Celui qui avait jeté le sort et qu'on n'avait pas revu depuis dix ans, entra en traînant la patte et se mit à grommeler :

— Je viens malgré moi.

— Bois aussi, malgré toi, ordonna le défaiseux de tours.

— Non, non ! criait le sorcier.

Il but tout de même, sans pouvoir s'en empêcher.

Et il reposait à peine le verre sur la table, que

la femme se leva bien ingambe et alla arracher des poireaux pour faire la soupe. Guérie comme avec la main, quoi !

Le sorcier *s'ensauva*. Il lui était venu tout d'un coup sur la joue une tache brune qui ne s'effaça que trois jours avant sa mort.

— Eh ben, moi, dit la fileuse, j'ai ouï parler à la grand'mère de mon homme, d'une fille qui avait été la bonne amie d'un gobelin. Pour sa punition elle avait toujours froid et elle ne pouvait jamais regarder le feu. Elle se mettait donc par force devant la cheminée, le nez du côté de la porte, vous entendez ben? Ça fait que l'année du grand hiver elle s'*a* si bien chauffée à cette *vire*-là, qu'elle s'*a* grillé aute chose que la figure. Donc qu'elle n'a jamais *repu* s'asseoir, du depuis lors; non, jamais pu !

— Hélas! v'là tout de même une garcette qui n'était guère chanceuse !

Chacun, sur ce chapitre, fit appel à son intarissable répertoire, et les contes défilèrent nombreux, au milieu des exclamations et des railleries. Le dernier brocard d'un jeune homme exaspéra Jeannette Poitvin.

— C'est tout de même curieux de se gausser de

ça ici ! s'écria-t-elle, quand nous savons tretous ce qui se passe chez nos voisins de la Jamette ! A-vous pas la preuve sous vos yeux ?

Les gens de la Bousselière lui firent signe de se taire, en lui désignant du doigt Louise de la Ronce, qui, tapie dans un coin, gardait le silence. La pauvre Robinette, à ces mots de la vieille, était devenue toute rouge et son tricot lui avait échappé des mains. On en eut compassion.

— Voyons, voyons, la Louise, faut pas te chagriner. C'est point tes affaires. S'il fallait s'occuper comme ça des propos du monde, on n'aurait jamais fini. Chante-nous une chanson, ma fille. ça vaudra mieux. Tu chantes gentiment, on sera ben aise de t'ouïr.

— Nenni, fit-elle, je n'ai pas le cœur à la gaieté. J'aurais plus tôt fait de pleurer qu'autre chose.

La fermière lui mit affectueusement la main sur l'épaule.

— Elle a du chagrin ; faut pas la contrarier.

— Eh ben, si c'est comme ça, allons nous coucher. Il n'est déjà point de si bonne heure !

— Les gars, encore un coup de boisson ? offrit le fermier avec cette insistance hospitalière

dont nos paysans ont conservé la tradition.

— Vous êtes ben honnête, le maître, mais on n'a besoin de ren.

— Pas de façons ! pisque c'est versé !

— Ah ! du moment que c'est versé !

Une femme tirait déjà son mari par la blouse.

— Arrives-tu ? t'as pus soif. J'avons envie de dormi, nous autres. Bonsoir, la compagnie.

## III

### PARDON D'AMOUR

Marin Langevin n'avait pas eu le courage d'entrer. Il ne voulait pas se montrer, loqueteux et souillé de boue, aux anciens camarades ; il se sentait trop pâle et trop défait pour affronter les regards. Couché en travers de la porte comme un chien fouetté, lui naguère le roi des veilloirs, il se pelotonnait dans l'ombre et dans sa honte, ne demandant plus à ses semblables que le bruit de leur voix et la lueur protectrice de leur foyer. Refuge suprême contre les angoisses de la nuit et de la solitude. Le marchand de miel entendait tout. Cette gaieté lui semblait prodigieuse, car l'homme s'étonne toujours que les hommes et la nature ne se mettent pas en fête pour ses joies et ne revêtent pas le deuil pour ses tristesses. Ces

récits fantastiques, sortant de bouches paisibles, frappaient cruellement son oreille, lui rappelant à la fois ses bravades du temps passé et ses croyances palpitantes de l'heure présente. La mélancolie de Louise, qu'un lambeau de la conversation lui avait révélée, exaltait ses regrets jusqu'à la désespérance. Tout lui faisait mal... Et pourtant il était content d'être là, car des ombres passaient au milieu du courtil, n'osant s'approcher, mais l'épiant. Il avait même reconnu, au pied du platane, la grande bête noire ! Le gars se rapetissait, grelottant, sur le seuil. Par derrière, le monde à face humaine, qui a des chandelles allumées et rassure; par devant, les êtres magiques dont les yeux luisent et qui terrassent; et tout autour, le noir.

La veillée prit fin. Des chaises furent traînées sur le carreau; il y eut un roulement de poires dans les paniers. Des gens disaient bonsoir en faisant cliqueter leurs sabots ; quelques lanternes, balancées au bout de leur anneau de fer, grinçaient; on allait sortir. Langevin bouleversé se redressa. Quel parti prendre ? Si les veilleurs le trouvaient à la porte, en pareil équipage, il deviendrait un sujet de risée ; autant dire qu'il

serait ahonti. S'il gagnait la campagne, au contraire, que ne lui arriverait-il pas?... Il s'efforçait de penser vite à tout cela, pour trouver quelque chose; mais son cerveau était comme vidé. Une main pressa le loquet intérieur, afin d'ouvrir le battant d'en haut. Ce choc léger suffit pour l'arracher à sa torpeur; il fit un bond en avant. Le danger touché du doigt lui parut le plus redoutable. Lui, le beau coureur de fermes, être plaint, assoti, chansonné; lui, avouer sa peur, être aplati sous les quolibets qu'il n'avait jamais épargnés aux autres? Mille fois non! L'orgueil fit ce que la raison n'avait pu faire: il rasa la muraille à grandes enjambées et disparut du côté de la plaine. Les veilleurs, passant brusquement d'une chambre éclairée dans l'obscurité, ne l'aperçurent pas; et comme tout le monde parlait, nul ne l'ouït.

Marin avait enfilé le sentier de Panon; la plaine montueuse était déserte; son inquiétude peu à peu devint moins poignante.

Il se répétait à chaque pas, pour mieux se convaincre:

—Dans trois quarts d'heure je serai chez nous.

Il lui fallait passer entre le Puits-à-l'Anglais et

la Ronce-Fleurie ; voilà qui le chiffonnait. Mais l'espace était large, et en prenant le long des chaintres, il pouvait éviter la vue de la maison de malheur et de la maison de regret. La terre, détrempée par les pluies, était si friable, qu'il enfonçait jusqu'aux chevilles et n'avançait guère. Cependant le hère avait aux trois quarts traversé le plateau, lorsque du côté du Puits, à main droite, il entendit clapoter l'eau dans le creux d'un champ de chaume. Elle jaillissait légèrement sous des foulées régulières ; la boue du fond rendait un son gras ; le tapage cadencé se faisait plus distinct à chaque coup.

— Misère de misère ! murmura le chiffonnier, qui est-ce qui galope comme ça dans le patrouillis?

Malgré son extrême fatigue, il prit le pas de course et se jeta à gauche. Le galop cependant persistait, tantôt sonore dans les cloaques, tantôt étouffé dans la terre molle, toujours dirigé vers lui. Il tourna la tête et ne put retenir un cri de détresse.

La bête cornue à longue barbe le poursuivait.

Ce fut une déroute extraordinaire sur le plateau sombre. L'être endiablé ne courait pas plus

vite que l'homme, par suite de son allure sautillante; mais l'homme *sentait à chaque fossé ses* jambes plus *pesantes; il perdait haleine et comprenait*, dans son *émoi*, que *bientôt la force de* fuir lui ferait défaut.

Il dévalait toujours à gauche, sans conscience de la route suivie, coupant en biais les pièces labourées. Tout à coup une grande ombre, dissimulée par des cytises, surgit à quatre pas devant lui.

Un spectre, qui brandissait une gaule recourbée en crosse... Le grand homme gris, le revenant de la Jamette !

Langevin se rappela qu'il avait frappé un sorcier à coups de fléau, en effigie, sous la forme de son propre chapeau; qu'il avait lardé un bouc noir à coups de couteau, qu'il avait ainsi encouru un sort... Il eut froid jusqu'à la moelle des os et balbutia :

— Cette fois-ci, je suis perdu ! Y me tiennent pour la *revenge !*

— Tueur de bouc, arrête ! cria la grande ombre.

Et la grande ombre fit tournoyer son bâton, lequel siffla dans l'air à la manière des aspics courroucés.

La bête aux pieds fourchus arrivait par derrière. Le marchand de miel plongea désespérément dans la haie d'épines, parvint à passer. Devant lui un sentier battu, qui paraissait blanchâtre au bord du guéret sombre ; à droite, un sentier qui se déroulait en zigzags : il atteignit ce dernier et reprit sa course. Le spectre avec sa houlette levée et le chevaucheur de l'échalier arrivaient à grande erre sur ses talons. Leurs pieds grinçaient sur le gravier. Un souffle rauque s'échappait de leur bouche. Langevin entendait tout cela comme un murmure insaisissable ; mais peu à peu, son épouvante grandissant, il lui sembla que le bruit croissait. Ses oreilles tintèrent, le souffle pour lui se changea en grondement ; le murmure faible devint roulement d'orage, puis vacarme énorme. Oui, il était perdu, car des cordes invisibles retenaient ses jambes ; le cuir de ses souliers se faisait plomb ; la terre, complice des sorciers, se collait à ses semelles pour le retarder. Les jointures des genoux ne jouaient plus ; il s'empêtrait dans le brouillard et ne pouvait plus courir. Au souvenir des superstitions apprises, il essaya de se délivrer de l'insupportable lourdeur, de conjurer le sort en crachant trois fois sur sa poitrine ;

mais le remède fatidique resta vain, le poids de ses jambes augmenta. Connu pour son adresse, il ramassa, au saut de la route, une grosse pierre contre laquelle il venait de buter, et la lança avec un effort terrible vers ceux qui le suivaient : ceux qui le suivaient ne s'arrêtèrent pas. Le vent avait sans doute détourné la pierre.

— Non, non, se dit-il tout frémissant, ce n'est point le berger, ce n'est point son bouc. Ce sont des gobelins intuables qui en ont pris la figure! Je ne peux plus aller ; ils me tiennent!

Avant de se laisser choir pour mourir, il jeta un dernier regard devant lui, un regard d'adieu sur la campagne, salut suprême de la jeunesse à la nuit d'hiver... O bonheur ! Quelqu'un traversait le vieux chemin, en face. Quelqu'un! Une personne baptisée, un vivant! La présence d'un être réel affaiblit la puissance de l'hallucination ; il recouvra quelque peu de ses forces, tendit les bras en bégayant des mots incohérents et vint tomber auprès du voyageur attardé.

— Là, tenez ; là, les revenants. Sauvez-moi!

L'être dont il implorait l'appui fut saisi d'effroi, jeta un cri et voulut s'enfuir. Éperdu, le jeune homme allongea la main pour s'accrocher à lui et

saisit une jupe. C'était une femme ! Plus d'espoir alors ! Il leva les yeux pour voir du moins encore un semblable avant d'être piétiné par les garoux, et tout à coup poussa un soupir déchirant :

— Louise ! Oh ! c'est toi, Louise ? Tu vois si je suis puni !

La Robinette, en rentrant de la veillée, avait quitté ses voisins au dernier carrefour et suivait seule, sa lanterne éteinte à la main, le sentier de la Ronce-Fleurie. Elle se hâtait, entendant courir dans le chaume ; elle trembla en voyant un homme rouler à ses pieds. La voix de Langevin était méconnaissable lorsqu'il invoqua son secours ; mais quand il la nomma, quand il dit : « Louise, Louise, » elle le reconnut avec son cœur. Autrefois il parlait ainsi ; aurait-elle pu n'en pas garder mémoire ?... Dans ses nuitées sans sommeil, elle essayait souvent de prononcer : « Louise » comme lui. Elle ne se demanda pas pourquoi il était revenu ; comment il se trouvait là, souillé, haletant, inerte. Elle oublia tout, hormis ce mot, ce nom prononcé avec tendresse, jeté comme une prière ; et, toute palpitante, se pencha :

— Marin, Marin, levez-vous donc.

— Hélas ! Je n'ai plus de force !

— Mon Dieu ! êtes-vous blessé ?

— Non, mais j'ai un sort ! Des gobelins me poursuivent... Regardez : les voilà, les voilà !

La bête noire et le grand spectre à la gaule brandie se tenaient immobiles à l'entrée du champ. Louise, à travers la brume épaisse, aperçut deux formes confuses, fantômes incertains qui revêtirent à ses yeux des apparences fantastiques. Seule, elle aurait perdu tout sang-froid ; mais ici elle avait à défendre Marin retrouvé ; Marin qui pour elle n'était plus coupable, étant malheureux. Avoir un faible à protéger la rendit vaillante ; racheter son ami et son bonheur des maléfices de la Jamette lui parut doux, même au prix d'un danger terrible. Les femmes et les animaux ont seuls de ces témérités surhumaines pour couvrir de leur corps un petit. Elle qui croyait aux Esprits nocturnes ; qui en voyait deux là, soufflant dans son air ; qui s'attendait à d'épouvantables surprises, bondit sur le talus, prompte, ardente, exaltée ; et, la main étendue vers les quatre yeux flamboyants, lança dans la nuit morne son adjuration véhémente :

— Par saint Denis qui porte sa tête sous le bras,

s'écria-t-elle; par saint Étienne qui guérit de la peur; par saint Loup et saint Marcou, je vous commande, garous et bêtes malicieuses, de laisser en paix l'homme repenti et de vous éloigner du chaume qui a porté le blé divin. O fées que j'ai ouïes alors que j'étais petite fille, si vous n'avez pas délaissé nos friches, venez à mon secours dans l'ombre muette! Étoiles, luisez. Dieu qui es partout, délivre-moi! Éloignez-vous, bêtes; je ne vous appartiens, moi qui n'ai point de souillure; et Marin est la moitié de moi-même! O mon oncle, ô berger, toi qui as *le don*, que n'es-tu là pour m'empêcher de trembler si fort, pour défendre l'enfant de ta sœur; pour lui garder son promis, son Marin, son cher!

Sa voix, brisée par l'excès de l'épouvante, vibrait dans la campagne déserte; le buste fléchi, la tête renversée, elle défaillait. Mais elle restait droite sur sa racine d'arbre, inspirée et les bras en croix, avec la puissance nerveuse de la femme qui aime, qui lutte et consent à mourir.

Le grand spectre inclina jusqu'au sol son bâton de menace, soupira, toucha le dos de son compagnon; et tous les deux disparurent sans bruit dans la profondeur du brouillard. Des oies sau-

vages passaient dans l'espace, jetant par intervalles leurs plaintes éclatantes. On eût dit de démons chassés fuyant vers de lointaines contrées. Louise revint toute frissonnante auprès du marchand de miel et lui murmura presque bas :

— Ils sont partis, Langevin; reprenez vos sens, éloignons-nous. J'ai de la frayeur, à présent, je pleure malgré moi... Sauvons-nous vitement à la Ronce.

La maisonnette était peu distante; ils marchaient, appuyés l'un contre l'autre, promenant les yeux avec effroi derrière eux. Mais nul ne les suivait. Ils atteignirent la petite barrière, reprirent haleine. Elle était entrée, lui non.

— Marin, ne retournez pas à Panon ce soir; couchez plutôt dans notre fournil. Il fait mauvais voyager par ce temps-là; à la pointe du jour je ne dis pas. A moins que vous n'alliez...

— A la Jamette? Ah! Louise, pouvez-vous bien penser encore une chose pareille, quand je suis là, sauvé par vous, crevant de honte, pour vous demander pardon!

— Ne causez pas de ça. Nous sommes trop émoyés tous les deux pour réfléchir à nos paroles.

— Si, si, j'en parlerai, d'autant que ce n'est pas de ce soir que le mot me brûle la bouche. Ma Louise, je suis un mauvais mâtin... Je ne mérite pas seulement qu'on me touche avec des pincettes! Je me suis planté chez les Buré, j'ai voulu épouser la fille; j'ai entrepris de défaire le sort du père, j'ai fait pour ça mille misères à votre oncle. Fleuse m'a tourmenté comme l'autre, pour se venger; tant pis, c'était mon dû. Mais si j'ai été vilain à ce point-là, bonne fille, ce fut, sachez-le, par grand dépit de votre congé, et je me suis ensauvé de la Jamette avec votre pensée, en jurant de ne jamais y remettre les pieds. Mon amitié pour vous est telle que le premier jour, quand je vous demandai sous le frêne fendu. La leçon que je méritais pour mon oubliance a été bonne, je m'en souviendrai. Vous m'avez tiré de la mort, tout à l'heure, et délivré du charme; un homme qui le méconnaîtrait serait indigne de goûter au pain! Aussi, Louise, je vous prierai et je vous prierai tous les jours de ma vie, quand vous devriez me répondre jusqu'à cent ans à coups de fourche, pour que vous me preniez à miséricorde et que vous me rendiez votre amitié de l'an passé!

— O Marin, puisque tu tiens ce soir des propos

si doux à l'oreille, moi qui voulais te laisser libre de ne rien dire avant que le sommeil t'ait conseillé; ô Marin, je vais te répondre, car les mots sont depuis longtemps tout prêts au fond de mon cœur. Autant je t'ai maudit quand tu me délaissais, autant je me sens réjouie à l'instant où je te retrouve. J'ai eu bien de la peine, va, durant ces longs jours qui faisaient des semaines, et dans le cours de ces semaines qui faisaient des mois. Mais il y a plus de bonheur dans cette minute qui vient de sonner, qu'il n'a tenu de malheur dans tous les mois d'absence; cette minute seule les rachète et les efface. Si tu es parti, c'est que je t'ai laissé partir; si tu as fait mal, ce soir tu fais le bien, puisque tu m'aimes... Je reconnais au son de ta voix que tu es sincère; les prières plus longues ne seraient pas de saison. Va, ce n'est point ta vie que j'ai sauvée en te ramenant, c'est la mienne; et mon amitié de l'an passé t'est rendue!

Tous deux penchés en face l'un de l'autre sur la traverse de la barrière, lui dans le chemin, elle à l'entrée de la cour, ils tremblaient en se parlant, tant leur joie était grande; et comme la nuit les privait de se voir le visage, ils se regardaient le cœur en s'écoutant. Rajeuni par cette réaction

qui suit les crises, le marchand de miel se livrait tout entier aux élans de la pure tendresse. La superstition rendait plus ardente sa reconnaissance; il y avait de la soumission dans son bonheur. La Robinette, elle, se réveillait après un mauvais rêve et saluait avec recueillement le beau soleil reparu. Oh! qu'il a bien parlé celui qui composa la vieille idylle :

« Enfin te voilà, tendre ami, après la troisième nuit et la troisième aurore! Enfin te voilà de retour... Autant le printemps l'emporte sur l'hiver, autant la pomme sur la prune sauvage, autant la toison de la brebis sur celle de l'agneau, autant le rossignol sur la chouette, autant le retour du chéri l'emporte sur la solitude!... Et je cours vers toi, joyeuse, ainsi que le voyageur altéré vers l'ombre du chêne au feuillage caressant[1]! »

Pas une mauvaise pensée ne troublait leurs épanchements. Le ciel, comme pour bénir leurs désirs honnêtes, avait écarté les nuages et montrait ses pâles étoiles au-dessus de la Ronce-Fleurie.

— Ma Louise, voudras-tu bien que nous allions aux bagues, à présent?

1. Théocrite.

— Oui, Marin, dès qu'il te plaira, Je veux être la Langevine, pour que plus rien ne nous sépare.

— Eh bien, écoute. Dès demain j'irai au Puits-à-l'Anglais. Celui qui a travaillé à défaire un sort et s'est trouvé vaincu doit s'humilier en plein jour devant son maître. Celui qui y manque reste tourmenté, c'est connu. J'irai donc me rouler dans la cour du berger et lui demander excuse; il le faut. Je reviendrai ensuite te quérir et nous nous rendrons ensemble au bourg, après que j'aurai obtenu l'agrément de ton père.

— Marin, tu n'iras pas sans moi à la maison du grand Fleuse. Sans moi tu n'iras point, parce que peut-être il te garde rancune; et, je l'espère, ma vue l'apaisera. Nous reviendrons par la vallée, où déjà les houx portent leurs belles boules rouges; tu en cueilleras un frais bouquet pour ta douce, et elle l'attachera au-dessus de sa fenêtre en signe de bonheur.

## IV

### NOIRAUD OUBLIE

— Salut, mon ami le genévrier, mon vieux compagnon de la friche. Je viens m'asseoir près de toi, parce que je me plais à ton ombre et que je suis las.

— Salut, pasteur qui m'as planté. Sois le bienvenu sous mes ramées. Jette ton manteau sur la rosée et couche-toi. Si tu gémis de fatigue, ô berger, c'est que la vieillesse a rendu tes jambes pesantes. Regarde : ma cime devient jaune et s'abaisse, ma cime à moi qui cependant suis arbrisseau ; espères-tu donc résister à l'âge, toi qui n'es qu'homme ?

— J'ai marché la nuit, le jour j'ai marché ; souvent je me suis baissé au bord des roches escarpées, afin de cueillir les herbes puissantes, parce

qu'il faut que le parricide soit puni. La pluie de novembre est glacée, et la boue du plateau est perfide aux pieds. Depuis le dernier chant du coq mes membres se raidissent, mon corps n'obéit plus quand *les voix* commandent ; et la tristesse languissante s'empare de moi. Mon frère l'arbre, est-ce donc la mort qui s'approche ?

— Non, c'est la loi commune des destins terrestres. La violette, si fraîche au printemps, n'est-elle pas flétrie avant l'automne ? La neige, qui couvre nos sillons d'un linceul si éclatant, est-elle si lente à disparaître ? N'as-tu pas vu le pis de tes chèvres se tarir, et tes meilleurs béliers dédaigner l'amour ? Ainsi de l'homme, atteint par la vieillesse au pas rapide. Tu n'iras plus, berger, plier tes reins souples au-dessus des touffes de centaurée, ni rejoindre en courant tes ouailles fugitives. Le temps est venu pour toi de sommeiller longuement aux côtés de ton ami le genièvre, et de réchauffer au soleil ton dos frileux.

— Je ne suis pas, comme tu le crois, vaincu par les années. Ma poitrine se dilate encore à l'air libre ; et mes yeux, toujours perçants, aiment à considérer au loin, dans la campagne nue, les genêts aux branches maigres qui rêvent accrou-

pis, et les cailloux difformes dont la tête est coiffée de mousse. Voir, n'est-ce pas être jeune ?

—Non. Voir c'est penser, et la vieillesse pense. Demeure donc couché près de moi; nous penserons ensemble. Tu me diras tes visions de la plaine; je t'apprendrai les secrets de la nuit et du steppe. Tu ne sais pas encore tout, malgré tes cheveux blancs. Les bergers des anciens peuples, avant de mourir, n'ont gravé leur science ni sur la pierre ni sur l'écorce; je t'enseignerai les mots qu'ils prononçaient pour mener la foudre. Les rois immortels de la lande, frères du soleil, ne font plus chanter leurs chalumeaux au bord de la fontaine, et nos fées restent cachées au fond des ravines. Je puis te les montrer les uns et les autres, ces exilés du temps, alors qu'ils reviennent pour visiter furtivement leur domaine, à la lumière des vers luisants. Allonge donc ici tes membres endoloris, sans nourrir les regrets stériles; et tu apprendras à mon ombre ce qui te reste à connaître pour devenir, avant ton dernier souffle, le grand voyant des choses obscures.

— Je reviendrai, parce que je t'aime, ô genévrier; mais la vue de tes merveilles ne me donnera pas la science, car un brouillard enveloppe

mon cerveau. Je reviendrai, parce que la vieillesse me rend ta compagnie plus chère; mais je dois encore aujourd'hui courir du chaume au guéret. Fleuse a maudit, Fleuse a son bouc à venger : comment veux-tu, frère, qu'il se repose? S'il a cédé, cette nuit, aux prières d'une vierge de son sang, l'homme de la ferme-au-pendu n'aura point de pardon. Rends-moi mes forces, arbre; il faut que je me lève et que je parte. Après le sort accompli, je reviendrai; alors, étendu sur l'herbe fine, ainsi qu'un lézard indolent, je contemplerai, en t'écoutant, les ombres allongées qui marquent le déclin des heures.

— Eh bien, enfonce ta houlette dans la terre humide, et t'appuyant sur elle, redresse-toi. Si tu persistes à t'acheminer, l'instant est venu, car le nuage noir qui là-bas s'avance recèle dans ses flancs le plus terrible vent d'hiver; ton troupeau serait en péril sur ce coteau sans abri. Vois : déjà tes moutons, avertis par l'instinct, s'inquiètent et bondissent; la tempête est proche, adieu. Incline ta tête ridée vers moi, afin que mes vieux rameaux la puissent caresser une dernière fois, et pars. Si le vent me déracine, berger, tu me replanteras à la même place; car je veux

mourir debout et les pieds dans la terre.

Le pasteur et le genévrier semblaient ainsi parler, ce matin-là. On aurait dit, à entendre les soupirs de l'un, à surprendre les regards de l'autre, que tels étaient les pensées et le langage de ces bouches muettes, de ces esprits silencieux.

André Fleuse rassembla ses moutons et prit, derrière eux, le chemin de la bergerie. Les peupliers du val gémissaient déjà sous la rafale.

* * *

— Oncle Fleuse, vos brebis sont rentrées; l'étable est fermée, retournez-vous. Je vous amène un repentant. Ayez compassion de lui et de moi. Je l'aime, je vais être sa femme; pardonnez-lui.

Langevin, tremblant de frayeur, s'agenouilla au milieu de la cour.

— J'ai fauté, berger. J'ai cru être quelque chose contre vous, je n'étais rien! La Robinette sait que j'en ai le deuil au cœur. Les jeunes gens qui reviennent aux bonnes idées ne doivent-ils pas trouver de l'indulgence chez les anciens?

— Va-t'en.

— Ah ! souvenez-vous de ma grand'mère qui a sucé le même lait que vous ! Puis-je être unie à celui que vous repoussez ainsi, vous, mon ami respecté ? Non, si je le perds encore cette fois, cette fois, oncle Fleuse, je mourrai.

Le berger, attendri par les larmes de sa Louise, perdit la force de jeter un mot de colère ; mais d'une main il se voila les yeux pour ne pas voir l'ami de Buré, et de son autre main montra le sentier.

— Ah ! s'écria la fille de la Ronce, c'est sur moi que vous vous vengez en maudissant Marin ! Je serai donc toujours malheureuse !

— Il a voulu tuer Noiraud ! gronda sourdement le pasteur.

— Mais si Noiraud lui pardonne, serez-vous donc plus âpre que lui en vos rancunes ?

La Robinette, en achevant ces mots, arracha une poignée d'herbes, ouvrit la porte de l'écurie et appela le bouc. Celui-ci l'aimait ; il accourut et se frotta tout joyeux contre elle. Mais soudain la vue du marchand de miel l'enflamma de fureur. La lessivière enlaça son promis, le couvrit de son corps, caressa le farouche animal, le calma peu à peu de sa voix douce.

— Ne te fâche plus, mon Noiraud; c'est ton ami, à présent; tiens, regarde-le; sa main touche la mienne; mange ces herbes qu'ensemble nous te présentons. Pourrais-tu haïr celui qui te demande pardon; mon mari, le neveu de ton maître Fleuse? Oh! cher bouc, mange, apaise-toi, oublie...

Le berger s'était approché, les traits détendus. Marin, intimidé, s'affaissait dans une humble attitude. Noiraud flairait l'un, puis l'autre, semblait consulter le vieux pâtre; Louise flattait de la main son cou rude et sa barbe hérissée; il allongea enfin la tête, frôla Marin d'une corne placide et mordilla l'herbe du bout des dents. La jeune fille poussa une exclamation joyeuse :

— Oncle, oncle, ne vous l'avais-je pas annoncé? Le bouc pardonne à Marin!

Le berger passa une main sous la gorge de son compagnon velu, posa l'autre sur l'épaule du jeune homme; et, son regard plongé dans les yeux de la Robinette, tomba en méditation. Les plis de son front s'étaient effacés.

Cependant la nuée orageuse s'allongeait, s'allongeait. Un dernier rayon tomba du soleil obs-

curci sur le groupe des réconciliés. André Fleuse parla :

— Noiraud oublie; j'oublie donc. N'oublie pas, toi, de rendre heureuse la garcette.

Le gars exhala un immense soupir de soulagement :

— Je serai un bon mari, jura-t-il, et un bon neveu; ayez confiance! Puis il ajouta :

— L'homme de la Ronce m'a embrassé et appelé fils; maître berger, ne me bénirez-vous pas à votre tour, pour nous porter bonheur?

Le vieillard étendit ses bras, ses bras tremblants, au-dessus des jeunes fiancés. Le vent agitait ses mèches grises; des paroles profondes, que le genévrier seul aurait pu comprendre, expiraient sur ses lèvres pâles :

— Quand des agneaux vous seront nés, je leur enseignerai le don des herbes...

Le ciel devenait noir. Des bouffées d'air trépidant, précurseurs de la trombe, arrivaient du nord. Les tiges couchées de la haie gémissaient. Langevin se sentait petit sous cette bénédiction d'un sorcier donnée devant une tempête. Il examinait, à la dérobée, le toit de chaume au ténébreux renom, le puisard *où il revenait*; le trou

maudit, le *mau-pertuis!* C'est contre tout cela que son audace l'avait mis en lutte.:. A ce seul souvenir, bien que Fleuse lui eût pardonné, il frissonnait encore.

— Avant que nos agneaux ne crient après le lait, dans leur *bers*, vous viendrez, père Fleuse, c'est notre vœu de francs amis, vous asseoir au coin de la cheminée ; et vous souperez à notre table au retourner du gagnage. Fleuse, nos cœurs vous réclament.

Le grand pasteur, avant de répondre au marchand de miel, contempla la petite-fille de sa sœur, bien atournée et fringante en ses habits de fête, portant l'épingle d'or au milieu du ruban blanc de sa coiffe, le pied leste dans ses beaux souliers cirés. A la fin il sourit presque et murmura :

— Vanquiers.

— Eh bien, à revoir, mon oncle. Nous allons à la ville pour acheter les bagues, et aussi au bourg pour les bans. Je reviendrons par ici.

— Rentrez plutôt : la bourrasque approche.

— Nenni. Quand on s'aime, voyez-vous, on est pressé et rien n'effraye. Marin, remets le bouc à l'étable, ferme la porte et partons.

Le garçon poussa le battant; mais comme sa Louise l'attendait, il omit d'enfoncer la cheville. D'énormes grondements s'élevaient en amont; les feuilles mortes couraient rapidement en râclant la terre.

— A revoir, berger.

— Allez.

Immobile devant la porte, drapé dans sa limousine, l'innocent considérait les amoureux qui s'éloignaient, les mains unies, par le sentier bordé de troènes. Sa sœur avait acheté jadis comme ça l'anneau d'alliance; lui non. Il se souvenait bien d'avoir pris, au temps de sa jeunesse, une gardeuse de vaches par la taille; mais au lieu d'en sourire, il s'y était brûlé la chair des doigts et le sang des veines... Ceux-ci ressemblaient plutôt à sa sœur. Ils tressautaient de joie en dévalant, oublieux du vent qui secouait les noisetiers; et ils cherchaient au pied du talus, où peut-être la Toussaint avait épargné quelque fleur tardive. Ils s'aimaient. Ils promettaient d'aimer l'ancien. Alors le pâtre engourdi eut une vision. Un notaire venait le trouver au Puits, et il léguait son bien aux Langevin. Puis, lorsque la fatigue lui pesait trop sur les friches, près de son

ami, il ramenait son troupeau et trouvait au logis la flambée tout allumée. Le pain n'était plus moisi, les ferrures de l'armoire reluisaient. Il était content. Louisette rapiéçait les hardes durant que le gars curait l'étable. On faisait la tonte ensemble, et lui n'avait plus besoin de parler à l'époque des ventes : Marin parlait pour lui. C'est triste, sans doute, de n'être pas seul; mais quand le temps approche du grand départ, ça ennuie tout de même de se refroidir sans avoir personne de sa race au pied du lit. Il les aurait donc. C'est bon, la famille, quand tout va finir.

La bonne fille de la Ronce et le repenti allaient toujours, vers le village, enlacés. Il les suivait des yeux, toujours...

— Puisque Noiraud a pardonné ! prononça-t-il, tout songeur.

## V

### LE DUEL

Une voix lui répondit, une voix lamentable :

— Et moi, berger ? Oh ! ne me pardonneras-tu pas, à moi, comme à l'autre ?

Fleuse fut agité d'un long frémissement. Buré, couché dans la haie, sous les buis; Buré, les traits décomposés, plus semblable à un mort qu'à un vivant, se relevait lentement sur ses paumes; ses cheveux roux, souillés de terre, s'aplatissaient sous la dent des ronces.

— Berger, berger, fais-moi grâce !

Le misérable rampa avec peine jusqu'aux pieds du vengeur et se roula sur l'aire en hurlant.

— Toi ? Jamais ! Va-t'en, maudit, maudit !

— Ah ! vois-tu, je suis pis qu'en enfer. J'ai le feu dans le corps, des vers me rongent la cer-

velle... J'ai encore couru cette nuit ; ma course de guérou! Mes jambes sont finies!...

— Au large, au large, : Robine pendu le commandé.

— Aie pitié. Ma poulinière est tombée morveuse, mes champs sont en jachère ; je crache le sang, je vomis mon pain ! Où aller?

— Partout le sort te suivra.

— Mon secret m'étouffe, vois-tu ; délivre-moi, ou je dirai à tous ceux qui passent...

Il s'arrêta court, plein d'horreur devant les mots qu'il allait prononcer. De grosses gouttes de sueur couraient sur son visage.

— Tu ne veux pas? Eh bien, j'irai à la ville, je parlerai aux juges. J'avouerai tout ; au moins ça, eh bien, ça m'enlèvera le poids de sur la poitrine. Ah! quel soulagement! J'avouerai.

Le berger marcha jusqu'à lui.

— Je ne veux pas, moi!

— Pourquoi, puisque tu m'as ensorcelé?

Fleuse savait clairement pourquoi; mais c'était, pour lui, trop long à dire; il balbutia :

— Les juges... iraient déterrer Robine, pour voir son cou... et ça le réveillerait ! ... Je veux qu'il reste en paix sous la terre, moi!

Épuisé par l'effort qu'il venait de faire, il alla s'appuyer contre le mur et demeura haletant, les bras croisés.

— Grâce, grâce ! Délie-moi !

— Non, s'écria le vieux pâtre.

A ce moment l'ouragan éclata dans toute sa fureur. La bise avait redoublé d'intensité et s'était allongée en mugissant sur toute l'étendue de la plaine. Soudain une colonne de vent, plus puissante, compacte, roulant en spirale, s'avança avec un fracas formidable. Un tourbillon de terre pulvérisée la précédait. Cette masse tournoyante ressortait avec des tons crus sur le ciel terne. On aurait dit d'une meule de foin brûlé, entrevue dans la fumée. La trombe allait. Sous l'irrésistible foulée l'eau des cloaques sautait en gerbes ; les talus culbutaient au fond des fossés. Des tronçons de haies s'éparpillaient en l'air et retombaient hachés sur les sillons. Les vieux pommiers, que le cyclone trouvait sur sa route, craquaient, se tordaient ; leur tête s'aplatissait contre le sol et les racines se dressaient, soulevant une motte énorme. D'autres arbres, fauchés en plein tronc, décrivaient un vaste mouvement de bascule, et enfonçaient au loin leur cime dans

la boue; les écorces décollées dansaient comme des guenilles. Un cheval, que ses entraves avaient empêché de fuir, était lancé par-dessus un échalier; des oiseaux à l'aile trop faible allaient s'aplatir contre une pierre de bornage. Et la pierre partait à son tour, la tête en bas. Où la colonne de vent avait traîné son râteau destructeur, il ne restait rien debout. Un tapage strident, fait d'anéantissements lugubres, se mêlait au sourd tonnerre.

La trombe arriva et prit en écharpe le Puits-à-l'Anglais. La cheminée fut rasée et s'abattit en pluie de pierres sur le fournil. Le toit du bûcher s'envola, émietté, vers la friche; les arbres de la fondrière, brisant la crête dégradée, se couchèrent pêle-mêle. L'ormeau creux, retenu par le dos voûté d'un érable, s'allongeait horizontalement comme un pont sur l'abîme; les fagots et les limandes pendaient en grappes aux bras d'un chêne décapité; une pierre saillante de la paroi avait accroché un hêtre au passage. De profondes fissures découpaient la terre derrière l'effroyable arrachis. Seul un noyer trapu demeurait droit sur le bord, abaissant ses branches fracassées.

Le berger, cramponné aux barreaux de fer de

sa fenêtre, avait pu résister à la terrible impulsion. La muraille, d'ailleurs, l'avait préservé. Buré, au contraire, rencontré par le vent au milieu de la cour nue, fut violemment balayé jusqu'au pignon, contre lequel il s'arrêta, enseveli sous les détritus et tout meurtri.

Ce coup, qui aurait dû l'achever, lui rendit au contraire une partie de ses forces. Il se releva transfiguré, ardent, la voix chargée de menaces.

— Ainsi, Fleuse, tu ne veux pas défaire ce que tu as fait?

— Va-t'en, maudit, va-t'en... Jamais de pardon pour toi !

— Ah ! Tu n'as donc pas vu la trombe, vieux berger? Tu ne sais donc plus que, si ce vent-là souffle, c'est toujours pour annoncer la mort d'un sorcier? Les guérous ne sont délivrés que s'ils tuent le jeteur de sort ; je sais ça, moi ! A toute autre heure le fer aurait refusé d'entrer dans ta peau, puisque tu es oint ! Mais la trombe a passé : c'est signe que ta fin est venue. Je vas donc pourtant, cette fois, voir la couleur de ton sang; je vas donc enfin être délivré ! Guette ben...

Il courut jusqu'au tas de fumier, s'empara

du croc piqué sur le sommet. Un rire affreux retroussa ses lèvres. Les cheveux hérissés, l'œil hagard, les veines des bras gonflées, il répéta : « Guette ben », et coucha le long manche dans ses mains, la pointe en avant.

Il marcha de la sorte sur le vieux Fleuse.

Le grand berger, la tête inclinée, songeait à la trombe. Il avait entendu des cris dans le vent. Ces colères d'invisibles qui se ruaient dans l'espace, poussant devant eux les arbres et les maisons des hommes, le rendaient pensif. Que disait donc comme ça la bise déchaînée? Cette meute de souffles venait de la lande du nord : avait-elle fait curée, là-bas, sur son ami le genièvre?

L'assassin haletant, le croc levé, la mort séparée de lui par un geste : il ne voyait pas tout cela. Qu'était-ce, d'ailleurs, en face de la trombe? Si peu de chose! Impassible, il regardait au-dessus, dans la nue obscure.

Le vent s'était engouffré dans la porte de l'étable, que sa barre ne maintenait pas. Noiraud, d'un coup de corne, élargit l'ouverture, sortit; et les moutons curieux se pressèrent derrière lui dans l'entrebâillement.

Oui, Noiraud sortit, et aussitôt aperçut l'homme roux. Il huma l'air bruyamment, renifla pour s'assurer, et le reconnut. Oui, il le reconnut ; et battant le sol de ses quatre pieds, il s'élança. Ah ! celui-là, du moins, n'était pas défendu par la Louisette ; celui-là lui appartenait ! Le berger non plus ne le protégeait pas... Rien ne le séparait, lui, le bouc fier, de l'être méchant qui l'avait frappé d'un couteau sur les friches ! C'était l'ennemi, la vengeance offerte... Malheur au maudit de la Jamette ! Oui, Noiraud se réjouit, regarda une fois de plus le paysan sombre, coucha sa tête obliquement et bondit.

Buré balança avec force son trident, s'arc-bouta, visa le pasteur... Mais, en même temps, violemment heurté par derrière, il trébucha, déchargea son coup dans le vide, reçut une seconde poussée, tomba sur les genoux, fit tournoyer sa gaule ferrée autour de sa tête, pivota sur lui-même, se rencontra face à face avec la bête noire... et ses bras s'arrêtèrent paralysés.

Le berger, aux pieds duquel se livrait cette lutte, revint à lui. Les bras toujours croisés sous sa limousine, il dit d'une voix calme :

— Mon Noiraud, défends-moi.

L'animal, farouche et superbe, piaffait en

agitant son front rude. Sa barbe puante sautillait, ébouriffée; les poils étaient droits sur son râble aplati.

Buré, jeté du délire de la fureur dans la folie de l'épouvante, exhalait de sourds hoquets.

— Le bouc, le bouc! gémissait-il.

Les ouailles avaient quitté la bergerie, une à une. Les oreilles écartées, la bouche contractée par un étrange rictus, elles s'avançaient, se poussaient. Des brebis laissaient passer leurs agneaux devant elles. Les béliers rabattaient leur menton sur leur poitrail, comme prêts à cosser; tous les naseaux mobiles étaient tendus; des têtes allongées se montraient sous des ventres. Le troupeau menait un bruit mystérieux dans la terre détrempée, se massait en cercle; les ovines d'André Fleuse, bizarres et attentives, venaient pour assister au duel de l'homme et du bouc.

Le premier s'était relevé en abandonnant son croc. Le bouc trois fois se précipita sur lui. Buré, pendu aux cornes de son ennemi, trois fois évita le choc. L'animal alors se cabra, et ils combattirent debout, serrés l'un contre l'autre, à la manière antique. La face du parricide plongeait avec horreur sous les grands poils de l'assaillant. Tous les

deux haletaient sous la pluie, dans le tumulte de la tempête. Des moutons bêlaient d'une voix cassée en les observant.

Le Rougeaud, en se colletant avec la bête aux yeux jaunes, sentait partout, partout d'autres yeux fixés sur lui. Il tournait, et en sentait d'autres. Une muraille enveloppante d'yeux ronds qui le gênaient, le rendaient lourd ! Il voyait encore, de tous côtés, des cous sortir des toisons blanches, pareils au cou du vieux Robine, de l'aïeul en chemise pendu à la solive ! Il essaya en vain de ressaisir son croc gisant; la paralysie gagnait insensiblement chacun de ses membres.

Le berger ne bougeait point. Il suivait du regard, comme une chose lointaine, cette bataille extraordinaire.

Le robuste amant des chèvres, dont les forces croissaient, échappait à l'étreinte, et déjà se ramassait sur son arrière-train pour prendre du champ.

Un effroi vertigineux s'empara du loup-garou ; il voulut fuir, fuir. Par un suprême effort, il renversa Noiraud sur le flanc, se jeta au milieu des moutons et détala à travers la cour. Les ouailles effarées s'éparpillèrent en tous sens, se refou-

lant, se croisant, barrant le passage. Le grand combattant s'était relevé, mouettait et courait furieux. La chasse commença.

La barrière était close. Buré, serré de trop près, se réfugia du côté du puisard, essaya d'en faire le tour. Les ronces l'arrêtaient. Il passa près du noyer, dont les branches à demi brisées s'étalaient à portée de sa main; s'y accrocha désespérément, s'enleva d'un coup de reins et grimpa. Alors le bouc s'arrêta au pied et gratta le sol, guetteur horrible.

Un de ses bras passé autour du tronc, l'homme essaya de reprendre haleine au-dessus du maupertuis. Les arbres, enchevêtrés par la bourrasque, penchaient leurs squelettes sur le trou insondé; la terre crevassée laissait passer le talon de leurs racines. Des pierres désagrégées roulaient sous la pression du bois chancelant. Où roulaient-elles? Là dedans, rien que du noir; et, au fond, l'Anglais damné de la légende!

L'ensorcelé s'essuyait le front. A la longue, il lui sembla que le noyer oscillait. Le bruit grave d'une racine rompue le fit tressaillir. Un rameau de cytise, tout à l'heure distant de lui, se trouva près de son visage. La terre boursouflée s'é-

mietta : l'arbre soulevait doucement sa motte et s'inclinait sous le poids de l'homme.

Buré le roux poussa un cri lamentable, se cambra violemment, saisit la pointe du cytise voisin; la branche se cassa et lui resta aux mains. Il se retourna, pour voir : la fissure du bord s'élargissait. Dans la cour, derrière lui, le sorcier morne; plus près, le bouc à la barbe immense...

Puis ce fut une brusque saccade, suivie d'un mol écrasement. Le noyer partit dans le vide. L'homme affolé fit un bond démesuré en arrière. La terre, la terre! Oh! toucher le bord, ne fût-ce que du bout d'un doigt! Il voyait l'herbe, les ronces qui poussent où l'on vit... Comme il se tordait en l'air pour retomber jusque-là! Oh! la terre!...

Il atteignit dans sa chute la crête convulsée; couché sur le rebord, la tête en avant, les jambes allongées dans le vide. Le gravier s'écrasa sous lui; il glissa. Mais devant ses doigts rampait une viorne, souple et solide, une viorne que toutes les cordes de chanvre ne valaient pas. Le salut, la vie! Il poussa le grognement d'un fauve en rut qui va s'assouvir, et tendit le bras.

Le bouc veillait. Le bouc comprit. D'une corne

lente il écarta doucement la viorne. Buré la toucha un peu avec l'ongle sans la pouvoir saisir et glissa davantage. La viorne, ah! quelque chose, un brin de fil pour me retenir! Le bouc semblait rire. Sa chaude haleine souffleta le parricide qui glissait en arrière, glissait plus vite, plus vite... La viorne était trop éloignée d'une ligne, rien que d'une ligne; il s'en allait à reculons cependant, avec la terre et les cailloux, vers le vide où battaient ses pieds. Enfin il embrassa une grosse pierre, au milieu de la pente; la pierre descellée roula avec lui. L'homme élargit effroyablement les yeux pour voir encore un peu de ciel; cria : Robine !... Sa tête rouge s'agita parmi les débris de l'éboulement : des branches fouettées sifflèrent, et tout disparut. Puis, dans les profondeurs mystérieuses, un sanglot énorme.

L'homme du Puits dit simplement :

— L'Anglais le tient. Robine, sois content.

Le grand berger était las. Il s'accroupit sur le seuil de sa maison de chaume et s'enfonça dans ses pensées. Les moutons roux l'entouraient; un agneau se coucha à ses pieds. Le bouc, encore frémissant, s'approcha sans hâte et posa une tête orgueilleuse sur l'épaule du maître. La tempête

ne grondait plus ; une corneille rôdait en orbe dans le ciel apaisé.

— Marin Langevin, murmura-t-il, comblera le puisard. Il faut, maintenant, que ça soit bouché.

Le grand berger songea ensuite à Louise, la sœur des fleurs sauvages, Louise l'aimante, bonne aux vieillards tristes. Il interrogea du regard le sentier de Saint-Longis, contempla un nuage aux formes inconnues et serra Noiraud contre sa poitrine.

FIN

# TABLE

## I

### L'HOMME DES PLAINES


| | | Pages |
|---|---|---|
| I. | — Sur la friche..... | 1 |
| II. | — La puissance du chien... ..... | 14 |
| III. | — La vision de la femme..... | 33 |
| IV. | — La voix de l'invisible..... | 49 |


## II

### LOUISE DE LA RONCE-FLEURIE


| | | |
|---|---|---|
| I. | — Le puits-a-l'anglais..... | 65 |
| II. | — Baton de vieillesse..... | 72 |
| III. | — Une bouche inutile..... | 90 |
| IV. | — Chagrin d'amour..... | 105 |
| V. | — Le marchand de miel..... ..... | 120 |


## III

### LE DOIGT QUI PARLE


| | | |
|---|---|---|
| I. | — La tonte..... | 135 |
| II. | — Départ des avettes..... | 146 |
| III. | — Fin de l'aieul..... | 166 |
| IV. | — La plante, l'insecte et l'homme..... | 180 |
| V. | — Un cheveu roux..... | 191 |

## IV

### LE LOUP-GAROU

Pages.
I. — Sort jeté..... 203
II. — Le grand cauchemar..... 219
III. — La chasse a Guillaume..... 229
IV. — La robinette et la sucrine..... 241
V. — Un guérisseux..... 257

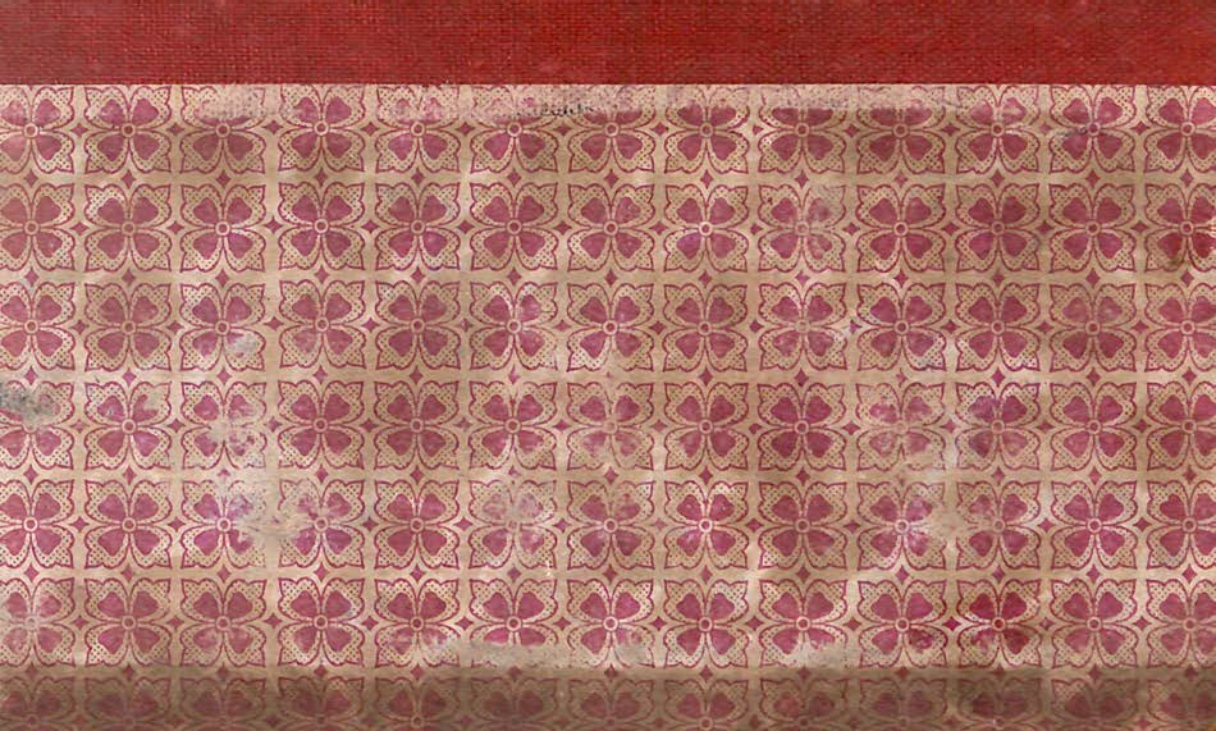
## V

### NOIRAUD LE BOUC

I. — L'apparition de l'échalier..... 271
II. — Une veillée..... 289
III. — Pardon d'amour..... 313
IV. — Noiraud oublie..... 328
V. — Le duel..... 339

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

00100022

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018